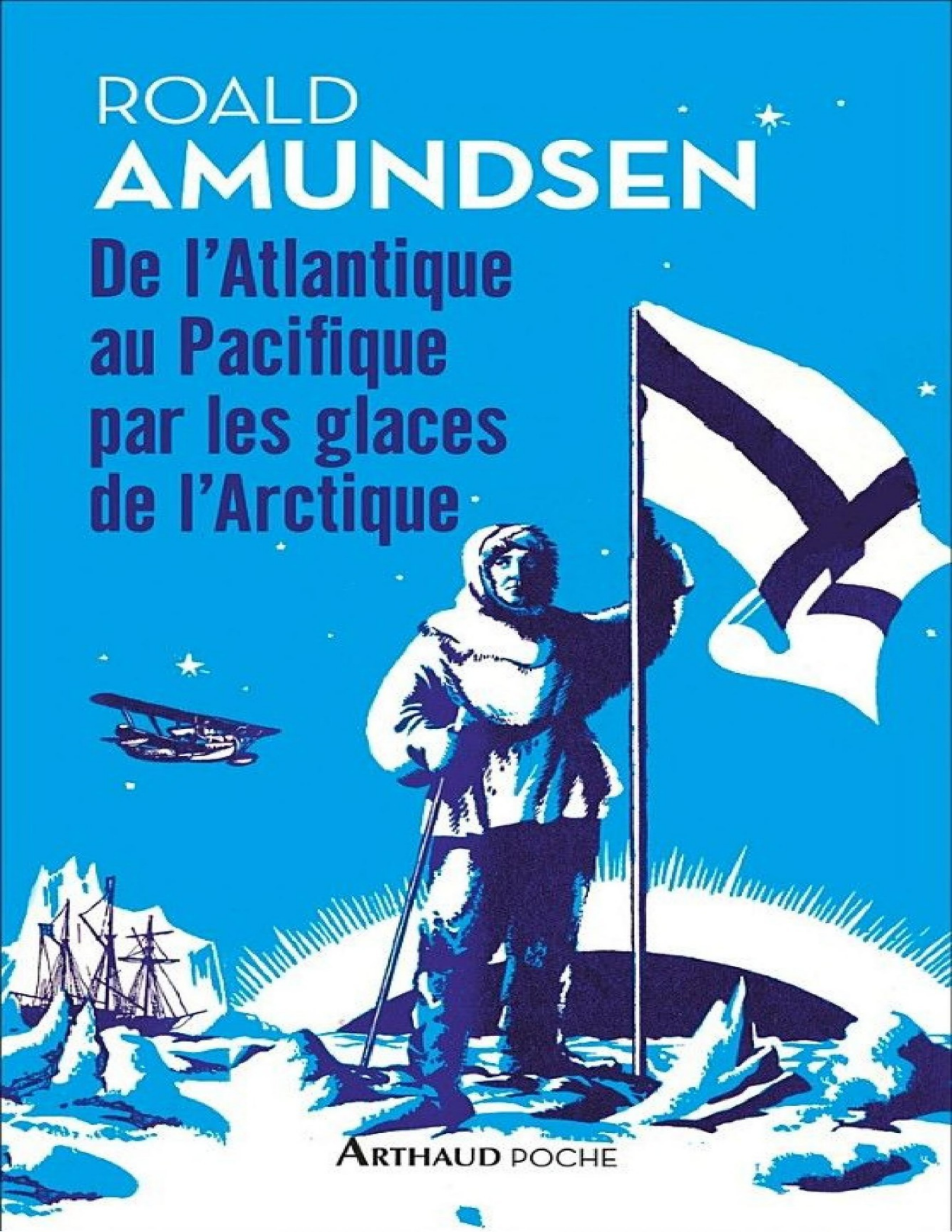
ROALD
AMUNDSEN

De l'Atlantique au Pacifique par les glaces de l'Arctique



ARTHAUD POCHE

Roald Amundsen

Préface de Dominique Lanni

De l'Atlantique au Pacifique par les glaces arctiques

Traduit par Charles Rabot

ARTHAUD POCHE

Roald Amundsen

De l'Atlantique au Pacifique par les glaces arctiques

ARTHAUD POCHE

Préface de Dominique Lanni
Traduction et résumé de Charles Rabot pour *Le Tour du monde*, 1909
© Flammarion, Paris, 2019 pour la présente édition
Tous droits réservés

ISBN Epub : 9782081482746
ISBN PDF Web : 9782081482760
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081474130

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l’éditeur

« 24 août. Un nouveau chapitre s’ouvre dans notre existence. Les régions que nous avions visitées jusqu’ici ont été auparavant parcourues par de nombreuses expéditions, mais, à partir de l’île Beechey, nous entrons dans une partie de l’archipel polaire américain où quelques navires seulement se sont hasardés avant nous, et un peu plus loin nous pénétrerons dans une mer qu’aucune étrave n’a encore sillonnée. »

Depuis le XV^{e} siècle, les navigateurs européens tentèrent en vain de découvrir le fameux passage du Nord-Ouest, qui devait leur permettre de gagner l’Asie par l’archipel arctique situé au nord des côtes canadiennes. Il fallut attendre cinq cents ans pour que l’explorateur norvégien Roald Amundsen parvienne à réaliser cet exploit. Le 6 juin 1903, avec son équipage de six hommes, il quitte Christiania (aujourd’hui Oslo) à bord de la Gjøa. Direction, la côte ouest du Groenland, avant d’arriver sur l’île du Roi-Guillaume, où ils menèrent des expériences scientifiques durant deux longues années. En août 1905, la Gjøa quitta l’île et mit les voiles vers l’ouest. La mission n’en avait pourtant pas fini avec les glaces de l’Arctique, et ce n’est qu’un an plus tard, après un troisième hivernage subi, que le grand explorateur arriva à Nome, en Alaska, franchissant pour la première fois le passage du Nord-Ouest. Ce sont ces trois années de lutte terrible contre les éléments dont Amundsen livre ici le récit.

De l’Atlantique au Pacifique par les glaces arctiques

« *ES WAR EIN KÖNIG IN THULE* »
IL ÉTAIT UN ROI À THULÉ

Les premières mentions de l'histoire des explorations polaires sont à rechercher dans l'Antiquité classique. Au v^e^ siècle av. J.-C., dans ses *Enquêtes*, au détour d'une ligne, Hérodote signale l'existence, dans les marges septentrionales du monde connu, l'Œkoumène, du pays des Hyperboréens, « ceux qui vivent par-delà les souffles du froid Borée ». Au siècle suivant, le savant et navigateur phocéen Pythéas quitte sa douce et paisible cité de Marseille pour embarquer en quête des « sources de l'ambre ». Les Colonnes d'Hercule franchies, il met le cap sur le nord et découvre l'époustouflant spectacle des aurores boréales. Dans sa *Médée*, Sénèque écrit : « Quelques siècles encore et l'Océan ouvrira ses barrières ; une vaste contrée sera découverte, un monde nouveau apparaîtra au-delà des mers et Thulé ne sera plus la limite de l'univers. »

Mais qu'est-ce ? Une terre lointaine ? Une île blanche ? Une mer de glace ? Les comptes rendus étant confus, les avis divergent. Autour du cataclysmique an Mil, les Vikings s'établissent sur les rivages du Groenland et du Labrador, précédant de quelques décennies de gigantesques barques de pêcheurs basques, bretons et normands, qui vont lancer leurs filets dans les eaux poissonneuses. En 1535, en remontant le Saint-Laurent, Jacques Cartier nourrit l'espoir de traverser le continent et d'ouvrir une nouvelle route pour atteindre les Indes, tandis qu'en 1595, sur sa *Septentrionalium Terrarum Descriptio*, le cartographe Mercator figure au pôle un rocher noir de haute taille (« *rupes nigra et altissima* »), d'où s'écoulent les quatre fleuves du Paradis.

Ainsi qu'il apparaît, l'histoire de la traversée du Grand Nord et de la quête d'un passage au Nord-Ouest – qui deviendra le passage du Nord-

Ouest – est d'abord celle de la quête d'une nouvelle route pour relier le Paradis ou pour atteindre les richissimes Indes et les mythiques Cathay et Cipango. Mais si, une fois passé le cap Bojador, le fameux « cap de la peur », les navigateurs portugais, emportés par leur élan et leur enthousiasme, avaient pu rallier assez aisément les Indes via le cap de Bonne-Espérance en moins d'un demi-siècle, grâce notamment à Bartolomeu Dias de Novaes et Vasco de Gama, les explorateurs désireux de localiser ce passage qui doit relier au nord l'Atlantique au Pacifique ont dû faire face à une multitude d'obstacles sur lesquels se sont immanquablement heurtées toutes leurs tentatives – les icebergs, la banquise, le blizzard, le froid, la nuit permanente, les ours – jusqu'à la plus tragique, celle qui sera commandée par l'Anglais John Franklin.

En 1616, le marin anglais William Baffin repère le détroit de Smith ainsi que la voie menant au futur passage du Nord-Ouest. Cependant, comme il n'est pas de noble souche, ses observations sont ignorées avec morgue et superbe par l'amirauté et Thulé va continuer d'alimenter espoirs, rêveries et fantasmes. En 1818, le navigateur John Ross explore les parages. Mais il ne pousse pas au nord du détroit de Smith et manque le passage du Nord-Ouest. C'est à lui toutefois qu'il revient de rencontrer le peuple le plus septentrional du globe à Savissivik : les fiers descendants des fameux Hyperboréens jadis mentionnés par Hérodote.

Au début des années 1840, la couronne britannique confie à John Franklin la mission de localiser le passage du Nord-Ouest à la tête d'une impressionnante escadre composée de l'*Erebus* et de la *Terror*. John Franklin est un officier expérimenté, sûr de la puissance de l'amirauté britannique et de la puissance de ses navires. *Rule Britannia !* Pas un seul instant il ne doute du succès de son entreprise. Le 12 juillet 1845, Franklin écrit : « Nous sommes assurés du succès. La prochaine station de relâche sera Hong Kong ». C'est là son ultime message. Son corps sera retrouvé à bord de l'*Erebus* ceinturé par les glaces, au nord-nord-ouest de l'île Victoria. Quant aux quelque cent cinq officiers et hommes d'équipage qui ont choisi de ne pas l'accompagner dans les ténèbres, ils vont trouver la mort un à un après avoir abandonné les navires, errant tels des spectres sur les immensités glacées, et jalonnant le trajet de leur funeste fuite de carcasses humaines gelées.

Lorsque Roald Amundsen voit le jour en 1872, presque au crépuscule du XIX^e^ siècle, le monde a été sillonné, parcouru et exploré en tous sens.

L’Afrique elle-même, dont l’intérieur a été, des siècles durant, redouté et fui, a été pénétrée jusqu’en son cœur, le cœur des ténèbres selon le sublime titre choisi par Conrad pour son roman le plus envoûtant. Est-ce à dire alors qu’il ne reste plus rien à découvrir, à explorer, à traverser ? Plus de voyage à accomplir ? À la fin du XIX^e^ siècle, c’est aux pôles, en Arctique, du côté de la légendaire Thulé décrite par Pythéas, et en Antarctique, dans la fameuse *terra incognita* dont les glaces ont été décrites par James Cook lors de son passage dans les terres australes, qu’il est encore permis de rêver, d’imaginer d’intrépides expéditions sur fond de banquise. « *Es war ein König in Thule* », chante ainsi Marguerite dans le premier *Faust* de Goethe. En 1818, Mary Shelley, une jeune fille de bonne famille, en ancrant le récit cadre et les deux temps forts de son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne* dans les hauteurs enneigées et les immensités glacées, fait figure de précurseur.

En 1838, Edgar Allan Poe achève un de ses romans les plus hallucinants, *Les Aventures d’Arthur Gordon Pym*, narrant la quête éperdue du pôle Sud par le héros éponyme, natif de Nantucket, dans un récit qu’il présente comme une histoire véridique et qui s’achève sur la disparition aussi mystérieuse qu’angoissante du héros. Aujourd’hui classique des grands romans d’aventures polaires, le roman, quasi ignoré à sa parution, connaît une fortune inattendue, grâce à la traduction française qu’en procure Baudelaire vingt ans plus tard, laquelle va contribuer à la redécouverte de l’œuvre du romancier américain, qui va fasciner à des degrés divers Rimbaud, Conan Doyle ou encore H.-P. Lovecraft.

Mais c’est chez Jules Verne qu’on trouvera l’influence la plus immédiate et la plus profonde de Poe. Devinant dans les immensités glacées un formidable potentiel, Verne esquisse les grandes lignes d’une première intrigue dans une nouvelle, *Un hivernage dans les glaces* (1855), qu’il développera avec *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-1865), paru en deux parties : *Les Anglais au pôle Nord* et *Le Désert de glace* – calamiteuse quête du pôle magnétique. Dans *Le Pays des fourrures* (1873), Jules Verne entraîne héros et lecteurs au-delà du cercle polaire. Dans *Mistress Branican* (1891), initialement intitulé *Lady Franklin*, il rendra un bel hommage à la veuve de l’amiral disparu. Son chef-d’œuvre, *Le Sphinx des glaces*, est cependant à venir, comme si tous ces récits l’avaient préparé et n’en avaient été que des brouillons. « Une idée très curieuse m’est venue, écrit-il à Pierre-Jules Hetzel, c’est qu’un de mes héros qui croyait comme

tout le monde que ce roman était une fiction se trouve face à face avec une réalité. Inutile de vous dire que je suis allé *infiniment* plus loin que Poe. Vous en jugerez, et j'espère que nos lecteurs seront très intéressés et très pris par le côté extraordinaire de cet ouvrage. » (lettre à P.-J. Hetzel du 1er septembre 1896) Une formidable équipée antarctique au souffle épique sur les traces d'Arthur Gordon Pym, pour un défi autant humain que littéraire qu'il offre au public en 1897. Hélas, au grand dam de Jules Verne, le roman ne rencontrera pas le succès escompté. Dans le même temps, *Le Tour du Monde* et *LeMagasin pittoresque* donnent à lire des récits et comptes rendus d'expéditions, d'explorations, de traversées dans toutes les parties du globe et sur toutes les mers et les océans. Mais les immensités polaires se refusent encore obstinément à livrer leurs secrets.

1897 est précisément l'année du premier grand voyage d'exploration de Roald Amundsen, en attendant de partir à l'assaut des deux pôles. Où a-t-il puisé ce projet ? Chez Poe ? chez Verne ? En réalité, chez aucun des deux. Aux romanciers, Roald Amundsen préfère les véritables explorateurs, les vrais héros. Les Norvégiens, hommes des solitudes glacées, des effrois de la glace et des ténèbres, cultivent depuis des générations le goût des périples dans les immensités gelées. Aussi, durant sa jeunesse à Borge, Roald Amundsen grandit-il dans le culte de ces hommes grands et de ces grands voyageurs qui ont inscrit leur nom au panthéon des explorateurs ; il se passionne très tôt pour les récits de voyage, et en particulier pour les récits des premières explorations polaires, se jurant de devenir le premier à conquérir les deux pôles. « J'avais quinze ans lorsque les œuvres de Sir John Franklin, le grand explorateur anglais, me tombèrent sous la main. » (*Mémoires*, 5) Parmi les passages qui retiennent tout particulièrement son attention : celui qui raconte les souffrances endurées quand Franklin et ses hommes « se sont débattus contre la glace et les tempêtes, sans autre nourriture que quelques os trouvés dans un camp indien abandonné, et comment, avant d'atteindre l'avant-poste de la civilisation, ils avaient été réduits à manger le cuir de leurs chaussures afin de s'empêcher de mourir de faim. » (*Mémoires*, 6) De cette lecture édifiante, le jeune Roald acquiert une certitude : dans les immensités glacées, il faut se préparer à souffrir dans son âme comme dans sa chair. Formant secrètement le vœu de devenir explorateur des régions arctiques, il s'impose un strict régime d'endurance. « Toutes les explorations que j'ai accomplies résultent de projets mûris sans

cesse, d’une préparation laborieuse et d’un travail consciencieux des plus rudes », écrira-t-il dans ses *Mémoires*.

À la mort de son mari, qui a fait carrière dans le commerce maritime et l’armement des navires, sa mère, peu désireuse de voir son fils devenir marin et embarquer pour des voyages au long cours, l’encourage à poursuivre des études de médecine, une « ambition qu’elle s’était forgée toute seule ». Afin de ne pas ajouter au chagrin maternel, Roald Amundsen, en fils obéissant, obtempère… Au décès de sa mère en 1893 cependant, mettant un terme définitif à ses études, il a toute latitude pour se dédier à son grand rêve. Son existence, ses lectures, ses choix, ses orientations vont être désormais tous tournés vers ce seul et unique but.

Il choisit d’accomplir sa conscription, en dépit d’une myopie qui aurait pu légitimement l’en dispenser, afin de cultiver son endurance. Celle-ci achevée, il entreprend de se consacrer à la réalisation de ses objectifs. Un des enseignements forts qu’il a tirés de ses lectures est que, pour pallier toute scission, le chef d’expédition doit aussi être un capitaine au long cours. Aussi entreprend-il de s’engager comme simple matelot et de gravir les échelons jusqu’au capitanat. Après deux étés comme matelot, il est promu second, et a l’opportunité de préparer le brevet de capitaine lors d’un voyage en Arctique. En 1897 donc, Roald Amundsen se voit offrir de rejoindre une expédition internationale sous pavillon belge en partance pour le pôle Sud dans le but d’étudier le pôle magnétique. Il embarque à bord du *Belgica*. Pour atteindre le but de l’expédition, le capitaine entreprend de naviguer, non via l’Australie, mais en doublant le cap Horn. La Terre de Feu étant scientifiquement un terrain quasi vierge, l’expédition y fait escale et œuvre d’arrache-pied plusieurs semaines durant. La collecte est impressionnante à tous les niveaux – spécimens, tracés, échantillonnages… –, mais le retard occasionné sera fatal. Pour atteindre le sud de l’Australie avant l’hiver, le *Belgica* cingle et louvoie entre les icebergs. Un matin, l’expédition se découvre prisonnière des glaces, ceinturée par les icebergs. Un choix malheureux du capitaine immobilise le *Belgica* et le contraint à un hivernage imprévu, la réalité rejoignant ironiquement les fictions de Verne… Il faut bouleverser les plans, s’organiser. Au terme de treize mois dans l’étau de la banquise, le *Belgica* parvient à s’extirper du piège polaire, réussit à reprendre la mer et à faire route sur l’Europe qu’il atteint en 1899. Grâce à la sagacité du médecin de bord, le capitaine Cook, l’expédition n’a à déplorer aucune perte.

De cette expédition et de cet hivernage, Roald Amundsen tirera le plus grand profit. Promu au grade de capitaine l'année suivante, il met en œuvre sa première grande exploration : le passage du Nord-Ouest. « Avant d'essayer cette exploration, j'eus, en 1899, la bonne fortune d'acheter à un vieil Anglais de Grimsby toute la littérature ayant trait à la question » (*Mémoires*, 53). Ses lectures lui révèlent que la route à suivre devrait passer à l'ouest de l'extrémité nord de Boothia Felix. Cependant, c'est en empruntant cette route que toutes les expéditions de ses prédécesseurs ont échoué. C'est alors que Roald Amundsen songe qu'il lui faudra manœuvrer vers le sud, le long de la côte ouest de Boothia Felix, en direction de l'extrémité la plus méridionale de la Terre du Roi-Guillaume, pour poursuivre sa route vers l'ouest en longeant la côte au plus près. Là où, en 1845, l'*Erebus* et la *Terror*, de la Royal Navy, ont échoué, engloutis corps et biens par les eaux glacées, deux années seulement après avoir triomphalement fendu les glaces du sixième continent, Amundsen projette donc de frapper un grand coup dans l'histoire des navigations polaires.

Fridtjof Nansen, explorateur à bord du *Fram*, héros des explorations arctiques et légende vivante nationale, à qui il a exposé son projet, lui recommande de se documenter sur le magnétisme. Fort de ses encouragements, Roald Amundsen intègre la Deutsche Seewarte de Hambourg où l'estimé Pr. Georg von Neumayer le reçoit. Informé du désir du jeune homme d'être le premier à franchir le passage du Nord-Ouest et de faire progresser les connaissances sur le pôle Nord magnétique, l'auguste savant le prend sous son aile, le recevant fréquemment à dîner en son hôtel. « La salle à manger était un bosquet féerique où se réunissaient tous les délices, et le menu évoquait à mes yeux un vrai festin de Lucullus », se souviendra Amundsen (*Mémoires*, 32). Ayant achevé ses études à Hambourg, il intègre l'Observatoire de Wilhelmshaven, puis celui de Potsdam, et acquiert enfin l'objet de ses désirs, son premier navire : la *Gjøa*. Ce n'est pas le flamboyant *Argo* de Jason, mais un modeste bateau de pêche jaugeant 47 tonnes, de 72 pieds de long sur 11 de large. Amundsen passe l'été à se familiariser avec son bâtiment en sillonnant les eaux arctiques, collectant des données océanographiques qu'il adresse à son bienfaiteur et mentor. Fin 1902-début 1903, il se met en quête de fonds pour sa grande expédition.

Le 16 juin 1903, son principal créancier exige le recouvrement de ses traites sous vingt-quatre heures, sans quoi il fait saisir le navire et menace

de faire mettre aux arrêts son jeune capitaine. Réunissant ses compagnons, Roald Amundsen leur expose la situation et leur propose de filer à l'anglaise, tant qu'il en est encore temps. Sur le coup de minuit, les conspirateurs larguent les amarres et filent en direction de la mer du Nord. « Quand l'aurore vint éveiller mon féroce créancier, racontera plus tard Amundsen, nous étions en sécurité, en pleine mer, le cœur aussi léger que jamais n'eurent pirates arborant le drapeau noir. Nous ne tardâmes pas à nous perdre dans le lointain, en route pour cette exploration de trois années que nous devions mener à bonne fin et que, depuis quatre cents ans, nos prédécesseurs avaient vainement tentée » (*Mémoires*, 34).

C'est le récit de cette expédition, tel qu'il a été adapté et résumé par Charles Rabot pour *Le Tour du Monde*, que nous livrons ici. Roald Amundsen y retrace sa route, depuis l'escale à Godhavn, dans l'île de Disco, puis au rocher de Dalrymple, jadis port d'escale des baleiniers écossais, jusqu'à son passage le long de la côte ouest de Boothia Felix d'où elle gagnera le détroit de Peel, point le plus septentrional atteint jusqu'alors. Après un début d'incendie, une tempête, la *Gjøa* trouve refuge dans « la plus belle petite baie bien close qu'un marin ait jamais pu souhaiter » (*Mémoires*, 39) sur la côte sud de la Terre du Roi-Guillaume. Amundsen décrit les conditions dans lesquelles lui et ses hommes ont rencontré des Esquimaux qui n'avaient sans doute plus vu d'hommes blancs depuis l'expédition de James Clarke Ross, et vécu deux années durant dans leur compagnonnage, avant de reprendre les flots et d'apercevoir, après trois semaines d'une laborieuse navigation la quille à un pouce du fond des eaux en certains chenaux, les voiles d'un baleinier dans les eaux du détroit de Béring, récompense suprême de leurs efforts. À ce moment-là ils l'ignorent, mais il leur faudra encore un an pour achever leur périple et accoster à San Francisco en octobre 1906. Mais qu'importe…

« Je dois une bonne part de mon succès au vieil Anglais de Grimsby, écrira Roald Amundsen dans ses *Mémoires*, car c'est dans un de ses livres, au cours du récit où l'amiral Sir Léopold McClintock se décrit à la recherche de Sir John Franklin, que j'eus la révélation de posséder la clef du mystère si je prenais une route plus méridionale que celle qu'avaient suivie tous mes prédécesseurs. C'est certainement grâce à cette révélation que j'adoptai la bonne voie » (*Mémoires*, 54). Durant les deux années qui suivront son retour, Amundsen effectuera une tournée de conférences en Europe et aux États-Unis, qui lui permettra d'obtenir des fonds pour

préparer ses expéditions futures, mais d'abord de s'acquitter de ses dettes auprès de ses créanciers. Une énigme demeurera à laquelle jamais il ne parviendra à apporter de réponse définitive : comment Franklin et ses hommes ont-ils pu mourir de faim, « chose assez étrange, dans un endroit où, à notre arrivée, nous eûmes la bonne fortune de trouver quantité de gibier sur terre et de poisson dans les eaux » (*Mémoires*, 54). Énigme à laquelle sont venus s'ajouter les corps momifiés des expéditionnaires de la mission Franklin retrouvés en 1984 et qui n'ont, à ce jour, pas encore livré leurs secrets.

Dominique Lanni

INTRODUCTION

L’expédition dont nous présentons le récit continue le cycle des voyages extraordinaires accomplis par les Norvégiens dans les régions arctiques. Inaugurée par le raid mémorable de Nansen vers le Pôle, continuée par les dramatiques aventures de Svertrup dans l’archipel polaire américain, cette épopée dans le pays du blanc se poursuit par la traversée du passage du Nord-Ouest vainement tentée depuis trois siècles par les explorateurs les plus audacieux et les plus expérimentés.

Découvrir une route maritime vers le Pacifique et la Chine en doublant l’Amérique par le nord, afin d’échapper à l’hostilité des flottes espagnole et portugaise maîtresses des mers du Sud, tel fut le rêve des marins anglais du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, et à sa recherche s’employèrent les plus célèbres capitaines du temps : Davis, Hudson, Baffin. Deux siècles plus tard, après les guerres du Premier Empire, obéissant à la préoccupation d’étendre les connaissances géographiques, la Grande-Bretagne, avec une nouvelle ardeur, recommença l’assaut des banquises qui obstruent les canaux de l’Amérique boréale. De 1818 à 1845, elle n’envoie pas moins de sept expéditions à la découverte du fameux passage. Si toutes échouent, elles rapportent en revanche les premiers linéaments de la configuration de cette partie de la terre. Peu à peu, les cartes se meublent et se précisent. Pour percer l’obsédant mystère, en 1845, une nouvelle mission composée de deux solides navires, l’*Erebus* et la *Terror*, commandée par le célèbre Franklin, fait à son tour voile vers le dédale de détroits et d’îles qui sépare l’Atlantique nord du détroit de Béring. On sait le désastre de cette entreprise : 140 hommes morts de faim et de froid ; on sait aussi avec quel magnifique élan l’Angleterre envoya expédition sur expédition à la recherche des infortunés explorateurs.

C’est au cours de cette croisade généreuse qu’en 1850 Mac Clure, monté sur l’*Investigator* et venu par le Pacifique, découvrit la sortie occidentale d’un des détroits par lesquels peut s’effectuer le passage du Nord-Ouest. Trois ans plus tard, ne pouvant arracher son navire à l’étau des glaces, l’explorateur anglais s’achemina en traîneau sur la banquise et opéra à l’île Melville sa jonction avec une autre mission britannique également emprisonnée dans les glaces et qui, elle, venait de l’est. En 1854, sur des navires de secours arrivés d’Europe, l’équipage de l’*Investigator* réussissait enfin à atteindre l’Atlantique et à regagner l’Angleterre. Pour doubler l’Amérique boréale, Mac Clure avait accompli à pied une partie du trajet, et employé des bâtiments venus de deux directions différentes.

Au capitaine Roald Amundsen était réservée la gloire d’effectuer le fameux passage tout entier par mer et sur un même navire, et cette navigation, naguère considérée comme impraticable et à laquelle la marine la plus puissante du monde avait consacré des armements considérables, il l’a accomplie avec une coquille de noix, un voilier de 47 tonnes, muni d’un moteur à pétrole, et avec six compagnons.

En 1903, Amundsen quitte la Norvège, s’engage à travers les canaux de l’archipel américain et, le 12 septembre, arrive à la Terre du Roi-Guillaume, après avoir effectué la partie la plus délicate du trajet entre les deux océans. La mer est libre. S’il poursuit vers l’ouest, nul doute qu’il n’arrive quelques semaines plus tard au détroit de Béring. Mais de ce rapide passage la science ne tirerait aucun profit ; aussi bien l’expédition s’arrête-t-elle à la Terre du Roi-Guillaume et là pendant deux ans accomplit une longue série de minutieuses observations d’une importance considérable pour la connaissance des singulières manifestations du magnétisme terrestre. Seulement, lorsque son programme de recherches est achevé, le vaillant Norvégien poursuit sa route et parvient au détroit de Béring, résolvant ainsi un problème de géographie cherché depuis trois siècles.

Cette exploration audacieuse, qui place son auteur parmi les plus grands navigateurs, le capitaine Amundsen la raconte avec la même simplicité qu’il a mise à l’accomplir. Ce vaillant marin semble avoir comme une sorte de pudeur à nous cacher les dangers et les privations qu’il a affrontés. À lire son récit, on a l’impression d’un groupe de naturalistes tranquillement installés dans un laboratoire et poursuivant leurs recherches avec la certitude du lendemain. Ce que dans sa touchante modestie le capitaine Amundsen n’a pas voulu dire, il est de notre devoir de le proclamer

hautement, d’exalter la grandeur de son œuvre, l’intérêt de ses découvertes, les périls de cette vie de reclus dans les glaces à laquelle lui et ses compagnons se sont soumis avec entrain pour assurer à leur patrie aimée la gloire d’une grande œuvre scientifique.

Charles Rabot

I.

Comment je devins explorateur – Programme de l’expédition – Nansen – Campagne d’essai – Navire et approvisionnements – Composition de l’expédition – Le départ – La traversée de l’Atlantique – Navigation le long de la côte ouest du Groenland – Illusion d’optique – La baie de Melville – Rencontre de l’expédition Mylius Erichsen – Le détroit de Lancastre – Une observation décisive.

Le 30 mai 1889 restera une date mémorable dans l’histoire de ma vie, comme d’ailleurs dans celle de beaucoup de Norvégiens. Ce jour-là Nansen rentrait à Christiania, après avoir accompli en *ski* la fameuse traversée du Groenland. En foule, de tout le pays, de jeunes patineurs étaient accourus pour acclamer le héros de notre sport national, l’homme admirablement énergique qui, au prix de prodiges d’endurance, avait réalisé l’irréalisable. Chez tous c’était un débordement de joie et de fierté et à l’allégresse des hommes répondait la rayonnante gaieté d’une radieuse journée de mai… Dans cette ambiance de fête, dans l’émotion contagieuse de ces acclamations, je rêvai… Moi aussi, je deviendrai explorateur, et l’idée d’accomplir le passage du Nord-Ouest me traversa l’esprit.

Quatre ans plus tard Nansen partit pour sa célèbre expédition. Malgré ma jeunesse, l’accompagner était mon plus ardent désir, mais la tendresse maternelle obtint le renoncement à ce projet, et je retournai à mes livres.

Quelque temps après, ma mère fut enlevée à mon affection. Dès lors je n’y tins plus, et j’abandonnai mes études pour entrer dans la carrière d’explorateur polaire.

Mes débuts furent une campagne de chasse au phoque dans l’océan Arctique en 1894. Comme lieutenant je pris ensuite part à l’expédition antarctique belge commandée par A. de Gerlache. Dans la solitude des

banquises mon rêve mûrit ; des glaces australes, je revins décidé à entreprendre le passage du Nord-Ouest et à déterminer la position du pôle magnétique boréal.

Une fois rentré en Norvège, je m'ouvris de mes projets au Dr Aksel Sten, directeur-adjoint de l'Institut météorologique de Christiania. De cet excellent ami, comme du professeur G. von Neumayer, la plus haute autorité en matière de magnétisme terrestre, et qui dirigeait alors la *Deutsche Seewarte*, je reçus les plus précieux encouragements. Mais tout cela n'était que vain projet tant que l'approbation de Nansen ne m'était pas acquise. Donc un jour j'allai frapper à la porte du célèbre explorateur. J'étais, je l'avoue, très intimidé à la seule pensée de me trouver face à face avec cet homme fameux qui depuis longtemps m'apparaissait comme un surhomme.

Mon programme reçut son approbation. De ce jour mon projet entra dans le domaine de la réalité. Le suffrage du maître de l'exploration polaire, c'était beaucoup, mais ce n'était pas tout. Pour une expédition arctique, il faut de l'argent et j'en avais peu. Mon modeste pécule suffisait juste à l'achat du navire et des instruments scientifiques. Pour le reste je m'adressai à ceux de mes compatriotes qui étaient susceptibles de s'intéresser à l'entreprise. Dans ces démarches, je ne saurais oublier le puissant appui que m'apporta Nansen, non plus que le concours fourni par mes trois frères.

J'acquis la *Gjøa*, *jagt*[1] jaugeant 47 tonnes de registre. Construite en 1872, elle avait été, à partir de 1880, employée à la chasse au phoque au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble. Dans ces campagnes elle s'était comportée admirablement et avait fourni de nombreuses preuves de sa solidité. De fait, au cours de la croisière d'été que j'entrepris en 1901 dans l'océan Glacial pour l'expérimenter et apprendre à le manœuvrer, mon navire montra les plus utiles qualités nautiques ; en toutes circonstances il me donna pleine et entière satisfaction. Après cette campagne on installa à bord un moteur à pétrole du système Dan, de la force de 13 chevaux. Cette machine nous permettrait de marcher par les calmes ; de plus par l'intermédiaire d'un treuil elle servirait à relever les ancres, à hisser tous les colis de la cale, etc., avantages précieux avec un équipage aussi réduit que celui que je comptais emmener. Ce moteur répondit à tous nos desiderata ; à ses excellents services, pour une large part, nous sommes redevables de notre succès.

Au printemps 1903 la *Gjøa* fut amenée à Christiania et chargée. Toutes nos caisses de vivres avaient le même gabarit, afin d'être utilisées plus tard comme matériaux dans la construction des observatoires. Grâce à cette précaution, il fut possible d'arrimer dans l'étroite cale de notre navire des approvisionnements pour pas moins de cinq ans.

La qualité des vivres est une des principales conditions de succès d'une expédition polaire. Aussi aucune peine ne fut épargnée pour nous assurer des conserves de premier ordre. Dans leur choix, le professeur Sofus Torup eut l'obligeance de me prêter son concours éclairé avec une bonne grâce dont je ne saurais lui être trop reconnaissant. Toutes nos conserves furent essayées et vérifiées par ses soins. Le pemmican destiné aux hommes comme celui qui servirait à alimenter les chiens fut préparé sous sa direction, de même que la farine de poisson sec.

En outre de son chef, l'équipage de la *Gjøa* comprenait seulement six hommes :

1° Le lieutenant Godfred Hansen, de la marine royale danoise, 27 ans. Il cumulait à bord les fonctions d'officier des montres, d'astronome, de géologue et de photographe ;

2° Anton Lund, premier lieutenant, un vétéran de l'océan Glacial, 39 ans ;

3° Peter Ristvedt, premier mécanicien et météorologiste, 40 ans ;

4° Helmer Hanssen, second lieutenant, également un vieux routier de l'océan Glacial, bien qu'âgé de 33 ans seulement ;

5° Gustaf Juel Wiik, deuxième mécanicien. Il avait fait un stage à l'Observatoire de Potsdam et devait assumer avec moi la charge des observations magnétique, 25 ans ;

6° Adolf Henrik Lindström, cuisinier. En cette qualité il avait pris part à l'expédition Sverdrup, 38 ans.

Dans les premiers jours de mai 1903, la *Gjøa* était parée pour l'appareillage.

Dans la tristesse pesante d'une nuit pluvieuse, nous quittons Christiania. Malgré cette ambiance maussade, nous sommes tous joyeux et pleins d'entrain. Après les tracas des préparatifs, le travail acharné des dernières semaines, l'importunité collante des visiteurs, le départ apporte une impression de calme, une exquise sensation de bien-être physique et moral que tous les voyageurs ont éprouvée et éprouveront toujours en quittant la turbulence de la civilisation.

Seuls nos chiens ne goûtent pas pareil bon temps. Ces pauvres bêtes, six vétérans de l'expédition Sverdrup, mieux eût valu les laisser là-bas dans leurs déserts de neige. La température extraordinairement élevée de ce printemps les a éprouvés, et maintenant ils sont sous la pluie, le pire traitement qui puisse être infligé à un chien groenlandais.

Le lendemain 17 juin, à six heures du matin, nous sommes à Horten, l'arsenal maritime de la Norvège, où nous embarquons 200 kilos de fulmicoton. À une expédition polaire, dans certaines circonstances cet approvisionnement peut devenir aussi nécessaire que le biscuit. Quelques heures plus tard voici l'embouchure du fjord de Christiania. Notre remorqueur largue ses amarres ; la voilure est établie et la petite *Gjøa* prend sa course à travers la mer du Nord, vers la lointaine Amérique polaire.

… À bord, point de règlement ni de hiérarchie ; chacun garde son indépendance dans un régime de liberté et d'égalité absolues. Sur des hommes équilibrés et sages cette confiance a les plus heureux résultats ; elle fait naître spontanément une discipline qui, étant librement consentie, est singulièrement plus puissante que celle imposée par des règlements. De plus, elle a l'avantage de développer la personnalité, l'initiative et le goût du travail. Jouissant de l'indépendance de son moi, l'homme n'est plus une machine, mais un être pensant, et, dans l'effort, son rendement devient double.

Une affectueuse harmonie règne entre nous et l'absence de contrainte qui en résulte donne à tous l'impression d'entreprendre une croisière de vacances et non pas une longue et pénible exploration.

Le 25 juin 1903, nous débouchons dans l'Atlantique par le détroit entre Fair-Isle et les Orcades. Que n'a-t-on pas dit de mon projet de traverser l'Atlantique sur un navire de 47 tonnes ? Pour sûr, un coup de vent enverrait au fond de l'eau cette coquille de noix ! Ah ! si ces prophètes de mauvais augure pouvaient voir la *Gjøa* couverte de toile, monter légèrement comme une mouette sur le dos des lames ou, lorsque la brise faiblit, filer tranquillement sous l'impulsion de son moteur !

… Cette mer est un morne désert. Pas un navire, pas un oiseau, pas même un poisson ! Dans cette solitude notre vie s'écoule calme et réglée. La journée est divisée en quatre quarts de six heures et le service réparti également entre tous ; chaque bordée comprend par suite trois hommes. Lorsque le moteur est en marche, les mécaniciens sont le plus souvent en bas, mais toujours prêts à venir donner un coup de main aux hommes de

pont. Aussi il n'y a généralement en haut que deux hommes qui à tour de rôle prennent la barre. Sur la *Gjøa* la vieille rivalité entre les gens de la machine et les matelots n'existe pas. Tous, nous travaillons dans un même but et tous nous accomplissons avec entrain n'importe quelle besogne.

9 juillet. – La glace ne doit plus être loin ; donc ouvrons l'œil. Bientôt, en effet, deux petites trainées blanches sont en vue, puis quelques heures plus tard une épaisse et vaste banquise. En même temps arrive la brume, la compagne habituelle des glaces ; désormais elle nous fera cortège durant la plus grande partie du voyage.

Le 11, très loin, au-dessus de l'uniforme blancheur de la banquise apparaît une dent de scie bleuâtre : la côte du Groenland aux environs du cap Farvel. Deux jours après, nous longeons les premiers *icebergs*, de monstrueux édifices, dont les dimensions frappent de stupeur les novices arctiques. Suivant toute vraisemblance, sur toute cette glace il y a du gibier ; aussi avec quelle anxiété les chasseurs du bord surveillent-ils l'horizon ! Dans les conversations il n'est plus question que d'ours, de phoques, voire de baleines. D'ours nous n'en vîmes guère pendant le cours de notre expédition ; aujourd'hui, sauf dans les régions dont l'accès est rendu difficile par l'abondance des glaces, cet animal est devenu très rare et même a disparu. Mes compagnons doivent donc se rabattre sur les phoques, de fort belles pièces encore. Le *stemmatope mitré* ou phoque à capuchon qui fréquente les côtes du Groenland pèse dans les 400 kilogrammes. Pour leur début, nos chasseurs en abattent quatre.

… Toujours des vents contraires. Cette navigation le long de la côte du Groenland traîne, lente et monotone. Le 24 juillet seulement, nous arrivons à hauteur de la colonie danoise de Sukkertoppen. Aujourd'hui, par exception, un clair soleil luit dans un ciel bleu, le premier jour d'été depuis le départ. Dans cette rayonnante clarté la terre devient visible, un hérissement sauvage de pics et d'arêtes fantastiques, une terre morne et morte, et tout là-bas au bout de l'horizon bleu de la mer, des taches blanches d'icebergs, vagues et indistinctes à travers des jeux de mirage.

Une voile ! annonce l'homme de veille. Dans la direction indiquée les jumelles sont de suite pointées. Après un mois de navigation solitaire la rencontre d'un navire excite l'intérêt général ; il semble que nous allons sortir de notre isolement. Un trois-mâts ! crie l'un, une goélette répond l'autre, tandis qu'un troisième reconnaît un brick. Sans aucun doute, un bâtiment de la Compagnie royale du commerce groenlandais. Quelques

minutes plus tard une seconde voile est signalée. Et l'émoi augmente et la conversation devient plus animée. Une escadre croiserait-elle dans le détroit de Davis ? Fantasmagorie que tout cela ! Nos navires sont tout simplement des icebergs, annonce en riant le lieutenant Hansen. L'homme ne renonce point facilement à ses illusions ; aussi bien l'observation de notre second soulève un tollé général. Les deux navires ne sont-ils pas nettement visibles ? Ne reconnaît-on pas leur gréement, leur allure ? Et les lunettes demeurent braquées, mais peu à peu la discussion devient moins animée, de longs silences passent ; bientôt aucun doute n'est plus possible. L'escadre est tout simplement une assemblée d'icebergs échoués sur un des grands bancs de la côte, le Store Hellefishbank.

Dans la journée l'île Disko est en vue, un énorme plateau aux formes géométriques, reconnaissable de très loin. Au pied de ses escarpements se trouve notre premier port de relâche, Godhavn, la capitale du Groenland septentrional. Partout de la coupe aux lèvres il y a loin ; le 24, à huit heures du soir nous sommes encore à 30 milles de l'île ; le lendemain seulement nous arrivons près de terre. L'entrée du mouillage est encombrée de gros glaçons échoués, et des montagnes voisines tombent de violentes rafales ; heureusement un aimable fonctionnaire danois arrive à notre aide, nous indique la passe, et, à une heure du matin, nous mouillons après une traversée de trente-huit jours.

La métropole groenlandaise compte 108 habitants. C'est la résidence de l'« inspecteur » chargé de veiller aux destinées de cette circonscription plus vaste que nombre de royaumes d'Europe.

Le paysage est grandiose. À gauche, une colossale falaise toute miroitante de neige ; à droite, derrière une langue de terre basse, la mer animée par un incessant défilé d'icebergs majestueux. Mais nous n'avons pas de temps à perdre en vaines contemplations. Dès que l'ancre est mouillée, nous nous partageons en deux groupes, chacun avec des occupations différentes. À l'un incombent les observations scientifiques, à l'autre les travaux du bord. Nous avons à embarquer dix chiens, des traîneaux avec leurs harnachements, vingt barils de pétrole, etc., etc.

Un homme affairé, c'est le cuisinier. Dès qu'il a un instant de loisir, il va trafiquer avec les indigènes en vue d'augmenter les ressources de l'ordinaire. Ici il achète un poisson frais, là un saumon fumé, ailleurs un eider ou un plongeon. Grâce à son activité, jamais le menu ne fut aussi varié ni aussi succulent que pendant cette relâche. Godhavn nous a laissé

d’ineffaçables souvenirs gastronomiques. En guise de monnaie, Lindström se sert de pains et de biscuits qui pendant la traversée ont été mouillés, mais les Esquimaux n’y regardent pas de si près.

Dès qu’un Groenlandais arrive à bord avec quelque gibier, on appelle le coq et de suite les négociations commencent, d’un côté en norvégien, de l’autre en esquimau. Après une palabre de quelques minutes, Lindström fait un signe d’acquiescement, disparaît dans la cale et en remonte bientôt après, chargé de deux pains. La mine de Groenlandais, jusque-là rayonnante, s’allonge à la vue de cette monnaie d’échange ; par une pantomime animée, il fait comprendre qu’il demande du tabac et non du pain. L’aplomb de notre compagnon est imperturbable ; il comprend parfaitement l’esquimau, assure-t-il, mais il fait mine de ne pas l’entendre lorsque les indigènes demandent des excitants nuisibles à leur santé. Devant l’air déconfit du vendeur, Lindström lui prodigue de bonnes paroles, que l’autre d’ailleurs ne comprend pas, le cajole ; finalement il lui passe les deux pains et le pousse doucement vers la coupée, pour qu’il vide le plancher.

Le 31 juillet, nous reprenons la mer pour continuer vers le nord notre navigation le long de la côte groenlandaise. Le 6 août, nous sommes par le travers d’Upernivik. Si dans ces parages il y a des centaines d’icebergs colossaux, en revanche nulle part aucune *drift-ice ;* point de ces glaces de mer qui constituent les banquises et qui sont le plus redoutable des obstacles que rencontre l’explorateur polaire. Le lendemain, passé devant Itivdliarsuk (73° 30’ de latitude nord), la localité la plus septentrionale du monde habitée par des hommes en relations avec la civilisation.

Le 8 août, nous arrivons dans la baie de Melville, la région la plus difficile de l’Arctique. Nombre de bons et solides navires s’y sont perdus. C’est surtout en juin et en juillet, au moment de la débâcle, que ces parages sont dangereux. Entraînées par les courants, les banquises dérivent au sud en masses compactes, contre lesquelles les bâtiments faisant route au nord entrent en collision.

Pour se frayer un passage à travers ces énormes trains de glace, les baleiniers écossais, qui fréquentent ces parages, avancent le long de la banquise demeurée attachée à la côte, et, lorsqu’ils se trouvent menacés, se réfugient dans les baies de cette nappe ; si, en cas de besoin, ils ne rencontrent pas à proximité un de ces abris, ils taillent rapidement dans la banquette de glace côtière un dock où le navire se trouve protégé contre les terribles pressions de la masse en dérive. Dans cette lutte la victoire est aux

plus habiles et avec raison, les baleiniers écossais qui, chaque année, viennent attaquer cette redoutable banquise, sont rangés au nombre des meilleurs marins de l'Arctique.

De l'île Holm nous nous dirigeons vers le cap York. La traversée de la baie de Melville paraît devoir s'opérer sans trop de difficultés. Point de banquise côtière ; en revanche, à perte de vue au large des centaines d'icebergs et de débris d'icebergs, mais entre eux il est facile de passer. La voilure est hissée, le moteur mis en marche à toute vitesse, aucun effort ne doit être épargné pour sortir le plus promptement possible de ce coin redouté.

Le lendemain matin un *pack*[2] épais nous arrête. La nuit dernière la température a fraîchi et de la jeune glace s'est formée. Attention à ne pas nous laisser pincer ! La nappe qui nous arrive par l'avant est constituée de larges plaques unies présentant des cassures toutes fraîches ; ce sont, à n'en point douter, des fragments récemment détachés de la *land-ice*[3]. Évidemment nous sommes trop près de terre et de suite nous manœuvrons pour nous en éloigner. Après avoir doublé un cap de la banquise, nous nous engageons dans une ouverture de la glace, mais bientôt son épaisseur nous oblige à nous arrêter. Dans ces conditions je décide d'attendre ; bien m'en prend. Le lendemain la glace se détend et nous pouvons faire route.

Mais, bon Dieu, quelle brume ! Une ouate impénétrable. Les fameux brouillards de Londres ne sont rien en comparaison de ceux de l'Arctique. De l'arrière du navire on ne distingue pas l'avant. Heureusement aujourd'hui, il y a peu ou point de glace.

13 août. – Toujours la même brume épaisse, gluante et froide. À la barre je suis littéralement transi. Soudain, la nuée s'allège et s'éclaire ; une trouée lumineuse s'ouvre, découvrant dans une auréole de rayonnante clarté un hérissement de pics. C'est le cap York !

Cette apparition merveilleuse nous arrache à tous un cri d'admiration. Dans le calme de cette matinée limpide et ensoleillée, le spectacle est merveilleux. Devant nous, la terre miroitante de glaciers, et, à droite, sur la baie de Melville, un ruissellement d'icebergs plus fantastiques les uns que les autres. De ce côté la banquise est impénétrable. Dans la soirée, le cap York est doublé. Sur ces entrefaites, de nouveau la brume s'abat sur la mer ; point d'autre ressource que de s'amarrer à la *land-ice* et d'attendre une éclaircie. La navigation arctique est faite de patience.

14 août. – Horizon dégagé ; en revanche glace abondante. Au sud se découvre un large chenal ouvert dans l'ouest ; immédiatement le navire est engagé dans cette avenue d'eau. À mesure que nous avançons le canal s'élargit et bientôt nous sommes dans des eaux libres. La voilà donc achevée et sans trop de difficultés, la traversée de cette baie de Melville, que je considérais comme la partie la plus délicate de tout le voyage. Cette région justement redoutée, nous l'avons franchie sans le moindre accroc, et sur une véritable coquille de noix.

15 août. – Ancré devant le Dalrymple Rock, un îlot sur lequel les baleiniers écossais ont eu l'obligeance d'établir un dépôt de vivres à notre intention.

… Deux *kayaks* s'approchent et quelques minutes plus tard deux Esquimaux grimpent à bord. Immédiatement, c'est un flot de paroles incompréhensibles accompagné d'une mimique suggestive. Évidemment ces braves gens nous apportent quelque nouvelle importante. Mais en dépit de nos efforts et de notre attention, impossible de les comprendre. Entre-temps l'un d'eux ouvre une large bouche dans un rêve béat et prononce distinctement le mot *Mylius*. Du coup la clef de l'énigme se découvre. Très certainement l'expédition danoise de Mylius Erichsen[4] est dans ces parages. En effet, quelques instants après résonne une salve de coups de fusil et bientôt débouchent six kayaks, l'un portant le pavillon norvégien, l'autre le pavillon danois. C'est le chef de la mission et un de ses compagnons, suivis de quatre Esquimaux.

Quelle joie que cette rencontre ! Des deux côtés la satisfaction est égale. Pendant quelques heures cette entrevue nous arrache au cercle étroit de notre monotone train de vie et élargit notre existence claustrale. Nous soupons ensemble ; après quoi au travail ! Nous avons à embarquer le dépôt de vivres apporté par les Écossais : cent cinq caisses pesant chacune de 150 à 200 kilos ! La *Gjøa* est amenée le plus près possible de terre ; une banquette de glace côtière nous servira de quai d'embarquement ; puis aidés de nos amis danois et de leurs compagnons groenlandais, nous commençons le transport.

Qui a bien pu représenter les Esquimaux comme de pauvres êtres faibles, maladroits, incapables d'aucun effort et d'aucun ressort ? Ceux qui accompagnent Mylius Erichsen soulèvent des poids de 200 kilos avec une aisance admirable et au lieu de maugréer et de se plaindre, comme l'eussent fait des « dockers » européens en pareille circonstance, ils accomplissent

cette pénible besogne en riant et en chantant. Décidément les enfants de la nature valent mieux que les civilisés.

Après toute une nuit de rude labeur, il ne reste plus que quelques caisses et six barils de pétrole à embarquer, lorsque brusquement le vent se lève. En hâte, nous sautons à bord, levons l'ancre et établissons la voilure. Nous l'avons échappé belle ! Quand nous sommes parés à manœuvrer, le navire était sur le point de talonner. Nous allons ensuite nous abriter derrière l'île. Maintenant les onze caisses et les six barils de pétrole que nous avons laissés sur les bords de notre précédent mouillage doivent être transportés sur l'autre rive ; un long et pénible travail ; à sept heures du soir seulement, nous sommes parés pour l'appareillage définitif.

Dans la nuit, nous arrivons devant l'île Saunder où l'expédition danoise a ses quartiers, et nous nous séparons avec regret de nos nouveaux amis. À deux heures du matin, le cap est mis vers le large pour traverser la mer de Baffin. Le ciel est clair ; à perte de vue, la terre scintille de glaciers éblouissants. Mais nous n'avons pas le loisir d'admirer le paysage ; devant nous se dresse un menaçant rempart d'énormes icebergs et on ne badine pas dans le voisinage de ces gaillards-là… Dans l'est, le Groenland baisse de plus en plus sur l'horizon, tandis que par l'avant la côte est de l'archipel polaire américain devient distincte. Le cap Horsburgh, l'entrée nord du détroit de Lancastre, est en vue… Le temps est calme. C'est une chance ; chargés comme nous le sommes, une tempête nous eût mis à mal. Le pont, encombré de lourdes caisses qui n'ont pu trouver place dans la cale, est au ras de l'eau. La provision de pétrole est maintenant de 19 291 litres.

20 août. – À cinq heures du matin, nous « embouquons » le détroit de Lancastre. C'est le commencement de la longue navigation à travers les canaux et les fjords de l'archipel polaire américain qui nous conduira au détroit de Béring… si les glaces nous laissent libre passage. Le début s'annonce bien ; seulement quelques icebergs et quelques plaques de glace peu épaisses ; en revanche de la brume, et quelle brume ! Dans l'après-midi, une éclaircie nous permet de voir enfin quelque chose de notre nouveau champ d'exploration. Il n'est guère pittoresque. La North Devon que nous côtoyons n'a pas les belles lignes du Groenland ; de lourds plateaux massifs, nus, désolés, bossués çà et là de grosses gibbosités rocheuses. Pas engageant, ce pays !

Après une courte éclaircie, de nouveau le brouillard retombe ; en même temps, la boussole devient folle. La situation n'est donc pas précisément

rassurante. Quoi qu'il en soit, le 22, à neuf heures du soir, nous arrivons à l'île Beechey où nous ancrons dans la baie de l'Erebus. C'est là que Franklin et ses vaillants équipages ont passé l'hiver 1845-1846, et c'est de là qu'ils sont partis pour l'inconnu et pour la mort. Belcher a également hiverné sur cette île, et, en 1858, McClintock la visita. Trois monuments rappellent ces importants événements de l'histoire arctique. Une colonne a été élevée à la mémoire des morts de l'expédition Belcher ; à côté, un cénotaphe évoque le souvenir de Bellot, le vaillant officier français disparu au cours de cette campagne, enfin un troisième monument est consacré à la mémoire de Franklin et de ses compagnons. Sur cette terre plane un voile de tristesse.

23 août. – Aujourd'hui sera définitivement arrêté l'itinéraire de l'expédition. Irons-nous dans l'Ouest, vers l'île Melville et vers la Terre du Prince-Patrick ou dans le Sud-Ouest ? L'observation de la déclinaison que nous allons exécuter en décidera ; elle indiquera la direction du pôle magnétique près duquel je me propose d'accomplir une série d'observations régulières pendant dix-huit mois ; par suite, nous nous dirigerons du côté indiqué par l'aiguille aimantée. Grande est donc l'anxiété de tous ; on fait cercle autour des observateurs ; pendant le réglage de l'instrument, grand silence… voici l'instant solennel ! La frêle aiguille pointe vers le sud-ouest. Tant mieux ; nous avons toujours été persuadés que le passage du Nord-Ouest serait plus facile dans cette direction que dans l'autre.

24 août. – Après avoir déposé un document sur le cénotaphe de Bellot, nous appareillons.

Un nouveau chapitre s'ouvre dans notre existence. Les régions que nous avions visitées jusqu'ici ont été auparavant parcourues par de nombreuses expéditions, mais, à partir de l'île Beechey nous entrons dans une partie de l'archipel polaire américain où quelques navires seulement se sont hasardés avant nous, et un peu plus loin nous pénétrerons dans une mer qu'aucune étrave n'a encore sillonnée. Tandis que nos devanciers ne sont parvenus jusqu'ici qu'au prix de terribles combats contre les banquises et les tempêtes, nous, nous n'avons rencontré aucune difficulté ; l'été 1903 doit être exceptionnel.

Une fois en mer, de nouveau une brume épaisse ; à tâtons, nous poursuivons notre route. Pendant deux jours, nous restons enveloppés dans cette grisaille impénétrable ; lorsqu'elle se dissipe, nous sommes dans le détroit de Peel, entre la Terre du Prince de Galles et le North Somerset.

Mais voici que les choses paraissent se gâter. Droit par l'avant, la vigie découvre une épaisse masse de glace. Sous le clair soleil qui brille pour le moment, elle semble barrer le détroit dans toute sa largeur. Comme nos prédécesseurs allons-nous, nous aussi, subir la défaite alors que la victoire semblait certaine ? Heureusement, ce n'était qu'une de ces illusions d'optique si fréquentes dans l'Arctique. Lorsque le soleil éclaire une mer calme parsemée de petits glaçons, fréquemment toute sa surface prend une teinte blanche trompeuse, en même temps que par un effet de réfraction des blocs minuscules s'élèvent à la taille d'icebergs. Dans de pareilles circonstances atmosphériques, même à petite distance, quelques pauvres petites plaques prennent l'aspect d'un pack solide. Vers neuf heures du soir, nous sommes à hauteur de l'île Prescott, dans le détroit de Franklin.

En raison du voisinage du pôle magnétique, la boussole ne donne plus aucune indication ; comme jadis nos ancêtres, les anciens Normands, nous nous guidons d'après les astres. Cela irait encore si le temps était clair, mais à chaque instant de lourdes bandes de brume bouchent la vue. Le lendemain, toute la journée, c'est une succession d'éclaircies et de brouillards. Quoiqu'en proie à la plus vive anxiété, j'affecte un calme serein. C'est que nous approchons rapidement des îles de la Roquette où, en 1875, Sir Allen Young fut arrêté par une banquise impénétrable. Aurons-nous le même sort ?

En arpentant le pont, il me semble ressentir un léger frémissement du navire. Serait-ce la houle qui se lèverait, indice certain de la mer libre ? Non, l'eau est toujours unie comme une glace. Évidemment, j'ai été victime d'une illusion des sens déterminée par la tension de tout mon système nerveux. Et je continue ma promenade ; mais voici que, de nouveau, je crois percevoir un faible balancement. Hélas ! la mer est aussi morte et aussi inerte que tout à l'heure. Soudain, de nouveau, je m'arrête. Non, en vérité ! il n'y a plus à en douter, la *Gjøa* éprouve comme un frémissement, il est à peine perceptible encore, mais très certainement le navire bouge. Dans le sud, évidemment, la mer est libre, et le passage ne nous est point fermé par une banquise, comme je le redoutais.

… Quelques heures plus tard, c'est un vrai roulis. Je ne l'ai jamais aimé, que de migraines ne m'a-t-il pas données depuis ma première navigation ? Aujourd'hui avec quelle joie j'éprouve ce balancement, présage certain de la victoire ! Je ne serai toutefois complètement rassuré qu'au-delà du détroit de Bellot. À l'entrée de ce goulet où, pendant deux ans, McClintock est

demeuré bloqué, peut-être allons-nous nous heurter à une banquise impénétrable !

Mes craintes étaient sans fondement. À l'ouverture de ce détroit, il n'y a que quelques petites plaques ; plus loin, par le travers du cap Maguine, on aperçoit une nappe de glace un peu serrée ; mais derrière, la mer apparaît de nouveau libre. L'obstacle n'est donc pas redoutable. Au moment où nous allons l'attaquer, la brume tombe ; dans ces conditions, l'attaque doit être différée. Toute la nuit, nous restons à croiser au milieu de cette glace, recevant de droite et de gauche des chocs peu agréables. Ce sont les premiers glaçons de mer (*drift-ice*) tant soit peu épais que nous ayons rencontrés. Suivant toute probabilité, ils proviennent du canal de McClintock.

Vers quatre heures du matin, une éclaircie ; aussitôt le moteur est mis en marche et, sans grandes difficultés, ce pack disloqué est traversé. Dans la soirée, sous la poussée d'une bonne brise arrière, nous avançons vers le détroit de James Ross. Dans l'ouest, la glace paraît épaisse ; en revanche, dans le sud, le long de terre, les apparences sont bonnes.

II.

Navigation difficile – Vers la terre Boothia Felix – Incendie à bord – Échouage de la *Gjøa* – Situation critique – Sans gouvernail – Tempête – Dans le détroit de Rae – Le golfe Pettersen – Port-Gjøa – Nous nous installons à Port-Gjøa pour hiverner – Comment nous y organisons notre existence.

30 août 1903. – La nuit dernière, en poursuivant notre route vers le détroit de James Ross, trompés par l'obscurité, nous avons donné au milieu d'un grand banc de *drift-ice* ; lorsque le jour paraît, plusieurs heures de travail sont nécessaires pour nous dégager. Après cet incident, continuation de la navigation le long de terre ; sur la côte, à gauche, se trouve le pôle magnétique, mais impossible de distinguer le gisement de cette importante localité ; le brouillard est plus intense que jamais. Dans la soirée, il pleut, il vente et toujours le même temps bouché ; il fait noir comme au fond d'un four. Pendant la nuit on tient la cape.

31 août. – À l'aube, on se remet en route. Soudain, de la grisaille impénétrable émerge une masse noire entourée de taches blanches ; probablement, la plus septentrionale des îles Beaufort avec un cortège d'icebergs et de grosses glaces. À cette vue, nous virons dans l'est pour chercher les eaux libres voisines de la terre : mais, de ce côté, nous sommes encore moins heureux. Brusquement, nous échouons. Immédiatement, toute la voilure est hissée, le moteur mis en marche à toute vitesse ; sous cet effort, la *Gjøa* franchit l'obstacle après quelques vigoureux coups de talon. Finalement, nous nous tirons de ce mauvais pas sans autre dommage que la perte de quelques morceaux de la fausse quille.

Nous nous rapprochons ensuite de la terre Boothia Felix. Dans la soirée, mouillé près de la côte. Les nuits sont maintenant sombres ; poursuivre la

route dans cette obscurité serait aller au-devant d'un accident.

Après cette journée remplie de péripéties, j'écrivais mon journal, lorsque le cri : Au feu ! retentit. En un clin d'œil je suis en haut. Des torrents de fumée et de flammes s'échappent par l'écoutille de la machinerie. Un incendie s'est déclaré dans la chambre du moteur, et il y a là 10 000 litres de pétrole : s'ils s'enflamment, c'en est fait de la *Gjøa* et de son équipage ! Immédiatement l'un de nous saute en bas pour aider Wiik dans sa lutte courageuse contre le feu, tandis que nous autres armons les pompes. Et avec la vigueur de gens qui veulent sauver leur peau nous pompons. Quelques instants après, nous sommes maîtres de l'incendie. L'accident a été produit par l'inflammation de chiffons imprégnés d'huile.

31 août. – De jour en jour la navigation devient plus difficile et plus périlleuse. De tous côtés, de longues îles basses entourées de hauts-fonds très étendus ; avec cela pas de vue et une brise très fraîche d'arrière. Le baromètre baisse rapidement ; la mer « se fait » ; dans ces conditions, je voudrais aller m'abriter sous une terre pour attendre une éclaircie, mais ce n'est pas facile. À chaque instant nous risquons un échouage ; nulle part la profondeur ne dépasse 18 mètres. Seulement, à onze heures du matin, je réussis à trouver un mouillage près d'une île au nord de Matty. Il n'était que temps ; à peine l'ancre a-t-elle mordu le fond qu'une tempête s'élève.

*1*er *septembre*. – À quatre heures du matin, la brise ayant molli, nous appareillons par temps relativement clair.

… Je gouverne pour ranger à bonne distance un haut-fond dont nous avons reconnu l'existence. En dépit de cette précaution, le navire touche, puis retombe à flot quelques instants plus tard. Aussitôt je viens en grand sur tribord, afin de nous éloigner du banc, mais, dans cette direction, nous nous mettons de nouveau au plein et cette fois pour de bon. Une embarcation va sonder aux environs. La situation n'est rien moins que brillante. Par l'arrière, il y a deux fonds encore plus hauts que celui sur lequel nous sommes échoués, et, par l'avant, le banc est long de 200 mètres environ ; sur un point il y a à peine 1,80 mètre d'eau ! Et la *Gjøa*, chargée comme elle l'est, a un tirant de plus de 3 mètres ! L'allègement du bateau s'impose donc ; nous commençons par jeter par-dessus bord les approvisionnements qui ne sont pas d'absolue nécessité. Nous nous débarrassons ainsi de 25 caisses de pemmican pour les chiens, pesant plus de 190 kilos chacune.

À huit heures du matin, la mer commence à descendre ; le renflouement ne pourra donc être tenté qu'à la marée suivante. En attendant, une ancre est mouillée et toutes les dispositions sont prises pour nous haler dessus. Le temps est superbe, calme, clair et égayé par un beau soleil. Le lieutenant Hansen en profite pour déterminer notre position. Ce n'est pas trop tôt, car nous ignorons complètement où nous nous trouvons. L'observation nous place près d'un îlot de la côte nord de l'île Matty.

À la haute mer, nous halons de toutes nos forces sur l'ancre, mais sans le moindre succès. Le navire ne bouge pas d'un pouce. En cette saison la nuit vient à huit heures et force nous est d'abandonner le travail.

Pas de vent, donc aucune inquiétude à avoir. Dans la nuit cela change. À deux heures, lorsque je monte sur le pont, la situation n'est pas précisément bonne. La brise, déjà très fraîche, « force » ; bientôt elle souffle en tempête. Encore une fois nous recommençons à haler sur notre ancre, toujours sans plus d'effet qu'hier. Le navire talonne lourdement sous un déluge de paquets de mer. Notre position devient très critique. Dans ces conditions, je réunis en conseil mes compagnons ; l'avis est unanime ; une seule chance de salut nous reste : couvrir de toile le navire et, sous la poussée de la tempête, essayer de franchir la barre.

Dès que la voilure est hissée, la *Gjøa* bondit sous l'effort des lames, puis retombe en craquant bruyamment. La fausse quille se brise ! D'un moment à l'autre, je m'attends à voir la coque s'ouvrir. Dans cette conjoncture, rien à faire ; il n'y a qu'à attendre le cours des événements avec calme. Pour mieux observer, je grimpe dans la mâture. Combien lourde est ma responsabilité ! Si une vigie avait été postée dans le « nid de corbeau », elle aurait aperçu à temps le banc. Mon imprudence a tout compromis, alors que le succès paraissait certain, et il nous faudra revenir au pays, couverts de honte, exposés aux risées et aux moqueries ! Revenir au pays, que dis-je, le pourrons-nous seulement ?

À chaque coup de talon, la secousse est si violente, que je dois me cramponner de toutes mes forces aux haubans pour ne pas être lancé à la mer. Non, jamais, quelque solide qu'elle soit, la coque ne pourra résister à ces chocs formidables. La barre devient de plus en plus haute ; sur sa lisière, elle est même à fleur d'eau et c'est justement de ce côté que, par un jeu du sort, la tempête nous pousse. Les voiles, gonflées comme des outres, semblent prêtes à crever, tandis que la mâture, secouée par tous ces chocs,

menace de venir en bas ; et toujours de lourds paquets de mer balayent le pont.

… La catastrophe est imminente ; il faut préparer le sauvetage, et je descends de mon observatoire pour faire armer les canots.

« Si auparavant on allégeait de nouveau le navire », propose Lund. L'idée est excellente ; en un clin d'œil toutes les caisses pesantes qui encombrent encore le pont sont jetées par-dessus bord : des poids de 200 kilos que nous levons sans le moindre effort. Le danger double nos forces.

… L'accore du banc n'est plus qu'à une longueur de navire. Une vague formidable soulève la *Gjøa*, puis la laisse retomber plus lourdement que jamais. Nous sommes perdus ! Dans ma détresse, j'adresse une fervente prière à Dieu, tout-puissant. Encore un choc plus terrible que les précédents, puis un second… et nous flottons.

Aussitôt, en hâte, je grimpe dans le nid de corbeau, afin de pouvoir distinguer la position des « dangers » au milieu desquels nous nous trouvons. Un nouvel échouage entraînerait à coup sûr notre perte.

À peine suis-je arrivé là-haut, qu'une nouvelle angoisse m'étreint. La *Gjøa* ne gouverne plus ! Allons-nous être drossés sur la terre ? De nouveau nous touchons, pour flotter ensuite, cette fois définitivement. Ce dernier coup de talon a un excellent résultat ; il remet en place le gouvernail que les chocs précédents avaient fait remonter.

Aucun de nous n'est très expansif, mais après cette angoissante aventure, la joie de vivre éclate chez tous. Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle. Ces parages sont singulièrement dangereux. De tous côtés, des hauts-fonds ; avec cela le navire n'obéit plus aussi promptement qu'auparavant. Instruits par l'expérience, nous n'avançons que la sonde en mais et une vigie postée dans la mâture.

Nous allons ancrer sur la côte de Boothia Felix, près du cap Christian-Frederick. Après les émotions et les fatigues de ces dernières vingt-quatre heures, nous avons tous un impérieux besoin de repos. Les angoisses par lesquelles nous venons de passer nous ont épuisés ; de plus, nous avons des avaries à réparer. La brise souffle grand frais ; aussi mouillons-nous deux ancres, l'une par 54 mètres, l'autre par 81 mètres de fond. N'empêche que dans l'après-midi plusieurs d'entre nous débarquent, afin de reconnaître le pays et de déposer un document dans un *cairn*. Avant le départ, il avait été convenu avec Nansen que nous élèverions des pyramides en pierres sèches sur les points les plus remarquables de la côte, et toujours au nombre de

deux. Si une expédition de secours devenait nécessaire, il serait dès lors facile de reconnaître de loin nos cairns.

Tandis que le géologue est absorbé dans la recherche des fossiles, les chasseurs avancent dans l'intérieur où ils aperçoivent quelques rennes. Pendant ce temps, je fouille des vestiges d'anciens campements esquimaux. La nuit venue, nous rentrons à bord. La brise est faible. Donc, aucune inquiétude à avoir et en toute sécurité nous nous couchons, laissant un seul homme de veille, comme d'habitude, lorsque nous sommes à l'ancre.

Hélas ! notre tranquillité ne devait pas être longue. À onze heures du soir l'homme de quart me réveille. La brise souffle du sud en coup de vent ; d'une minute à l'autre le navire peut chasser et être jeté à la côte. Appareiller et prendre le large, il n'y faut pas songer au milieu de tous ces bancs. Dans ces conditions, il devient prudent de préparer le sauvetage. Les embarcations sont chargées de vivres et d'effets de campement. Si la catastrophe redoutée vient à se produire, nous serons parés.

Afin de soulager les ancres, le moteur est mis en marche à toute vitesse en avant ; heureusement, malgré la hauteur de la mer et la poussée de l'ouragan, elles tiennent ; le fond est de roc et l'une d'elles semble crochée dans un trou. Le salut de l'expédition dépend de leur solidité.

Cinq jours et cinq nuits la tempête souffle sans répit ; pendant tout ce temps nous restons sous la menace de l'échouage fatal. Après cela, je vous laisse à penser dans quel état de fatigue nous met cette nouvelle épreuve. Seulement le 8 septembre, au matin, nous pouvons appareiller.

Dans ces détroits, impossible de repérer la position du navire d'après les cartes ; elles ont été levées à une époque où le sol était couvert de neige, par suite elles sont complètement erronées. Toujours de très petits fonds. Au-delà des îles Dundas, seulement 18 mètres d'eau.

À trois heures de l'après-midi, terre en vue par l'avant ; elle est basse, avec plusieurs caps très proéminents vers le large. L'un d'eux sur lequel je gouverne est, semble-t-il, la pointe de la Guiche. Je voudrais chercher de ce côté un mouillage, afin d'y passer la nuit. Encore très loin de terre, la sonde n'indique que 7 mètres d'eau. Donc, nous virons pour ne pas nous exposer à un nouvel échouage. Juste à ce moment une éclaircie laisse apercevoir de l'autre côté du détroit une haute terre, le mont Matheson, croyons-nous, sur la Terre du Roi-Guillaume. Avant que nous ayons pu l'atteindre, l'obscurité arrive.

De nouveau la situation n’est guère rassurante. Un courant très violent nous drosse vers les « cailloux » ; heureusement une fraîche brise nous permet d’étaler. Toute la nuit nous demeurons sous voilure réduite, avec le moteur en marche, afin de ne pas dériver, et toute la nuit nous sondons. D’après notre estime, nous devons être sous le vent de la Terre du Roi-Guillaume. Qu’on juge de notre étonnement lorsque le lendemain matin nous nous retrouvons en vue de la pointe de la Guiche que nous avions relevée la veille. Telle est la force du courant qu’il nous avait rejetés en arrière de toute la distance parcourue depuis.

De nouveau le cap est mis sur la haute terre entrevue hier. Après quelques heures de route, nous pouvons enfin déterminer notre position ; nous sommes dans le détroit de Rae.

… La situation devient meilleure. La sonde indique de plus grands fonds et le ciel s’éclaircit. Du mont Matheson se détache vers le sud-est une longue pointe basse à laquelle nous donnons le nom du Duc des Abruzzes. Plus loin, voici de petites îles que nous nommons en l’honneur d’Eivind Astrup, le vaillant Norvégien qui fut un des compagnons de Peary. Les îles et la pointe du Duc des Abruzzes constituent d’excellents amers pour embouquer le détroit de Simpson.

Entre la pointe du Duc des Abruzzes et la presqu’île Neumayer, passé devant un golfe très large, long d’au moins 10 milles, le golfe Schwatka, puis doublé la pointe Betzold. Au-delà de ce cap, nous entrons dans le golfe Pettersen pour y passer la nuit. Près de terre, la mer est calme ; nous serons donc là bien tranquilles. Pendant que nous tirons des bordées pour atteindre l’extrémité supérieure du golfe, Hanssen, posté dans le nid de corbeau, signale, tout au fond, une petite baie complètement fermée. Immédiatement je grimpe en haut pour examiner la situation. Il y a là, en effet, un mouillage peu étendu, mais complètement abrité de tous les vents, un port de toute sécurité.

Une fraîche brise de nord balaye l’étroit chenal donnant accès dans ce bassin. Aussi, avant de nous y engager, nous irons sonder et reconnaître le pays. Si le mouillage est aussi sûr qu’il le paraît de loin, nous y prendrons nos quartiers d’hiver. Le détroit de Simpson qui se découvre dans l’ouest est libre. Par suite peut-être réussirions-nous à achever la traversée du passage du Nord-Ouest avant l’hiver ; mais cette navigation n’est point le but unique de l’expédition.

Je me propose, avant tout, de prendre de longues séries d'observations magnétiques dans le voisinage du pôle magnétique. Or, ce point se trouve à 90 milles dans l'est ; le port que nous venons de découvrir réunit donc les conditions les plus favorables pour l'établissement de notre station. D'autre part, après la navigation si mouvementée de ces jours derniers nous avons tous besoin de repos. Enfin, un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Si nous poursuivons vers l'ouest, sommes-nous assurés de trouver un aussi bon mouillage que celui-ci ?

Le soir même, à six heures, je pars à la découverte avec Hanssen et Lund. L'entrée du mouillage intérieur est étroite ; à l'endroit le plus resserré, deux navires passeraient tout juste de front, mais la profondeur est plus que suffisante pour nous, 10,80 mètres. Jamais nous ne pourrions trouver un meilleur abri. L'étroitesse du goulet le protège contre les invasions de la grosse glace de mer ; de plus, il est si peu étendu que, de quelque côté qu'elle souffle, la brise ne peut être gênante. Le port est entouré par une plaine sablonneuse, couverte de mousses, qui s'élève doucement vers l'intérieur pour atteindre l'altitude de 50 mètres à quelque distance de la mer. De petits ruisseaux traversent cette lande et sur la hauteur se trouve une grande mare. Donc aucune crainte de manquer d'eau potable. De plus, à en juger d'après l'abondance des traces fraîches de rennes, le pays est giboyeux. Des vestiges de campement indiquent que les Esquimaux ont dû séjourner dans cet Eden arctique, mais il y a peut-être fort longtemps.

Cette localité paraît enfin offrir de grands avantages pour les observations magnétiques ; il n'existe aux environs aucune montagne susceptible d'exercer des perturbations sur les instruments en raison de la présence de quantités plus ou moins grandes de fer ; le sable pourrait bien, il est vrai, en renfermer des particules, mais cela n'est guère probable. Le lendemain, Lund, Hanssen et Ristvedt vont reconnaître les ressources du pays en gibier. Dans l'après-midi ils reviennent avec un renne et deux faons ; ils avaient aperçu un énorme troupeau et des vols innombrables d'oies. Leur récit nous fait venir l'eau à la bouche.

Donc ma décision est prise ; nous hivernerons ici. Le 12 septembre, la fraîche brise de nord qui soufflait depuis plusieurs jours tombe ; aussitôt la *Gjøa* est amenée dans le port de refuge qui désormais portera son nom. Une bonne partie de notre programme se trouve ainsi remplie, nous avons donc tout lieu d'être satisfaits.

Avant de raconter notre long séjour à Port-Gjøa, il me paraît nécessaire de donner un court aperçu des actions magnétiques dont les manifestations vont être pendant deux ans l'objet de nos observations constantes.

L'intensité de la force magnétique est définie par ses composantes horizontale et verticale. Si l'on parvient à mesurer la première et si l'on connaît l'inclinaison, il est facile d'obtenir la valeur de l'intensité totale. Pour mesurer l'intensité horizontale, deux méthodes sont en usage. La première consiste à approcher d'une aiguille aimantée un aimant et de noter l'écart qu'il détermine dans la position normale de cette aiguille. Plus l'intensité horizontale est faible, plus grande est la perturbation éprouvée par l'aiguille ; si l'on connaît la force de l'aimant, on calcule l'intensité horizontale en faisant intervenir l'angle de la perturbation et la distance à laquelle se trouvait l'aimant.

Dans la seconde méthode, on observe la durée de l'oscillation d'un aimant suspendu verticalement et par suite susceptible de se mouvoir dans le champ horizontal. Au repos, cet aimant garde la direction du nord magnétique, mais lui imprime-t-on un léger choc, il oscille pour revenir finalement à sa position d'équilibre. Plus la composante horizontale est forte, plus rapidement il reprendra sa direction normale et plus courte sera la durée de chaque oscillation. Connaissant la force d'oscillation de l'aimant employé et la durée de ces oscillations, il devient possible de calculer l'intensité de la force horizontale. Comme il est facile de le comprendre, cette composante diminue à mesure que l'on se rapproche du pôle magnétique. En ces points, l'inclinaison étant égale à 90°, il est clair que la force horizontale doit y être nulle.

Pour observer les différents éléments magnétiques, nous disposions de quatorze aimants destinés à l'étude de la composante horizontale, de trois boussoles d'inclinaison et de deux de déclinaison, enfin d'instruments enregistreurs qui, au moyen d'un mécanisme, notaient les moindres variations de l'aiguille aimantée dans un sens ou dans un autre, ainsi que celles de l'intensité horizontale.

On sait que l'aiguille aimantée pointe, non point vers le nord vrai, mais dans une direction différente du méridien astronomique qui est le nord magnétique. L'angle que fait avec le méridien le plan dans lequel passe l'aiguille est la déclinaison. En outre, si on suspend librement l'aiguille par son centre de gravité, elle prend dans l'hémisphère Nord une position

inclinée vers la terre, l'angle qu'elle fait avec l'horizontale est l'inclinaison. Enfin il y a lieu de considérer l'intensité de la force magnétique.

Ces éléments éprouvent des variations dans l'espace et dans le temps. D'un point à un autre du globe ils diffèrent sensiblement, et, en un même point, ils subissent des variations diurnes, annuelles et séculaires ; enfin fréquemment ils éprouvent de brusques perturbations momentanées que l'on nomme des tempêtes magnétiques. Si on réunit par des lignes les points d'un planisphère qui au même moment possède la même déclinaison, toutes ces lignes, que l'on nomme des isogones ou lignes d'égale déclinaison, convergent vers le pôle magnétique situé actuellement à 90 milles de Port-Gjøa.

Au pôle magnétique l'aiguille aimantée pointe droit vers le sol, en d'autres termes, l'inclinaison y atteint 90°. À mesure que l'on s'éloigne vers le sud, elle diminue pour devenir égale à 0° vers l'équateur. La ligne joignant tous les points où l'inclinaison est nulle est l'équateur magnétique dont le tracé sinueux coupe l'équateur géographique. Les courbes qui unissent les différents points possédant la même inclinaison sont dites isoclines.

Le 14 septembre, la *Gjøa* est amenée tout contre le rivage et aussitôt commencent les préparatifs en vue de l'hivernage. Nous nous débarrassons d'abord des chiens qui encombrent le pont. Notre cavalerie est établie dans un ravin voisin, enchaînée à un long câble tendu sur des piquets. Cet exil les met tous de fort méchante humeur ; nous, au contraire, nous nous félicitons d'être débarrassés de ces animaux toujours fourrés dans nos jambes et prêts à se jeter les uns sur les autres.

On procède ensuite au débarquement des approvisionnements. Je tiens à mettre à terre tous les vivres afin d'avoir le plus de place disponible à bord. Chaque caisse a deux enveloppes, l'une intérieure en zinc, l'autre extérieure en bois. Dès qu'un colis arrive sur la plage, la caisse en bois est enlevée et soigneusement mise à part pour servir ultérieurement à l'édification des observatoires, tandis que l'enveloppe en zinc est numérotée et son contenu soigneusement noté. Il importe de pouvoir retrouver rapidement tout ce dont nous aurons besoin. De cinq heures du matin à six heures du soir, nous travaillons sans relâche. La journée de huit heures n'est pas encore réclamée par les artisans de l'exploration.

Le débarquement achevé, toutes les caisses de vivres sont réunies en un bloc qui est ensuite recouvert de voiles et de prélarts ; après quoi, autour est

creusé un large et profond fossé pour les préserver de l'humidité. La provision d'explosifs est ensuite mise à terre et déposée à une grande distance sous une tente. La cale, une fois vidée, est nettoyée à fond ; nous y installons ensuite la cuisine. Il nous reste maintenant à édifier les observatoires et à nous procurer une abondante provision de viande fraîche pour l'hiver.

Lund et Hanssen partent pour la chasse pendant que nous travaillons aux constructions. Nous commençons par l'observatoire des variations magnétiques qui doit être érigé dans le méridien magnétique. Pour assurer l'assiette des instruments, un soubassement de pierres solidement cimenté est établi ; sur ce terre-plein les murs sont ensuite dressés. Comme matériaux, nous utilisons nos caisses en bois remplies de sable. En vue de cet usage aucun clou en fer n'avait servi à leur fabrication ; pour ne pas être exposé à perdre le fruit de nos minutieuses observations par suite de la négligence ou de l'inadvertance d'un ouvrier, toutes ces caisses furent soigneusement inspectées à ce point de vue avant d'être employées à la construction de l'observatoire. Les murs une fois dressés sont recouverts de papier goudronné et le toit chargé d'une couche de sable.

À 75 mètres de cette hutte nous construisons une cabane destinée à servir d'habitation à Wiik, mon assistant pour les observations magnétiques, et à Ristvedt, qui est chargé de la météorologie.

Ces baraquements achevés, les logements du bord sont ensuite aménagés en vue de l'hivernage. Après les rudes journées de travail à l'extérieur, quelle agréable sensation de bien-être on éprouve en rentrant dans la cabine ! elle donne une impression de *home* agréable et confortable.

En vérité, en tout, nous avons de la chance. Nous avons rencontré un excellent abri, une station répondant à nos *desiderata* scientifiques et voici que pour compléter le tableau, le pays est giboyeux. Lund et Hanssen rentrent avec vingt carcasses de renne. À 12 milles de Port-Gjøa, ils ont rencontré de grands troupeaux, très farouches, par suite difficiles à approcher. Mais la patience permet de triompher de tous les obstacles ; nos deux camarades en possédaient une bonne dose qui assura le succès le plus complet à leur mission cynégétique.

Le 1er octobre, l'hiver débute par un coup de vent de nord-est accompagné d'une neige abondante. La mer se couvre d'une bouillie glaciaire. C'est le prélude de la formation de la glace ; dès que la brise tombera, une nappe solide couvrira le mouillage. En effet, dès le 3 octobre,

nous pouvons gagner la côte à pied. Ce jour-là, en nous rendant à terre après le déjeuner, nous apercevons tout près de l'observatoire une cinquantaine de rennes avançant en file indienne vers le détroit. En tête de la colonne marche un vieux solitaire, porteur d'une magnifique ramure, chargé, semble-t-il, de la conduite de la troupe. Les rennes estivent sur la Terre du Roi-Guillaume où ils trouvent une abondante nourriture et une sécurité absolue. Le loup, leur ennemi acharné, n'existe pas sur cette île. Puis à l'approche de l'hiver, ils gagnent le continent pour recommencer la même migration l'année suivante. Évidemment aujourd'hui ce troupeau vient reconnaître la solidité de la glace et s'assurer de la possibilité de traverser le détroit.

Si le gibier est abondant, en revanche la quête n'est pas facile. Les rennes de cette région sont très sauvages et sur ces plaines sans fin, pas le moindre mouvement de terrain permettant au chasseur de se dissimuler. Lorsqu'un troupeau pâture, en se plaçant à faux vent en rampant, on réussit à arriver à portée ; mais, si les animaux sont repus et couchés, il faut s'armer de patience et attendre que leur digestion soit achevée et qu'ils recommencent à brouter. À cet égard les Esquimaux firent plus tard mon admiration ; pour eux, il est vrai, le temps ne compte pas et le gibier représente la fortune. J'ai vu des indigènes s'acharner à la poursuite d'un renne pendant une journée entière.

Ce jour-là les chasseurs abattirent cinq pièces. Après ce troupeau en arrivèrent d'autres, dont quelques-uns de plusieurs centaines de têtes. Sur tous nous prélevions au passage notre dîme, et bientôt la provision de viande fraîche fut suffisante pour l'hivernage.

Ces animaux étaient très maigres. Vraisemblablement l'été avait été très chaud ; par suite le lichen dont ils se nourrissent en cette saison avait séché et ne leur avait fourni qu'une alimentation insuffisante. En tout cas, l'automne suivant, après un été froid et pluvieux, ils étaient gras comme des porcs primés aux concours agricoles.

Entre-temps nous continuons les aménagements pour l'hivernage. Deux chenils sont construits, un pour chaque attelage ; un énorme amas de neige fournit la maçonnerie et une embarcation à fond plat sert de toit ; le tout est jointoyé par un arrosage copieux de la construction avec de l'eau de mer.

Cela fait, nous passons à un autre genre d'exercices. L'incendie est le plus terrible danger auquel soit exposé un navire captif dans la banquise ; il est par suite de première importance d'avoir à proximité une prise d'eau.

Nous creusons donc à tribord un trou dans la glace et pour le protéger contre le gel, nous édifions au-dessus une maison en neige. Lund aura la charge de le maintenir ouvert ; lorsque la glace atteindra une épaisseur de près de 4 mètres, ce ne sera pas une mince besogne de concasser chaque matin la croûte qui se sera formée pendant la nuit. Cette précaution prise, avec l'aide de Lund et de Hanssen, je construis un poste pour les observations magnétiques absolues. Comme matériaux de construction nous employons des blocs de neige pesant en moyenne 100 kilos et comme toit une mince tente de coton.

Le 17 octobre, Ristvedt et Wiik ont achevé leur cabane. Son emplacement est aussi judicieux que son aménagement intérieur. Située sur un mamelon dominant la mer d'environ 30 mètres, elle commande le détroit de Simpson et les abords de la station. La « villa Aimant », comme nous l'appelons, ne comprend qu'une seule pièce, tout à la fois chambre à coucher, salle à manger et cabinet de travail. Elle est éclairée par deux fenêtres et planchéiée ; pour mieux défendre les travailleurs contre le froid, le parquet est, en guise de tapis, recouvert de chaudes peaux de rennes. Contre un des murs est appuyé un grand lit de camp. À deux on se tient mutuellement chaud, et cela prend moins de place. L'espace libre restant est occupé par la table de travail et deux bancs. Pendant deux ans Wiik et Ristvedt habitèrent leur villa ; ils s'y trouvaient fort bien ; en tout cas leur installation était préférable à celle que nous avions à bord, notamment à la cabine que j'occupais avec le lieutenant Hansen. Ma chambre était si humide que chaque jour d'épais glaçons se formaient sous nos matelas ; dans cette pièce, préparer le couchage consistait à casser les icebergs amoncelés sous les lits.

Un matin, après le premier déjeuner, nous bavardions près de la villa, lorsqu'un point noir apparaît tout au bout de la plaine blanche. Un renne ! « Oui, un renne bipède », répond Hanssen qui possède une vue perçante. En effet, à l'aide de la jumelle nous apercevons distinctement cinq Esquimaux.

Ces indigènes de la côte nord de l'Amérique boréale ont la réputation de gens belliqueux. John Ross et Klutschak indiquent dans leurs relations de voyage le mot *teima* comme formule de salutation amicale. Aussi en vue d'une rencontre probable avec les indigènes, nous étions-nous exercés à prononcer ce vocable avec toutes les intonations de circonstance pour le cas où il serait nécessaire d'apaiser leur humeur guerrière. Mais peut-être ce

mot n'aurait-il pas l'effet merveilleux que nous en attendions. Il était donc prudent de nous tenir sur nos gardes, et, comme à la guerre, la meilleure tactique est l'offensive, je pars avec deux hommes au-devant de l'ennemi. Immédiatement, les fusils sont vérifiés, les magasins chargés, après quoi, en avant marche ! J'avance en tête, suivi à trois pas en arrière de mes deux soldats. L'aspect militaire de notre troupe aurait suffi à mettre en déroute tout un camp esquimau.

Arrivés à 200 mètres de nous, les indigènes s'arrêtent. Aussitôt je commande halte, et avec la correction de vieux de la vieille, mes deux hommes prennent leur alignement, les talons joints, les pieds écartés à 45 degrés. L'ennemi crie, gesticule, mais ne semble témoigner d'aucune velléité belliqueuse. Soudain il avance de nouveau en ordre dispersé et nous marchons résolument à sa rencontre, prêts, s'il le faut, à vendre chèrement notre vie.

Parvenu à portée de voix, je hurle le mot mirifique : *teima*. À ce cri les Esquimaux s'arrêtent sans avoir l'air de comprendre, puis crient à tue-tête : *manik-tou-mi*. Arrivés à notre hauteur, les indigènes manifestent leurs sentiments amicaux en nous tapotant, toujours en prononçant leur *manik-tou-mi* et en riant à gorge déployée. Si leur satisfaction est grande, la nôtre n'est pas moindre. La présence d'indigènes dans notre voisinage peut nous être d'une grande utilité.

L'aspect de ces Esquimaux est tout différent de celui des Groenlandais. Ce sont de beaux hommes grands et bien faits, rappelant le type indien par leur peau cuivrée, leur haute taille et la sveltesse de leur corps. Par signes, nous invitons nos nouveaux amis à nous suivre à bord, et, bras dessus, bras dessous, nous nous acheminons vers la *Gjøa* où nos camarades leur ménagent un chaleureux accueil.

La réception a lieu dans la cale, par mesure de prudence. Redoutant que les pelleteries de nos visiteurs ne servissent d'abri à une nombreuse population, je ne me soucie point de les admettre dans la cabine. À ce point de vue, les plus grandes précautions sont nécessaires vis-à-vis des Esquimaux du Nord ; leurs parasites ont, paraît-il, la vie particulièrement dure et des instincts terriblement sanguinaires.

Pour faire honneur à nos hôtes, nous leur servons du café et une collation, mais le menu ne paraît pas de leur goût. Ils nous font alors comprendre qu'ils désirent boire, et, en un clin d'œil, chacun d'eux absorbe plusieurs litres d'eau glacée. Si au café nos hôtes préfèrent l'eau glacée, peut-être un

vieux gigot de renne agréera-t-il à leur palais ? Je prie donc le cuisinier d'apporter trois cuissots destinés à nos chiens. J'avais raison ! À la vue de ce régal, leurs yeux s'allument de convoitise. Sortant de la tige de leurs mocassins de longs couteaux, ils ont vite fait de découper la viande et non moins promptement ils en engloutissent d'énormes morceaux. Avec une rapidité incroyable les trois cuissots sont avalés.

Ces Esquimaux nous avaient fait comprendre qu'ils étaient installés à environ une journée de marche de notre port d'hivernage ; quelques jours plus tard, j'allai leur rendre visite.

Mon arrivée causa naturellement un grand émoi. Dès que les habitants m'eurent aperçu, tous accoururent au-devant de moi, s'interpellant joyeusement, me regardant sous le nez avec des airs ébahis très amusants, et me palpant sans trêve ni merci sur toutes les coutures. Scène très pittoresque à la lueur verdâtre du crépuscule, mais par vingt degrés de froid et le ventre creux, on ne s'attarde pas à admirer les effets de lumière.

Le camp comptait six huttes en neige, des *iglous* dans le vocabulaire esquimau. Je pris mes quartiers chez un indigène nommé Attira. Deux familles composées de huit personnes logeaient sous le même toit. Pour fêter mon arrivée, les hommes organisèrent un banquet composé de viande crue et d'eau fraîche. La capacité d'absorption des Esquimaux passe toute imagination. En moins de temps qu'il ne me faudrait pour casser une croûte, mes hôtes avalèrent trois rennes entiers !

… Le 2 novembre, les observations régulières commencèrent à Port-Gjøa. Pour assurer la marche des travaux, chacun de nous avait une tâche spéciale dont il prenait l'entière responsabilité. Wiik avait charge des instruments enregistreurs des variations magnétiques. Chaque jour, à midi, il avait à changer la feuille sur laquelle s'inscrivaient les perturbations subies par les aiguilles aimantées ; ce n'était ni un travail amusant ni une promenade agréable de se rendre à l'observatoire par des froids de 60 °C sous zéro ou lorsque des rafales vous lançaient à la figure des paquets de neige. Pendant dix-neuf mois, sans une seule interruption, notre camarade remplit cette mission. Par sa conscience dans l'accomplissement du devoir, Wiik s'est élevé à lui-même un monument qui longtemps rappellera son souvenir aux savants de tous les pays. Les observations météorologiques étaient du domaine de Ristvedt. Trois fois par vingt-quatre heures, quelque temps qu'il fît, il s'en allait noter les indications des instruments. Lui aussi a fait preuve de la plus admirable persévérance. Au lieutenant Hansen

incombaient les observations astronomiques. Elles étaient encore plus pénibles que les autres ; sans autre abri contre le vent qu'un mur de neige, le malheureux astronome devait rester immobile par des froids terribles. À Lund et à Helmer Hanssen étaient confiés les travaux du bord, le premier devait, en outre, maintenir libre la prise d'eau et le second soigner les chiens. Enfin, Lindström avait la charge des fourneaux.

Au début de l'hiver, une maladie décima notre meute. En quelques jours sept de nos meilleurs tireurs moururent. Supposant que cette affection avait été déterminée par l'absence de graisse dans leur alimentation, je les nourris désormais de viande de renne. La voracité de ces animaux dépasse toute imagination. Une chienne ayant mis bas dans un monceau de neige, la bande hurlante eut bientôt découvert la nichée, et, profitant d'une absence de la mère, elle happa les petits à l'exception d'un seul. Lorsque, à son retour, la mère eut constaté le méfait, craignant sans doute que le survivant ne fût dévoré par ses camarades sans profit pour elle, elle l'avala d'un coup de dent.

… Grâce à la régularité de notre existence, le temps passait relativement vite. Nos distractions étaient la visite de nos voisins, les Esquimaux Ogloulis, comme ils s'appellaient eux-mêmes. Généralement ils arrivaient vers midi, bâtissaient un iglou tout près de nous, puis, après avoir passé quelques jours dans notre voisinage, ils regagnaient leur camp. Chose curieuse : toujours ils se mettaient en route à huit heures ou huit heures et demie ; ponctualité d'autant plus étonnante, qu'à cette époque le soleil ne se montrait plus.

III.
Vers le pôle magnétique

Noël 1903 – Notre matériel de campement – Perfectionnement apporté à la fermeture de la tente – Faux départ – Par 61 °C de froid – Nouvelle excursion préliminaire – Les Esquimaux Netchjillis et Itchjouachtorviks – Une partie de chasse peu agréable – De nouveau en route – À l'île Matty – La côte de Boothia Felix – Le pôle magnétique – Retour à bord.

Au milieu de la vie austère et monotone que nous menions depuis le mois de septembre dans notre hivernage de Port-Gjøa, la Noël fut l'occasion de grandes réjouissances. Pour la circonstance, tout le monde se lava congrument. Nous ne sommes certes pas ennemis de la propreté, bien au contraire ; mais nous ne pouvions obtenir l'eau qu'en faisant fondre de la glace ; par suite, la plus stricte économie s'imposait. La fête se passa comme au pays ; on but, on mangea et on chanta ; après quoi l'arbre, œuvre de Lund et de Lindström, fut apporté resplendissant de petites bougies et la distribution des cadeaux commença. Avant le départ, nos amis nous en avaient remis plusieurs caisses, et même pour les Noëls des trois années suivantes.

La veille, un de nos amis esquimaux, le vieux Terayou, était venu nous trouver tout en larmes. Que lui était-il arrivé ? Cela ne fut pas facile à démêler ; finalement, nous parvînmes à comprendre que tous ses camarades avaient décampé un beau matin, l'abandonnant sans ressources, lui et sa famille. Ému de compassion à ce récit, j'invitai le bonhomme à s'installer avec les siens à Port-Gjøa. Terayou ne se fit pas prier, et, quelques jours après, il arrivait avec sa femme Kayaggolo et son fils Noutara. Au point de vue de nos relations ultérieures avec les indigènes, il eût été imprudent d'accueillir le récit de notre homme sans le contrôler, et, le 2 janvier 1904,

j’allai avec le lieutenant Hansen, Lund et Ristvedt vérifier les dires de notre nouvel ami. Terayou ne nous avait pas menti : le camp était, en effet, évacué.

Cette excursion manqua d’agrément. À l’aller, le thermomètre marquait 44 °C sous zéro, et au retour nous nous égarâmes. La villa « Aimant » était en vue, lorsque soudain une brume épaisse nous enveloppa. Nous poursuivons rapidement notre route ; une heure, deux heures s’écoulent, jamais nous n’arriverons, alors qu’avant le brouillard nous n’étions pas à plus de trente minutes du navire. Entre-temps la nuit est venue ; lorsque la lune paraît, je m’aperçois que Terayou qui nous sert de guide nous a fait tourner en tous sens. J’interpelle vivement le bonhomme et lui intime l’ordre de s’arrêter et de construire rapidement une hutte en neige. Nous passerons la nuit où nous sommes et attendrons le jour. L’Esquimau m’assure alors qu’il a retrouvé son chemin, et, de fait, quelques minutes plus tard nous sommes à bord. Il était neuf heures du soir ; depuis une heure de l’après-midi nous pivotions autour du navire, noyés dans la brume. Par la suite, j’acquis la certitude que Terayou nous avait fait ainsi tourner pour se donner ensuite l’honneur de nous remettre dans le bon chemin et obtenir par ce moyen une gratification. Cette courte excursion était un avant-goût des épreuves que nous réservait ce pays.

Les fêtes de la Noël et du Nouvel An passées, l’exploration de la région environnante devient notre principale préoccupation. Après mûr examen de la situation, je décide de pousser avec un compagnon vers le pôle magnétique ; ensuite, si les circonstances le permettent, je gagnerai le port Léopold, sur la côte du North Sommerset, pour y déposer un courrier. Le lieutenant Hansen et un homme nous accompagneront aussi loin que leur concours me semblera nécessaire.

Une fois le programme arrêté, chacun se met à l’œuvre pour assurer son exécution. L’un prépare les traîneaux et les approvisionnements, tandis que d’autres cousent des vêtements, des gants, ou perfectionnent le matériel de campement. Notre promenade au camp esquimau m’avait révélé une grave imperfection de nos sacs de couchage ; ils étaient beaucoup trop amples pour être chauds. Ces sacs ne protègent efficacement contre le froid que si le corps se trouve partout en contact avec la fourrure. Il faut donc découdre nos lits, les couper, puis les recoudre : longue et fastidieuse besogne qui met notre patience à rude épreuve. À la tente, nous apportons un perfectionnement que je signale à l’attention des explorateurs. Tout le

monde sait combien les divers systèmes de fermeture de la porte laissent à désirer ; tous sont longs, compliqués et peu maniables avec leurs boutons ou leurs agrafes, et jamais l'obturation n'est complète ; toujours, lorsque la tourmente souffle, une quantité de neige plus ou moins grande pénètre dans l'abri. Notre invention est d'une simplicité enfantine et je m'étonne que personne avant nous n'en ait eu l'idée. Elle consiste en un large et long sac cousu autour de la porte et dont le fond est coupé ; par ce trou on pénètre dans la tente, puis, une fois tout le monde rentré, on ficelle solidement l'ouverture au moyen d'une corde. Grâce à ce mode de fermeture, pas le moindre flocon ne pénètre dans l'intérieur.

Par des températures inférieures à 30 °C sous zéro, les huttes en neige sont beaucoup plus chaudes que la tente. La construction d'un tel abri est, il est vrai, assez longue, mais ce n'est pas une perte de temps. Si, après une journée de fatigue, on peut se reposer, le lendemain, on est frais et dispos, capable de couvrir une longue étape, tandis que, si la nuit on ne dort pas, on est dans l'impossibilité ensuite de fournir une marche. Dès lors, chaque jour, du vieux Terayou, nous prenons des leçons de construction d'iglou. Il faut tout d'abord apprendre à choisir la neige convenable, et ce n'est pas facile ; seule une longue pratique enseigne à distinguer les couches susceptibles de fournir de bons matériaux.

Ce choix fait, on trace sur le sol une circonférence autour de laquelle on creuse un sillon, profond de quelques centimètres, destiné à servir d'appui au soubassement. Après quoi, au moyen d'un couteau spécial, on découpe la neige en blocs longs de 45 à 60 centimètres et épais de 10 centimètres environ, que l'on entasse les uns sur les autres, de manière à former une coupole. En général la construction d'un iglou suffisamment spacieux pour quatre hommes exige une heure et demie. Notre professeur se déclarait toujours très satisfait de ses élèves. Ses félicitations empruntaient une partie de leur chaleur à l'espoir d'un bon paiement : Terayou ne faisait rien pour rien. Il est vrai qu'il n'est pas exigeant ; un morceau de bois ou de fer est à ses yeux un cachet rémunérateur.

Devenus experts dans l'art de l'architecture polaire, nous nous occupons ensuite du chargement des traîneaux. Cette opération ne pouvait se faire que sous un toit. Mais était-il possible d'édifier une hutte en neige assez vaste pour contenir nos deux véhicules ? Terayou l'affirme et se fait fort d'en élever une moyennant une large rétribution. Nous lui promettons un grand couteau qui est l'objet de ses désirs ; de suite le bonhomme se met au

travail, et en quatre heures l'abri est achevé. Mais tiendra-t-il ? Nous ignorions alors qu'un iglou manque de stabilité, tant qu'il n'a pas été échauffé intérieurement. Terayou n'eut garde de nous avertir ; il avait son idée, le rusé compère : si la hutte s'effrondrait, pensait-il, on lui demanderait naturellement d'en construire une nouvelle, et, comme toute peine mérite salaire, il recevrait un second couteau. L'iglou s'écroula, mais nous ne fûmes pas dupes de notre homme ; il fut averti d'avoir à bâtir une seconde hutte, et cela sans paiement supplémentaire. Cette fois, l'abri fut édifié sur la terre ferme, car Terayou prétendait, peut-être avec raison, que la chute du premier avait été occasionnée par un mouvement de la glace.

Le second iglou, qui fut soigneusement construit, tint parfaitement. Une fois qu'il fut achevé, l'on commença le chargement. Nous devions emmener deux traîneaux : l'un tiré par sept chiens et chargé de 350 kilos de vivres et de matériel, l'autre halé par trois hommes et porteur de 270 kilos. Le 28 février, le travail fut terminé, et le 1er mars nous nous mettions en route, Hanssen guidant le véhicule attelé, le lieutenant Hansen, Ristvedt et moi halant le second traîneau.

Le thermomètre marque – 53 °C. Depuis février la température est tellement basse que ce froid, quelque terrible qu'il soit, n'éveille en nous aucune appréhension. D'ailleurs, nous sommes vêtus en conséquence. Plusieurs d'entre nous ont adopté complètement la mode des Esquimaux, d'autres un accoutrement composite. Dans cette région, en hiver, les vêtements indigènes sont de beaucoup préférables à n'importe quel costume européen, quelque chaud qu'il soit ; en revanche je ne saurais trop déconseiller un habillement mi-parti européen, mi-parti esquimau. En effet, si sur la peau on porte de la laine, elle absorbe la sueur et à son contact les pelleteries deviennent humides. En second lieu, change-t-on de gilet, il semble que l'on se colle une plaque de glace sur le dos ; pour se réchauffer on doit alors se livrer à un exercice désordonné tandis que, après avoir endossé un vêtement en peau, immédiatement on se sent au chaud et à l'aise.

… Le halage des traîneaux est très pénible. Bien qu'absolument plat en apparence, le terrain monte cependant, et cette faible pente, non moins que la nature pulvérulente de la neige, nous oblige à d'épuisants efforts. Il semble que nous traînions les véhicules sur du sable ; la moindre aspérité du sol arrête leur impulsion.

À trois heures de l’après-midi, la fatigue nous oblige à faire halte et aussitôt nous commençons la construction d’une hutte en neige. Le travail est mené lestement, c’est que la température n’invite guère à rester dehors, les bras croisés : le thermomètre marque – 57 °C ! Dès que l’iglou est dressé, le réchaud est allumé, afin d’assurer la stabilité de l’abri et de préparer le souper ; après quoi, tous les interstices entre les blocs sont soigneusement bouchés, et les traîneaux recouverts de prélards.

Un dernier coup d’œil sur le grand désert frigide au-dessus duquel les étoiles commencent à trembloter. Nous secouons soigneusement la neige qui saupoudre nos vêtements et nos chaussures, puis nous nous glissons dans notre abri. Quelle douce impression de bien-être et de confort on ressent à l’intérieur ; le réchaud chante joyeusement et remplit la pièce d’arômes appétissants ! Après le souper les pipes sont allumées ; nous resterions une partie de la nuit à deviser gaiement, si la pensée des nouveaux efforts que nous devons produire demain ne nous invitait à nous blottir dans nos sacs.

2 mars 1904. – Le thermomètre minimum marque – 61,7 °C ! L’air est absolument calme. Grâce à cette circonstance, en sortant de la hutte, je n’éprouve pas une impression de froid intense. L’aube commence à peine ; les étoiles luisent encore, démesurément grandes, comme cela se produit toujours lorsque la température est très basse. Quoi qu’il en soit, nous repartons. La marche est désespérément lente ; avec cela, il s’est élevé une petite bise atroce. Nous avons l’impression de recevoir en pleine figure une pluie d’aiguilles.

Chacun surveille le visage de son voisin pour l’avertir au premier symptôme de congélation ; à toute minute c’est un nez ou une joue qui sont mordus. En pareil cas nous employons le procédé des indigènes : nous nous dégantons et appliquons la main chaude sur la partie attaquée jusqu’à ce que la circulation soit rétablie. Jamais je n’ai fait usage du vieux remède qui consiste à frotter la « morsure » avec de la neige et que d’ailleurs les Esquimaux ne connaissent pas.

… En dépit de nos efforts nous avançons à peine. S’entêter à poursuivre la marche par une température aussi basse et dans l’état actuel de la neige est une pure folie ; après avoir pris conseil de mes compagnons, la retraite est décidée. Une partie des approvisionnements est enfermée dans l’iglou où nous avons passé notre seconde nuit. Après quoi nous filons lestement vers le navire ; en quatre heures nous franchissons les 10 kilomètres qui

nous séparent de la *Gjøa* ; à l'aller nous n'avions pas employé moins de deux jours à les parcourir ! Malgré sa brièveté, cette expédition a été très instructive ; à l'usage tous les défauts de notre matériel sont devenus tangibles ; maintenant nous nous employons avec ardeur à y porter remède.

… Chaque jour l'approche du printemps est plus manifeste. Le soleil devient presque chaud, de larges plaques de verglas se forment sur la neige, et la piste est plus tassée. Les animaux commencent à reparaître. Le 12 mars, un lagopède se montre près du navire, c'est le premier de la saison.

Quatre jours plus tard je me remets en campagne. Cette fois je n'emmène qu'un compagnon, Hanssen.

Le temps est magnifique, le thermomètre marque encore – 40 °C ; cette température, dont le seul énoncé donne le frisson aux habitants des pays tempérés, est presque agréable en comparaison des 60 °C sous zéro endurés sans accident lors de notre dernière sortie. La neige est devenue excellente ; sur les plaques de verglas les chiens galopent avec un tel entrain que nous avons peine à les suivre ; en trois heures nous rejoignons le dépôt.

Le lendemain, nous prenons à ce poste 200 kilos de vivres ; au lieu d'un traîneau tiré par dix chiens, nous en aurons maintenant deux attelés chacun de cinq chiens seulement. En dépit de la lourdeur de la charge, la marche est relativement rapide ; bientôt nous voici sur la côte est de la Terre du Roi-Guillaume, au bord du golfe la Trobe. La nappe de glace qui couvre cette baie, tout unie, permet également de filer bon train ; le soir venu nous campons à l'abri d'un monticule formé par les pressions de la banquise.

À deux, la construction d'une hutte en neige serait longue et laborieuse ; aussi ai-je renoncé pendant cette excursion à ce mode de campement et j'ai emporté une tente. Quels avantages présente l'iglou sur cet abri, l'expérience en est bientôt faite. Toute la nuit nous grelottons dans nos sacs et battons la semelle sans pouvoir arriver à nous réchauffer. Le lendemain dès l'aube, nous sommes debout ; nous avons hâte de marcher pour retrouver un peu de chaleur. Le froid n'est d'ailleurs pas excessif, environ – 50 °C.

Nous faisons route sur l'île Matty, à travers une banquise accidentée de lignes de monticules engendrés par les pressions ; ils sont peu proéminents et on peut les franchir sans grande difficulté ; entre eux la glace s'étend unie et glissante.

… De temps à autre nous faisons halte pour contrôler la direction, souffler et tailler une bavette. Vers dix heures nous nous étions arrêtés pour ficeler solidement les traîneaux ; cela fait, nous nous reposions en devisant. La conversation tomba sur les Esquimaux que, en 1859, Mac Clintok avait rencontrés dans ces parages. Si nous aussi, nous allions en trouver ? À peine ces mots étaient-ils prononcés qu'un point noir devient visible sur la glace. Avec sa vue perçante Hanssen a bientôt reconnu un indigène, qui s'avance de notre côté ; bientôt après, au milieu des aspérités de la banquise, apparaissent d'autres points noirs. À une distance de 200 mètres, nous comptons trente-quatre Esquimaux. Ils sont arrêtés et nous observent.

Par mesure de prudence nous chargeons les fusils ; puis je m'avance en parlementaire. Arrivé à portée de voix, je pousse un vigoureux *manik-tou-mi* auquel trente-quatre voix répondent en chœur. Les indigènes témoignent un véritable enthousiasme par d'interminables *manik-tou-mi* et viennent nous tapoter amicalement. Ce sont des Esquimaux Netchjillis ; ils sont relativement propres et, de ce fait, ils font meilleure impression que nos amis Ogloulis.

Ces indigènes allaient à la chasse au phoque lorsqu'ils nous ont aperçus. Chacun d'eux est armé d'un harpon ainsi que d'un long couteau et tient un chien en laisse. Leur camp est établi dans l'est, derrière des monticules de la banquise. Il serait intéressant d'étudier ces indigènes dans leur milieu ; dès que je leur fais part de mon désir d'aller visiter leur village, tous manifestent la plus vive joie et sans retard attellent leurs chiens à nos véhicules. Sur ces entrefaites arrive en un traîneau tiré par trois bêtes un vieillard du nom de Kogoptinner, le plus vieux et le plus habile magicien de la tribu, nous dit-on. Sans plus de cérémonie les autres Esquimaux lui prennent ses chiens, les joignent aux autres et hissent le bonhomme sur un de nos traîneaux.

Aussitôt le signal du départ donné, les attelages partent à fond de train si bien que le vieux Kogoptinner a toutes les peines du monde à se maintenir sur son véhicule ; à chaque instant il menace de verser. Après une heure de route, le campement est en vue ; il compte seize huttes : c'est le plus important établissement esquimau que nous ayons jamais rencontré.

Après l'expérience de la nuit dernière, il ne nous sourit guère d'en passer une seconde sous la tente. Aussi commençons-nous la construction d'un iglou, un peu à l'écart du village. Nos préparatifs éveillent la plus vive curiosité chez les indigènes. Évidemment ils doutent qu'un *kablouna* (un

Blanc) soit capable d'élever une maison en neige, et ils ne se font pas faute de manifester ce sentiment. À la vue de notre inexpérience tous partent d'un éclat de rire ; jamais l'expression « se tordre » n'a été plus exacte. Finalement ils accourent nous aider et avec une maestria admirable, ils ont bientôt construit une butte spacieuse. Une fois assurés d'un gîte, nous allons rendre visite aux indigènes.

Dès notre rencontre sur la banquise j'avais remarqué un Esquimau qui me paraissait de beaucoup supérieur à ses congénères. Il avait un air grave, sérieux, plein d'autorité, tandis que ses compagnons bruyants et rieurs semblaient une bande d'écoliers lâchés. C'était un solide gaillard, large d'épaules, quelque peu corpulent, et, à la différence des autres Esquimaux, porteur d'une barbe abondante. Ses vêtements, ses engins de chasse et de pêche, ses chiens étaient propres et soignés. Il se nommait Atikleura et était fils du vieil *angekok* [1] rencontré en traîneau sur la banquise.

Tandis que nous travaillons à préparer notre iglou pour la nuit, Atikleura vient m'inviter à visiter sa maison. Mon homme « a du monde » ; arrivé à l'entrée de l'étroit boyau qui dans les huttes en neige remplace la porte, il tient à me faire passer le premier. Dans l'iglou d'Atikleura ce boyau très bas présente deux élargissements ; l'un d'eux a une destination sur laquelle il est inutile d'insister. Au point de vue hygiénique, la présence de ce « retiro » dans le voisinage immédiat de la chambre à coucher n'offre aucun inconvénient, les chiens se chargeant de remplacer le tout-à-l'égout. Après un dernier défilé, on arrive dans la pièce d'habitation, une véritable salle de fêtes, haute de plus de 3 mètres et toute blanche. Construite la veille, ses murs n'ont pas encore été souillés par la fumée des lampes. Les blocs employés dans sa construction sont disposés régulièrement et tous d'égales dimensions. Évidemment Atikleura aime à être bien logé et chez lui règne un ordre parfait. Au fond de la chambre est disposé le lit familial ; sur le rebord, devant la lampe, la ménagère est accroupie. D'un type mongol très accusé, elle n'est pas précisément jolie, mais elle est propre. Comme la plupart des femmes d'Esquimaux, elle possède de belles dents blanches très brillantes, de beaux yeux bruns et est tatouée sur les joues, le cou, la poitrine et les mains. Sur d'autres parties du corps les femmes indigènes portent également des ornements de ce genre.

Le ménage a trois fils qui se distinguent également des autres enfants du village par leur propreté et par le respect qu'ils témoignent à leur mère. L'aîné, Erera, seize à dix-sept ans, a le type indien ; un garçon sympathique,

poli, de relations agréables, qui par la suite devint notre ami à tous. Le second vit pour le moment chez son grand-père dont les gâteries annihilent la bonne influence maternelle. Le troisième, Anni, un gentil petit garçon de cinq ans, très vif, est le benjamin.

Pour me souhaiter la bienvenue, Atikleura me fait cadeau d'un superbe vêtement en peau de renne, orné de fines broderies. Je lui demande alors s'il ne pourrait pas me procurer de bons gilets en peau. Ma requête paraît faire le plus grand plaisir à mon hôte. Aussitôt il se déshabille, puis prenant dans un coin de vieilles pelleteries, il les endosse à la place du gilet qu'il porte et qu'il me tend en m'invitant à m'en revêtir. Je demeure interdit, n'ayant pas l'habitude de changer de flanelle avec un étranger et cela en présence d'une dame. Mais l'insistance d'Atikleura et l'indifférence de sa femme ont bientôt raison de mes scrupules. Je grimpe alors sur le lit et, me dissimulant du mieux que je puis dans les couvertures, j'endosse le vêtement de mon hôte encore tout chaud.

On m'offre ensuite une collation composée de viande de renne crue et gelée, de saumon gelé avec de petits morceaux de lard de phoque. Si la viande ne me plaît qu'à moitié, le saumon me paraît en revanche excellent. Mes chiens ne furent pas non plus oubliés ; mon nouvel ami leur apporta de grands quartiers de phoque qui disparurent en un clin d'œil.

Après ce repas, je revêts la superbe blouse en peau de renne dont m'a fait cadeau mon hôte et sors habillé ainsi de pied en cap, grâce à la munificence d'Atikleura. Ne voulant pas demeurer en reste avec ce brave homme, je vais aussitôt chercher dans mes bagages deux pointes de harpon et six aiguilles que j'offre à mon ami en reconnaissance de ses bons procédés. À la vue de pareilles richesses sa joie fut indicible.

Je visite ensuite les autres huttes et dans toutes je reçois le plus cordial accueil. Une veuve âgée, particulièrement aimable, me fit cadeau d'une petite peau d'ours et de deux langues de renne. Comme elles étaient très sales et couvertes de poils, elle enleva le plus gros avec les doigts et acheva de les nettoyer en les léchant congrûment. Les esquimaudes remplacent l'usage du linge par la langue.

En revenant à notre iglou, je retrouve Atikleura ; il m'apporte une superbe peau d'ours que j'avais admirée chez lui. En vain je lui représente que je ne puis accepter un tel cadeau, il dispose la peau dans notre abri et s'en va sans vouloir rien entendre. De son côté, Hanssen avait visité différentes huttes et pris plusieurs « *five o' clock tea* ». Comme moi, il avait

profité de l'occasion pour remonter sa garde-robe, et, comme moi, il avait été gratifié de langues de renne qui avaient subi le même nettoyage que les miennes. Quoi qu'il en soit, après les avoir légèrement lavées, nous les mangeâmes avec appétit. En exploration, on ne fait pas la fine bouche.

Notre fourneau, le fameux Primus, et les préparatifs de notre souper excitèrent chez les Esquimaux la plus vive curiosité et bientôt notre iglou fut rempli d'une foule de spectateurs. Dans ce cercle, le beau sexe n'était représenté que par deux vieilles veuves ni jolies, ni ragoûtantes. Toutes les autres femmes étaient restées au logis, probablement sur l'ordre de leur seigneur et maître. Ce fait nous donna une haute idée de l'esprit de famille et de la moralité chez les Esquimaux Netchjillis. Ainsi les maris paraissaient se préoccuper de leurs femmes et celles-ci en retour leur témoignaient fidélité et obéissance. Hélas ! l'avenir devait nous faire perdre ces premières illusions.

Le lendemain matin nous avions résolu de poursuivre notre route ; aussi bien, dès le soir, tout fut préparé en vue du départ. Les Ogloulis nous avaient appris que dans leur langue le mot *miki* signifie *chien* ; comme notre attelage était épuisé, j'allai trouver mon ami Atikleura et lui demandai s'il ne pourrait pas me prêter quelques bêtes de renfort. Il hésita longtemps, me regarda, et sourit d'une façon singulière sans me répondre ; je répétai alors ma demande. Il fit un signe de tête et je ne lui parlai plus de l'affaire, la croyant arrangée.

Le lendemain matin, à l'entrée de ma hutte, je trouvai Anni, l'enfant chéri d'Atikleura. Le gamin parut enchanté de me voir ; le prenant par la main, je me dirigeai vers la hutte de son père que je trouvai occupé à travailler un morceau d'os. Je lui demandai alors où étaient les *mikis* qu'il m'avait promis la veille. Le plus profond étonnement se peignit alors sur le visage d'Atikleura, et d'un geste impatient me désignant son fils : « *Ona mikaga*, me dit-il, le voici, mon fils que vous m'avez prié de vous donner ». Dès lors l'imbroglio s'éclaira. Dans la langue des Netchjilis *miki* signifie *enfant* et non pas *chien*, comme chez les Ogloulis. Atikleura me prêta deux bons chiens, et garda auprès de lui son enfant.

Avant de lever le camp, je fis défiler devant moi tout le beau sexe ; pour remercier les indigènes de leur hospitalité, je remis à chaque femme quatre aiguilles. Sous toutes les latitudes les filles d'Ève pratiquent la supercherie avec la plus joyeuse inconscience, les femmes esquimaudes aussi bien que les Européennes. Après avoir reçu son cadeau, que fit, en effet, un des plus

remarquables laiderons de la bande ? Elle se glissa prestement à la queue du groupe, espérant que je ne la reconnaîtrais pas. Lorsque je découvris la ruse, la première, elle éclata de rire, et toutes ses campagnes suivirent le mouvement. Ce fut pendant un instant un fou rire général. En vérité, ces Esquimaux sont les gens les plus gais que j'aie jamais rencontrés.

Un jeune frère d'Atikleura, un solide garçon de vingt-cinq ans environ, nous accompagne pour nous guider à travers le dédale des monticules de pression qui accidentent la banquise. Grâce à sa connaissance du terrain, nous avançons rapidement, et le soir, nous campons en vue de l'île Matty.

Le lendemain, temps désagréable et couvert. Le vent souffle droit debout ; température : – 50 °C. Avec cette bise dans la figure les morsures de la gelée sont fréquentes. Tantôt j'ai le nez attaqué, tantôt les poignets.

Vers midi, nous rencontrons un village de six huttes, des Esquimaux Itchjouachtorvik. Ces indigènes sont de plus grande taille que les Netchjillis ; la plupart mesurent environ 1,80 mètre ; en revanche, ils laissent une impression beaucoup moins bonne. Ce sont d'impudents mendiants ; tout objet qu'ils voient, ils nous le demandent. Le soir venu, pour échapper à leur importunité, nous barricadons l'entrée de notre hutte. Par mesure de sûreté, les traîneaux sont soigneusement cordés ; bien nous en prit, car le lendemain il nous manquait une scie, une hache et un couteau. Aussitôt, je sommai les voleurs de rendre les objets dérobés, et non sans difficultés, je parvins à en obtenir la remise.

Il n'y avait pas à songer à établir le dépôt de vivres dans le voisinage de ces voleurs : ils auraient tout dérobé. Dans ces conditions, je revins auprès de nos amis Netchjillis et leur confiai nos approvisionnements : entre leurs mains, ils seraient en sûreté.

Au point où nous avons rebroussé chemin, le cap Hardy et l'île Matty étaient en vue, ainsi que probablement le cap Christian-Frederick, sur la terre Boothia Felix.

Mes amis Netchjillis m'ayant annoncé leur projet de lever le camp le lendemain, je demeurai avec eux pour assister à cette opération qui ne pouvait manquer d'être très intéressante.

À sept heures et demie du matin, tout est paré pour le départ. Il y a en tout neuf traîneaux. Les chiens n'étant pas assez nombreux pour tirer tous ces véhicules, des hommes, et surtout des femmes, aident au halage. Ces dernières sont très adroites dans cette rude besogne ; elles sont d'ailleurs

solides et vigoureuses ; loin de maugréer contre cette corvée, elles rient à gorge déployée et s'amusent follement.

Quelle différence entre nos traîneaux et ceux des indigènes ! Les nôtres, très petits et très légers, représentent l'industrie du XX^e^ siècle, tandis que ceux des Esquimaux, lourds et de grandes dimensions, évoquent l'âge de la pierre. Tous les véhicules avancent en colonne, de telle sorte que celui qui ouvre la marche fraye la piste aux autres. Pendant les haltes, la jeunesse joue au football. Jamais je n'ai pu découvrir la règle du jeu, ni même si on en observait une ; en tout cas, comme chez nous, les joueurs se lancent la balle avec le pied ou avec la main. Les femmes sont particulièrement adroites dans ce sport.

Dès midi, l'étape était terminée. Les Esquimaux ne sont jamais pressés ; le temps pour eux n'a aucune valeur ; ce qu'ils ne font pas un jour, ils le feront aussi bien le lendemain. Il en résulte qu'avec eux l'organisation du camp est excessivement longue ; avant de se décider à construire les iglous, les chefs de famille sondèrent et palpèrent la neige dans tous les sens. Ils finirent cependant par aboutir et nous prêtèrent ensuite leur aide pour construire notre hutte, qui fut édifiée en même temps que les autres.

J'engageai les Esquimaux à me suivre à bord. Après avoir tout d'abord accepté, ils demandèrent le lendemain à remettre le départ au jour suivant, afin de pouvoir aller à la chasse au phoque. Je n'eus garde de laisser échapper cette occasion de les voir pratiquer ce sport curieux dont dépend leur existence. La partie manqua d'agrément ; il soufflait une tourmente de neige, avec cela le froid était atroce. De ce mauvais temps, les Esquimaux n'étaient nullement incommodés ; bien qu'on ne vît pas à 10 mètres devant soi, ils avançaient avec la plus parfaite assurance ; il est vrai que le brouillard était bas et qu'au-dessus le ciel apparaissait dégagé.

… Une fois sur le terrain de chasse les hommes se dispersèrent et je restai seul avec un gamin, perdu dans la brume, sans voir quoi que ce soit. Fatigué de cette attente, je pris le parti de revenir au camp. Si l'aller n'avait pas été agréable, le retour le fut encore moins, avec une tempête dans la figure. Même mon compagnon se trouvait gêné par cette brise glacée : pour s'en préserver, il marchait de temps en temps à reculons. Mon nez ne sortit pas sans dommage de l'aventure ; à chaque instant mon jeune guide devait venir à mon secours et arrêter les progrès de la congélation dont il était menacé ; fatigué de ce manège, mon compagnon enleva la bande de fourrure qu'il portait au genou pour empêcher l'air d'entrer dans son

pantalon et m’en couvrit le nez. Grâce à cette précaution je n’eus que quelques légères morsures sur les joues.

Le lendemain nous enfouissons notre dépôt de vivres sous une épaisse couche de neige, et, après l’avoir recommandé à la vigilance de nos amis Netchjillis et les avoir de nouveau invités à nous rendre visite, nous rentrons à Port-Gjøa.

Bientôt après ils vinrent en bande à nos quartiers d’hiver. Ces braves gens nous avaient si bien reçus qu’en retour je leur donnai une large hospitalité. En témoignage spécial de ma reconnaissance je remis à Atikleura un vieux Remington et une petite provision de cartouches. Sa joie d’un tel cadeau et sa fierté de posséder un pareil fusil dépassèrent tout ce que l’on peut imaginer. Nos amis nous édifièrent sur le compte de Terayou. L’histoire de son abandon avait été inventée de toutes pièces. Le vieillard n’avait été nullement laissé en arrière par ses congénères égoïstes, comme il nous l’avait conté ; ils l’avaient, au contraire, pressé de les suivre, mais lui avait refusé de marcher. Sa détresse n’était pas plus exacte que son abandon. Le bonhomme possédait six énormes carcasses de renne enfouies près de sa hutte. En raison des services que lui et sa femme nous avaient rendus, je lui pardonnai sa supercherie.

Le 6 avril, je me remets en route, accompagné de Ristvedt. Dans un ciel dégagé luit un clair soleil ; pour la première fois de l’année la chaleur de ses rayons est sensible. Le thermomètre marque cependant encore – 30 °C, mais pour nous c’est un temps de printemps.

Le soir, campé à côté du dépôt situé au pied du mont Matheson. Il est intact ; nos amis Netchjillis ont veillé à sa sauvegarde avec une conscience qui fait honneur à leur honnêteté. Dans ce monceau de caisses qui représentent pour eux des richesses d’une énorme valeur pas le moindre objet n’a été touché.

Le lendemain matin, à huit heures, en route. La charge de chaque traîneau est maintenant de 250 kilogrammes. Aussi, avec nos faibles attelages la marche devient très lente. Du mont Matheson le cap est mis à travers la banquise, sur l’île Matty où je dois prendre une première série d’observations magnétiques. Le soir, au moment de camper, à notre grande satisfaction nous apercevons un village esquimau. Au milieu de huttes blanches se meut un assez gros point noir ; il y a donc au moins un habitant. Mais voici qu’à notre approche le bipède que nous avions cru apercevoir devient un quadrupède. C’était tout simplement un renard.

8 avril. – Aux approches de l’île Matty la banquise est accidentée d’une longue suite de monticules créés par les pressions de la glace ; toute la journée nous peinons pour nous frayer un chemin au milieu de ces mamelons. Les attelages étant trop faibles pour tirer les deux traîneaux à la fois sur un tel terrain, force nous est d’atteler tous les chiens à un seul véhicule et de laisser l’autre en arrière. Le soir, campé au cap Hardy.

9 avril. – Dès six heures et demie nous nous mettons en route pour aller chercher le traîneau demeuré en arrière. Une petite promenade de 16 kilomètres, et sur quel terrain, bon Dieu !

Nous restons cinq jours au cap Hardy pour les observations magnétiques. Pendant cette halte le temps devient plus doux. Dans la nuit du 9 au 10 le minimum est seulement de – 28 °C. Le 15, nous repartons. Brouillard très épais. Tout à coup nous nous trouvons face à face avec deux Esquimaux appartenant à la tribu de voleurs rencontrée quelques semaines auparavant. La brume à couper au couteau qui nous enveloppe ne gêne nullement nos deux gaillards ; ils trouvent leur chemin aussi facilement que s’il faisait clair. Bientôt nous voici à leur camp composé d’une seule hutte ; elle est occupée par les deux hommes que nous avons rencontrés, une vieille femme et deux enfants. Tous ces gens se montrent empressés ; ils ont évidemment conscience de leur faute et sentent qu’ils ont à se faire beaucoup pardonner.

Le lendemain une tourmente de neige nous condamne au repos. Il y a quelques jours, en prenant une observation, j’ai brisé le verre de ma montre. Une réparation de fortune n’ayant donné qu’un résultat médiocre, Ristvedt profite de l’arrêt que nous impose le mauvais temps pour retourner à bord faire remettre le verre. Parti le 16 avec un traîneau tiré par nos dix chiens, il est de retour le 20 à sept heures et demie du soir, ayant parcouru aller et retour 200 kilomètres.

21 avril. – Encore une étape épuisante. Entre l’île Matty et la côte de Boothia Felix, la banquise est très accidentée ; après de pénibles efforts nous sommes obligés de laisser un traîneau en arrière. Ainsi allégés, nous atteignons le continent américain.

Le lendemain toute la journée, marche à travers des monticules de pression. Ayant rencontré un camp esquimau sur la côte nord de l’île Matty, nous nous arrêtons pour faire donner à nos chiens une bonne ration de viande de phoque ; ils en ont grandement besoin après les rudes efforts que nous avons exigés d’eux. Ristvedt en profite pour faire également

bombance avec du phoque rôti dans l’huile. Je ne suis certes pas difficile, néanmoins jamais je n’ai pu me résoudre à toucher à ce mets.

Dans ces parages nous nous trouvons tout près du pôle magnétique, de l’ancien comme du nouveau ; suivant toute vraisemblance nous avons passé entre les deux.

Un peu au sud des îles Tasmania, nous faisons notre station la plus septentrionale et le 7 mai nous battons en retraite. Toute cette côte de Boothia Felix est plate comme la main ; seulement très loin dans l’intérieur, quelques collines sont visibles.

Le 21, nous arrivons à notre dépôt. Il a été complètement pillé par les Esquimaux rencontrés à l’ile Matty. Cinq kilos de pemmican éparpillé sur le sol, c’est tout ce qui reste de nos précieux approvisionnements. Dans ces conditions une retraite rapide vers le navire s’impose. Malheureusement de nouveau la brume nous enveloppe et pendant plusieurs jours nous errons à l’aventure. Le temps s’étant enfin éclairci, nous retrouvons notre route et le 27 mai au soir, nous rallions le bord.

IV.
Le second hivernage

Le mois de mai à bord – En excursion – Un assassinat – Les moustiques – Splendeurs de l’été arctique – L’état des glaces en août – Excursion autour de Port-Gjøa – Une navigation mouvementée – L’automne – Une hutte en glace – Pêche à la truite – Chasse au renne – Épidémie de grippe parmi les indigènes – Une visite inattendue – Départ d’un courrier – Noël.

À Port-Gjøa, mai avait été froid et désagréable. À mon retour le navire est encore couvert de neige et garni d’une ceinture de longues stalactites de glace. Rien encore dans le paysage n’indique l’approche du printemps, si ce n’est la présence d’un grand nombre de passereaux (bruants des neiges).

Pendant mon absence, observations scientifiques et travaux du bord avaient été poursuivis avec la régularité habituelle. Wiik avait continué ses observations magnétiques, et le lieutenant Hansen et Helmer Hanssen avaient érigé des signaux de triangulation sur tous les mamelons voisins du mouillage ; notre second avait même commencé le lever de la carte des environs du port.

De son côté, Lund avait sans résultat essayé de débarrasser le navire de la neige qui le recouvrait. Pendant cette période il avait été singulièrement pénible de maintenir libre la prise d’eau ; en juin, au mouillage, la couche de glace atteignit 3,80 mètres ! Quant à Lindström, il s’était révélé chasseur et avait abattu nombre de lagopèdes. Ses exploits n’étant pas du goût de nos bons fusils, ceux-ci, pour se venger des succès du cuisinier, complotèrent une farce à son intention. Ayant découvert dans un coin un lagopède gelé, tué quelques mois auparavant, et encore garni de toutes ses plumes, nos amis s’en vont en tapinois le placer sur un monticule de glace, à 25 mètres

du navire. De retour à bord, ils appellent le coq occupé à ses fourneaux : « Lindström, Lindström, un lagopède ! arrive vite ! »

D'un bond notre homme est sur le pont, son fusil à la main. « Où est-il, cet oiseau ? – Droit devant le beaupré ! » lui répond-on. En effet, le lagopède apparaît bien tranquille sur la glace, il a même l'air de dormir. Cette singulière attitude n'inspire aucune défiance au chasseur ; il s'embusque, vise lentement et presse la détente. Le coup envoie le volatile en bas du glaçon. « Il en a, pour sûr ! » clame joyeusement Lindström et il se précipite à la recherche de son butin. Les camarades postés à bord le voient tourner et retourner le gibier dans tous les sens, le palper et l'examiner curieusement. Lindström ne peut revenir de son étonnement. « Eh bien, en voilà une bonne ! Il est déjà froid ! » crie-t-il. Devant cette remarque les autres ne peuvent tenir leur sérieux et partent d'un accès de fou rire. Le brave Lindström a bon caractère ; il se borna à déclarer la plaisanterie de fort mauvais goût et fut le premier à rire de sa méprise…

Le 3 juin, les Esquimaux commencent à arriver, afin de se livrer à la chasse au phoque aux environs de Port-Gjøa. Pour cela ils s'installent sur la pointe Von Betzold qui commande un panorama étendu. Tous sont munis d'une abondante provision de lard provenant des amphibies qu'ils ont capturés pendant le cours de l'hiver. Nous leur en achetons une grande quantité ; dans une expédition comme la nôtre, on ne sait jamais ce qui peut arriver, et il est toujours prudent d'avoir de copieuses réserves.

Le 5 juin, avec trois de mes compagnons, je pars en excursion ; il s'agit d'aller déterminer les éléments magnétiques dans diverses localités voisines et de lever les environs de Port-Gjøa. Nous emmenons deux Esquimaux, Ouglen et Talournakto. Nous nous mettons en route dans la soirée. À cette heure-là la neige porte, tandis que pendant le jour, ramollie par la chaleur, elle ne permet pas de faire dix pas sans qu'on soit épuisé. La réverbération sur cette nappe immaculée est aveuglante ; même avec des lunettes noires on est exposé aux ophtalmies.

Notre première étape est Achliechton, une île de l'archipel Hovgaard. Grâce à l'excellent état de la neige, en deux heures et demie nous couvrons 19,5 kilomètres. Le campement est installé sur une plaque de graviers. Quelle joie de fouler le sol ! Il faut avoir été enseveli dix mois sous la neige pour comprendre le plaisir de sentir sous ses pieds la terre ferme, cette mère féconde de l'humanité. La nature n'a pourtant pas encore pris l'aspect du printemps, mais après le long engourdissement hivernal, combien joyeux

semble l’éveil de la vie ! Des insectes courent sur les mousses ; une petite fleur s’épanouit timidement ; des canards, des oies, des cygnes passent en longues files en route vers le nord…

Cinq jours nous demeurons sur les îles Hovgaard, travaillant avec entrain et gaieté. Nos levers et nos observations terminés, nous nous acheminons vers un lac auquel les indigènes donnent le nom harmonieux de Ko-ok-ka. Il est encore couvert d’une couche de glace, épaisse de 3,20 mètres ! Autour de cette nappe les rennes sont abondants ; chaque jour nos compagnons indigènes leur donnent la chasse avec succès ; grâce à leur adresse nous rapportons une copieuse provision de viande fraîche à nos camarades demeurés à Port-Gjøa.

En notre absence de grands travaux ont été effectués à bord. Lindström a fait au navire sa toilette d’été. La *Gjöa* est maintenant débarrassée de sa gangue de glace et de neige et par les claires-voies grandes ouvertes l’air et la lumière circulent partout. De nombreux Esquimaux sont installés autour du mouillage, les uns sous des tentes, les autres dans des iglous ; d’autres enfin s’abritent sous des peaux fixées à une murette de neige. Avec les progrès du dégel, à chaque instant ces huttes s’abattent comme des châteaux de cartes.

Jusque-là les indigènes nous avaient frappés par leur sentiment des convenances et par leur moralité. Brusquement pendant notre absence de dix jours un changement complet se produisit, et, à partir de ce moment, ces gens, auparavant si réservés, manifestèrent la plus déplorable facilité de mœurs. La complaisance des maris et des mères chez ces Hyperboréens dépasse toute imagination.

Quelques jours après, nouvelle expédition, toujours pour étudier les conditions magnétiques aux environs de la station. Nous nous dirigeons au nord-est, vers la pointe Louis des Abruzzes. Cette langue de sable, parsemée de petites mares, est très giboyeuse. Il y a là des lagopèdes, des eiders, des rennes ; aussi le garde-manger est-il toujours garni de morceaux succulents. L’eider, très gras en cette saison, est un vrai régal. Que dire aussi de la langue de renne, le mets le plus exquis de la gastronomie arctique, elle fond littéralement dans la bouche !

Nous visitons ensuite le golfe Schwatka. Bien qu’il soit encombré d’îlots et de « cailloux », je le signale aux expéditions futures comme une excellente station d’hivernage en raison de l’abondance du gibier. De là nous poursuivons dans le nord-nord-ouest vers une haute colline que nous

avons nommée le Sommet-Nord. Grâce aux *skis* nous avançons aisément sur la neige molle et détrempée, tandis que les Esquimaux qui ne sont pas munis de ces patins enfoncent jusqu'au genou. Partout des pistes de renne et de renard. Les collines sont maintenant dégagées de la carapace blanche qui pendant dix mois les a recouvertes et les lacs si longtemps rigides clapotent joyeusement. Un soleil brillant remplit l'espace de clarté et de joie ; dans l'air calme et serein monte, comme un hosannah, le chant d'innombrables oiseaux. Jour et nuit la gent ailée salue d'un hymne joyeux le renouveau. Jamais le concert ne prend fin ; à quel moment de la journée ces êtres se reposent-ils ?

Sur le sol courent des troupes nombreuses de lemmings. Rien de plus amusant que les mouvements de ces petits rongeurs. On les voit d'abord montrer le nez à l'entrée de leurs terriers ; si tout est calme, ils sortent prudemment et vont se chauffer au soleil, puis subitement ils repartent au plus vite vers leurs tanières pour recommencer un peu plus tard une sortie. Si d'aventure un de ces minuscules animaux rencontre un homme ou un chien, au lieu de prendre la fuite, bravement il lui fait tête en poussant de petits cris agressifs et en découvrant une rangée de dents pointues.

… De jour en jour la sensation d'été devient plus vive. Partout des fleurs et partout des insectes. Cette terre, morte depuis dix mois, sort de sa longue léthargie hivernale. De telles journées ensoleillées sont un réconfort et c'est pour nous une sensation délicieuse de contempler l'éveil de la nature. Le paysage, quoique très simple, produit une impression de grandeur infinie. Le campement sur la colline Wiik nous a laissé en particulier un souvenir profond. Du haut de cette butte se déroule une immensité inconnue, tantôt s'élevant en longues protubérances, tantôt descendant en larges vallées ; à perte de vue une terre mystérieuse enveloppée d'une lumière étrange, et, à nos pieds, faisant contraste avec cette sévérité, une nappe d'eau bruissante, joyeuse comme un éclat de rire. Le temps est splendide, le soleil rutilant ; sous la tente le thermomètre monte à + 25 °C ! Quel plaisir de se promener en bras de chemise, après tant de mois passés sous d'épaisses fourrures, et quelle joie de se baigner dans les lacs ! Dans l'Arctique, faire une pleine eau, cela ne semble-t-il pas le comble du paradoxe !

Au sommet de la colline Wiik, nous découvrons des vertèbres de baleine.

Près de cette colline, nombreux sont les nids d'eiders, de plongeons et d'oies tous remplis d'œufs. À la vue de ce régal, l'eau nous vient à la bouche, mais en exploration l'intérêt de la science prime les satisfactions de

l’estomac et ces friandises passent sous le nez des gourmands. Nous n’avons, d’ailleurs, pas lieu de nous plaindre de l’ordinaire, composé le plus fréquemment de viande de renne. Chaque jour, nos Esquimaux poursuivent ces animaux et, avec les morceaux que nous leur abandonnons, préparent les plats les plus appréciés de la cuisine indigène. Il y a surtout un certain pudding au sang devant lequel peut-être les gens raffinés se déroberaient. En voici la recette : dès que le renne est mort, vous l’ouvrez, vous recueillez soigneusement le sang encore chaud, puis vous enlevez l’estomac que vous videz en partie ; aux aliments à moitié digérés qui demeurent dans la panse, vous ajoutez du sang, vous agitez ensuite, et lorsque le tout est bien brassé, vous servez.

Le jour de notre départ de la colline Wiik, il pleut ; désormais les beaux jours seront rares. Dans ces régions l’été n’est qu’un rayon de soleil !… La débâcle a commencé sur les grands lacs voisins de Port-Gjøa. Dès lors, la pêche devient l’unique occupation des indigènes. On voit même des gamins de cinq ou six ans passer jour et nuit à jeter la ligne dans des trous de la banquise et leur butin est souvent si abondant qu’ils ne peuvent le transporter au logis.

Entre-temps, notre colonie fut attristée par un crime épouvantable. À quelques pas de la villa Aimant, un Esquimau nommé Oumiaktouallou habitait avec sa famille composée de sa femme, de ses trois fils et d’un fils adoptif. Il possédait un fusil à baguette dont il était très fier et qu’en dépit de nos remontrances, il laissait suspendu à un piquet de sa tente, à la disposition du tout-venant, chargé et amorcé. Un soir, pendant qu’Oumiaktouallou et sa femme bavardaient chez des voisins, les enfants s’emparèrent du fusil, et il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas : le coup partit et tua le fils aîné d’Oumiaktouallou, un charmant enfant de sept ans. Au bruit de la détonation, l’Esquimau accourt et se trouve en présence du cadavre de son enfant tandis que son fils adoptif tient le fusil encore fumant. Devant ce spectacle, le malheureux père voit rouge, et, s’armant d’un couteau, transperce l’auteur involontaire du fatal accident. Dans la nuit même, les deux pauvres petits corps furent emportés et ensevelis en cachette. Après avoir, dans le paroxysme de la douleur, accompli ce forfait, Oumiaktouallou fut pris de remords et décampa avec les siens.

Quelques jours plus tard, nous découvrîmes les sépultures des deux enfants. Chaque corps, cousu dans une peau de renne, reposait à la surface du sol, entouré de petites pierres. À côté du fils d’Oumiaktouallou avaient

été placés son arc, ses flèches, ses gants, bref tout son équipement de chasseur ; le fils adoptif avait été traité avec moins d'égards ; on avait simplement laissé ses gants à côté de lui et on n'avait même pas pris la peine de fermer complètement le linceul.

… La banquise du détroit de Simpson a cette couleur verdâtre produite par la fusion de la neige à la surface de la glace et qui est l'annonce d'une débâcle prochaine. Tous les ans, m'assurent les Esquimaux, la mer est libre ; mais, ajoutent-ils, l'été dernier a été à ce point de vue exceptionnel, et nous ne devons pas compter cette année sur une saison aussi favorable. Quoi qu'il en soit de ces prédictions, nous gardons l'espérance.

Le printemps et le début de l'été sont superbes avec de belles soirées tièdes. Malheureusement, ces heures merveilleuses sont gâtées par les moustiques, la plaie de l'archipel polaire américain. Tellement compacts sont leurs essaims qu'ils rendent intolérable un séjour en plein air ; sans cesse, il faut leur livrer bataille, et dans cette lutte l'homme n'a pas toujours le dessus. Nous avions beau écraser des centaines d'ennemis, toujours ils revenaient plus acharnés et plus nombreux. À bord, pour pouvoir dormir, on devait fermer toutes les ouvertures et se couvrir d'une moustiquaire. J'étais peu sensible aux piqûres, mais il n'en était pas de même d'un de mes compagnons qui, chaque matin, se réveillait la tête boursoufflée et enflée, comme s'il avait eu un érysipèle.

Le 1er août, je pars continuer en canot ma tournée d'observations autour de la station. Ma première excursion est dirigée vers une colline située de l'autre côté de la baie, à 9 kilomètres environ de Port-Gjøa.

… Toujours ces atroces moustiques. Au moment du départ, ils sont particulièrement acharnés ; heureusement lorsque nous arrivons à quelque distance de terre, ils nous laissent en paix. Mais ce n'est qu'une courte trêve. Dès que nous abordons, une nuée d'insectes se jette sur nous avec plus de rage que jamais. De la mer au sommet de la colline où je me propose d'observer, il y a seulement une demi-heure de marche ; pendant ce trajet ce fut véritablement infernal. Voulions-nous parler, nous avions la bouche pleine de moustiques et nos mains, sans protection, n'étaient qu'une plaie. Un moment, n'y tenant plus, nous fûmes sur le point de battre en retraite. Au sommet de la colline, nous fûmes pourtant récompensés de nos souffrances par la vue du panorama. Au-delà de notre observatoire, vers l'ouest, la glace est fixe jusqu'à la côte. Dans l'est, au contraire, un large

golfe s’ouvre vers Port-Gjøa et des flaques d’eau libre apparaissent au milieu du détroit de Simpson. Vers le nord, le regard embrasse l’infinie perspective des plaines moussues de la Terre du Roi-Guillaume avec des centaines de petits lacs brillant au soleil. Autour de nous, les oiseaux passent et repassent en vols innombrables ; de temps à autre, se montre la lointaine silhouette d’un renne solitaire en train de pâturer.

J’achevais mes travaux lorsque le lieutenant Hansen et Helmer Hanssen vinrent à passer, en route pour le cap Crozier, la pointe sud-ouest de la Terre du Roi-Guillaume. Sur ce promontoire, ils se proposent d’établir un dépôt de vivres en vue d’une excursion qu’ils entreprendront au printemps 1905 à la Terre Victoria. Nos deux camarades sont, en outre, chargés de sonder la partie la plus étroite du détroit de Simpson. Cette expédition sera longue, à coup sûr, peut-être difficile ; la distance de Port-Gjøa au cap Crozier est de 100 milles marins ; de plus l’état des glaces peut amener des surprises. La banquise jusque-là fixe à la côte s’est ouverte le long de terre à la suite d’une fraîche brise de nord.

Le lendemain je fais mes débuts en kayak dans une mare. Tout d’abord cela me semble aller très bien ; toutefois les témoins de mes essais ne paraissent pas partager mon optimisme et de temps à autre lancent des plaisanteries que je trouve d’un goût douteux. Pour répondre à leur critique, je rame vigoureusement vers la rive. Que se passa-t-il alors ? Peut-être fis-je un faux mouvement ! Toujours est-il que je chavirai et que pour me dégager les spectateurs durent venir à mon aide. Après cette expérience dans l’art du canotage esquimau, j’allai visiter le lac Ko-ok-ka. Ses parages étaient alors dans toute la splendeur de l’été ; partout un admirable tapis de fleurs éblouissantes !

Entre-temps la glace dérive vers la côte et ferme tous les passages ; voici donc le lieutenant et Hanssen bloqués. Par suite de cette circonstance, je jouis de l’agrément de leur société. De cette détention, les Esquimaux, eux, ne se préoccupent guère, habitués qu’ils sont dès l’enfance à vivre dans la dépendance des éléments. Chaque jour tous vont à la chasse ; jamais ils ne reviennent les mains vides ; une fois ils ne rapportent pas moins de treize oies qu’ils ont tuées à coups de pierre.

Le 11 août, ayant terminé mes observations, je rentre à bord, laissant le lieutenant et Hanssen attendre patiemment que la banquise se soit de nouveau éloignée de la côte. Malgré l’abondance des glaces nos canots avancent rapidement ; en trois heures nous parcourons les 10 milles marins

qui nous séparent du navire. Port-Gjøa est maintenant solitaire. Tous les Esquimaux l'ont déserté pour aller faire leurs provisions d'hiver. Sous ces latitudes un rayon de soleil est un phénomène accidentel. Ici l'hiver dure dix mois et le reste de l'année on grelotte. Le 16 août, il tombe des averses mêlées de grêle ; dans la cabine le thermomètre marque seulement + 3 °C. En conséquence, on allume le poêle.

Après quelques jours de repos, l'inactivité me pèse et je me remets en campagne. Ayant remarqué des anomalies dans les observations exécutées au printemps, sur la côte de Boothia Felix, je projette d'aller faire une station aussi loin que possible au nord, le long de la côte orientale de la Terre du Roi-Guillaume. Pour cela, il est nécessaire d'établir un dépôt dans ces parages ; à cette entreprise j'emploie les derniers jours de l'été. Dans cette direction, les conditions de la banquise sont très défavorables. La glace amoncelée devant la pointe Betzold ferme la route. Le 20 août, fatigué d'attendre la débâcle qui ne se produit pas, je pars quand même. J'emmène Talournakto ; comme embarcation nous avons un canot à fond plat que le charpentier a muni d'une quille. Nous arrivons à la pointe assez rapidement. À partir de là, glace impénétrable. Dans ces conditions nous déchargeons l'embarcation et la tirons au sec, puis, après l'avoir retournée, nous rentrons à bord.

Les jours succèdent aux jours, jamais le moindre changement dans l'état des glaces. Le 29 enfin, une brise très fraîche se lève de terre et repousse la banquise au large. De suite nous nous remettons en route. Dans le golfe Schwatka, le vent souffle frais et la mer est haute. Pendant deux heures, nous luttons contre le vent, si bien que nous sommes bientôt baignés de sueur. Après cela nous hissons la voile et dès lors nous filons rapidement vers la pointe Louis des Abruzzes. Des paquets de mer embarquent à tout moment et sans relâche ; Talournakto doit écoper. Pour la première fois qu'il navigue à la voile, il s'en tire à son honneur.

La pointe Louis des Abruzzes doublée, nous continuons le long de la côte vers le mont Matheson jusqu'à ce que nous ayons découvert un emplacement propice pour camper. Quand nous abordons, nous sommes trempés ; comme la température n'est pas précisément élevée, la situation n'a rien d'agréable.

À Talournakto incombe la charge de cuisinier. Une surveillance attentive doit être constamment exercée sur lui, car ce brave homme ne possède que des notions très confuses de propreté. À cela près c'est un excellent

compagnon, toujours de bonne humeur et prêt à remplir toutes les besognes ; il est d'une force musculaire incroyable. Il fume, chique et s'applique en tout point à nous imiter. Mon homme est très fier des cinq ou six poils qui ornent sa lèvre supérieure et s'exprime avec le plus grand mépris sur le compte de ses congénères imberbes. Talournakto a beaucoup voyagé ; il a été jusqu'à la Repulse Bay dans la baie d'Hudson où il a chassé le bœuf musqué. Son plus grand plaisir est de raconter ses exploits cynégétiques dans cette région. Les Esquimaux tirent ce gros gibier à l'arc, et lorsque les bovidés les chargent, ils se défendent avec leurs lances ; bref, ce sont de véritables corridas.

Si sous bien des rapports mon compagnon me donne satisfaction, il y a, cependant, un point noir entre nous. En guise de chant, Talournakto a la manie de pousser un grognement horripilant. Les Esquimaux ne sont pas précisément doués au point de vue musical ; la plupart ne peuvent produire que quatre notes ; mon homme, moins bien partagé que ses congénères, n'en donne qu'une seule et sans jamais se lasser, pendant des heures, il émet ce son rauque. C'est effroyable à la longue ; je n'ai d'autre ressource que d'imposer silence à mon compagnon, ce dont, d'ailleurs, il ne se froisse pas le moins du monde.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous reprenons notre navigation. Le vent du nord souffle toujours frais. Après avoir ramé plusieurs heures, nous arrivons à l'entrée d'une baie ouverte est-ouest. En manœuvrant pour y pénétrer, bain complet ; une lame nous prend par le travers et remplit entièrement le canot. Après cela nous gagnons rapidement la terre pour nous sécher.

Le lendemain, dès quatre heures et demie, nous appareillons avant que la brise ne se soit levée. Grâce au calme, nous franchissons sans encombre la baie, mais sur le versant nord du mont Matheson, voilà bien une autre affaire. La glace s'étend jusqu'à la terre, et les fonds sont si petits qu'à chaque instant l'embarcation touche ; au prix d'un travail épuisant nous continuons cependant à avancer, jusqu'à ce que dans la soirée le passage soit complètement fermé. Pas précisément engageante, la côte ! rien que du sable et des pierres, pas la moindre touffe de mousse ! À une distance de 30 mètres de la mer et à une hauteur de 15 mètres, je découvre un squelette de baleine, preuve indiscutable qu'un mouvement récent d'émersion a affecté ces parages. Devant le campement nous trouvons du bois flotté, le premier rencontré à la Terre du Roi-Guillaume.

Le 31 août, au réveil, la côte est entièrement bloquée. Impossible de continuer notre navigation. Pour passer le temps, nous allons reconnaître les environs. Au nord du camp s'ouvre un grand golfe qui, d'après la carte de McClintock, doit être le golfe la Trobe. Partout le sol est nu et sablonneux seulement, à plusieurs milles de la côte apparaissent les premières plaques de mousse de rennes. Pendant quarante-huit heures nous demeurons prisonniers. Le troisième jour une fissure s'ouvre ; aussitôt nous repartons, mais pour nous arrêter bientôt après. Dans le golfe la Trobe, la glace barre de nouveau le passage, et cette fois pour de bon. Les jours succèdent aux jours, jamais la moindre détente. Il vente ; il neige, avec cela un temps bouché. L'été est passé ! Un jour, pour tromper ces mortelles heures d'attente, nous allons à la chasse et avons la chance de tuer un renne et son faon. Devant ce résultat qui lui permet une abondante ripaille, Talournakto saute et danse comme un enfant ; en se trémoussant ainsi il ne voit pas une mare et y culbute. Pour ne pas geler, il continue ensuite ses gambades avec encore plus d'entrain.

… Voici bientôt deux semaines que nous sommes prisonniers. Aussi bien le 16 septembre, fatigué d'attendre une débâcle qui n'arrive jamais, je prends le parti de rallier Port-Gjøa à pied. Nous chargeons sur nos épaules tout ce que nous pouvons emporter et abandonnons le canot, la tente et divers bagages. Plus tard nous reviendrons les chercher. En ligne droite la distance est de 46 kilomètres : avec tous les détours auxquels nous fûmes contraints, elle s'éleva pour le moins à 70 kilomètres. Pour gagner l'extrémité supérieure du golfe Schwatka, trois jours sont nécessaires. La « jeune glace » commence maintenant à se former, mais elle n'est pas encore assez solide pour que l'on puisse cheminer dessus.

À mon retour à bord, je trouve tout en ordre à Port-Gjøa. Le 7 septembre, le lieutenant Hansen et Helmer étaient rentrés, après avoir réussi à placer un dépôt au cap Crozier et à sonder le détroit de Simpson. Entre la Terre du Roi-Guillaume et l'île Eta, cette passe est pour ainsi dire complètement obstruée par des hauts-fonds, tandis que, entre cette île et le continent, la profondeur doit être suffisante pour la *Gjøa*. Cette observation est de la plus haute importance ; le passage du Nord-Ouest n'est donc pas fermé par des bancs.

Les perspectives de chasse ne paraissent pas grandes cette année. Aux environs de Port-Gjøa aucun troupeau de rennes ne s'est montré jusqu'ici ; de temps à autre on a vu seulement quelques solitaires. Pendant mon

absence, deux de mes camarades ont battu le terrain sans résultat. Il va falloir cependant une abondante provision de viande fraîche pour l'hivernage ; dès que la glace sera solidement prise, nos chasseurs se mettront en campagne. Les Esquimaux se sont bien engagés à nous rapporter des rennes, mais leur légèreté est trop grande pour que l'on puisse faire fond sur leurs promesses.

Les nuits sont maintenant très froides, la neige tombe, en même temps de nombreux vols d'oiseaux filent vers le sud ; autant de présages de l'approche rapide de l'hiver et nous ne sommes pas encore à la fin de septembre ! En raison de la basse température de l'été, la débâcle n'a été que partielle et la navigation n'eût pas été possible dans les détroits. Souhaitons que la situation soit différente l'année prochaine. Dans la nuit du 20 au 21 septembre, la glace recouvre Port-Gjøa. Notre second hivernage commence.

Le 21 septembre, quelques Esquimaux reviennent à la station. Le premier de retour est Ouglen et sa famille. Il a passé ces dernières semaines avec plusieurs Esquimaux sur la côte orientale de la Terre du Roi-Guillaume, au bord du Peel Inlet, où il a chassé le renne et pêché le saumon. Ses compagnons et lui ont capturé une masse énorme de ce poisson dans une rivière tributaire de cet *inlet*. Les rivières de ce district sont peut-être les plus abondantes en saumon qui existent au monde. Dans cette région Ouglen a vu une grande quantité de rennes ; il en a tué vingt dont il nous cède les gigots.

Au pied de la colline Wiik, un Esquimau, du nom de Tomotkoutou, est installé avec sa famille dans une hutte en glace, me raconte Ouglen. N'ayant jamais vu encore d'abri de ce genre, je vais rendre visite à notre voisin. Sa hutte est, en effet, très curieuse, composée de quatre parallélépipèdes de glace, longs d'un mètre, et épais de 15 centimètres, placés debout côte à côte et jointoyés avec de la neige mélangée de glace ; l'enceinte ainsi formée est recouverte d'un toit de peaux de renne.

Après avoir examiné cette singulière hutte, j'accompagne son propriétaire à la pêche, dans le lac Ristvedt. Ses engins se composent d'un harpon, d'une ligne en nerfs de renne dont l'extrémité est garnie de petits morceaux d'os, enfin d'une grosse pierre que porte son fils aîné. La glace est si transparente qu'au travers on distingue nettement les poissons et toutes les pierres du fond. Tomotkoutou choisit un emplacement, et avec la pierre apportée par son fils, casse la glace, puis après avoir agrandi le trou

avec son couteau, y jette la ligne. Aussitôt les truites s'approchent pour examiner les morceaux d'os brillants dont elle est munie ; lorsque les poissons passent à portée, avec une adresse admirable, l'Esquimau les harponne.

À quelques jours de là, je vais avec Ouglen et Talournakto à la chasse au renne dans le golfe Schwatka où nous avons laissé une tente. Arrivés au camp, nous découvrons douze têtes en train de pâturer dans la plaine. Nous nous trouvons à faux vent, mais pas le moindre couvert. Quoi qu'il en soit, nous essayons de joindre le gibier. Mes deux compagnons partent dans une direction, tandis que je m'avance droit vers le troupeau. Après avoir rampé pendant un bon moment, j'atteins quelques touffes d'herbes derrière lesquelles je me blottis ; à vouloir pousser plus loin je risque d'effrayer le gibier et, de plus, de recevoir quelque balle tirée par mes compagnons. Les Esquimaux n'ayant point conscience de la portée des armes à feu, il est prudent de se tenir toujours hors de leur ligne de tir. Entre-temps, les rennes se couchent tous comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre. Dans ces conditions, peut-être avant de pouvoir tirer devrai-je attendre des heures dans la position peu agréable où je me trouve. Le feu sacré de la chasse me manque sans doute, car je n'éprouve pas le moindre plaisir à guetter ainsi les mouvements du gibier. Heureusement cette fois l'attente ne fut pas trop longue. Soudain un vieux mâle se lève, un autre suit son exemple ; bientôt tous sont debout de nouveau et recommencent à paître. Évidemment, les Esquimaux avancent, mais impossible de les découvrir. Enfin une détonation retentit. Grand émoi dans le troupeau, les rennes trottent, effarés et surpris. Une seconde décharge ; alors tous détalent au galop de mon côté. Lorsqu'ils se trouvent par le travers, à une distance de 75 mètres, j'ouvre le feu et ne m'arrête qu'après avoir brûlé les dix cartouches de mon magasin. Le résultat de ce tir rapide est meilleur que je n'osais l'espérer. Deux bêtes sont tombées et une troisième a une jambe cassée. Malgré cela, les Esquimaux ont toutes les peines du monde à la joindre et à l'achever.

Le 15 octobre, les autres chasseurs rentrèrent à bord. Lund et Hanssen avaient abattu de leur côté neuf rennes qu'ils avaient laissés dans une cache, se proposant de les ramener plus tard à bord. Mal leur en prit, car lorsqu'un beau jour ils allèrent les chercher, le dépôt était vide, des Esquimaux Ogloulis passant par-là s'étaient emparés de son contenu.

… L'air des régions arctiques n'est point aussi dépourvu de bacilles qu'on l'affirme fréquemment. Chaque automne, en effet, les Esquimaux de

la Terre du Roi-Guillaume sont sujets à une épidémie de grippe. Cette année, quelques-uns furent très malades au point que je craignis des complications pulmonaires. Que cette affection eût un caractère épidémique et contagieux, la preuve c'est que tous les indigènes en furent atteints.

Grâce peut-être aux précautions sanitaires qui furent prises, l'équipage de la *Gjøa* demeura indemne. Suivant les prescriptions des Conseils d'hygiène des pays habités, je fis défense aux Esquimaux de cracher à bord. Dans leurs huttes, sans arrêt pour ainsi dire, les indigènes reniflent et expectorent à qui mieux mieux. Aussi ne fut-il pas aisé au début de leur faire observer le règlement ; mais l'ascendant que nous exercions sur eux nous permit d'arriver cependant à un résultat. Quelle crainte les indigènes avaient de nous mécontenter, l'anecdote suivante en est la meilleure preuve. Un soir, un Esquimau du nom d'Akla était venu nous voir avec un enfant. Très enrhumé, le gamin toussait et crachait sans répit. Tout d'abord, je ne dis rien, mais à la fin écœuré par cette saleté, je rappelai vivement Akla à l'observation du règlement. Effrayé par ma mine sévère, l'Esquimau se baissa précipitamment, recueillit sur le plancher, avec la main, les crachats et avala le tout !!!

Le 20 novembre, nous étions à déjeuner, lorsque arriva un Esquimau étranger vêtu d'un costume très différent de celui des Netchjillis. L'assurance avec laquelle il se présenta indiquait un homme « qui avait du monde ». Et notre étonnement s'accrut encore lorsque nous l'entendîmes s'exprimer en anglais.

« *Give me smoke !* » nous dit-il en entrant dans la cabine. Immédiatement nous lui offrons du tabac et une pipe qu'il bourre avec élégance, puis après avoir décliné son nom : *Mister Atangala*, il ajoute gravement : « Me permettrai-je de vous demander à mon tour à qui j'ai l'honneur de parler ? » On n'est pas plus gentleman. Dans l'ébahissement que m'avait causé cette visite, j'avais, je dois l'avouer à ma honte, complètement oublié de me conformer aux usages. Tant bien que mal j'essaie de réparer ma faute ; après avoir adressé un léger salut à Mister Atangala, je me nomme et lui présente ensuite mes camarades. Cette formalité remplie, notre hôte nous raconte qu'avec sa femme et son fils âgé de dix ans, il a conduit trois Blancs de la baie d'Hudson à la rivière Coppermine. Ayant appris au cours de ce voyage la présence d'un navire à la Terre du Roi-Guillaume, il est revenu par le nord afin de nous rendre visite et en même temps afin de voir

s’il n’y avait pas quelque affaire à traiter avec nous. C’était un détour de plusieurs centaines de milles, mais pour un Esquimau cela ne compte pas.

Atangala est une manière de gros personnage, relativement policé ; il se vante de savoir écrire. Nous le prenons au mot et le prions d’inscrire son nom sur une feuille de papier en souvenir de sa visite à bord. La chose n’alla pas toute seule ; c’est seulement au prix d’un long et pénible travail que notre homme parvint à tracer les quatre syllabes de son nom.

Cet Esquimau avait été initié à la civilisation au cours d’un voyage qu’il avait accompli avec un baleinier de la baie d’Hudson à Winnipeg. Il avait ainsi connu toutes les grandes découvertes modernes, les chemins de fer, le téléphone, la lumière électrique, et… le whisky. Ce dernier produit de l’industrie lui avait laissé les meilleurs souvenirs, et dès son arrivée, il nous en réclama instamment. Sans grand succès je lui vantai les mérites de la tempérance et lui exposai le mouvement d’opinion qui se manifeste chez tous les peuples civilisés contre l’usage des boissons alcooliques. Atangala ne voulut rien entendre, et faute de whisky, il demanda de l’eau-de-vie. Cette requête ne fut pas mieux accueillie que la première ; notre visiteur dut se contenter de boissons hygiéniques durant son séjour à bord.

Deux gros navires, nous raconta Atangala, hivernaient au cap Fullerton. Cette nouvelle était d’importance ; peut-être était-il possible d’envoyer par leur intermédiaire des nouvelles en Norvège, aussi je proposai à notre hôte de porter un courrier aux capitaines de ces bâtiments. Notre visiteur ayant accepté, immédiatement chacun de nous se mit à écrire des monceaux de lettres.

Le 28 novembre eut lieu le départ du courrier. Je n’étais pas sans défiance à l’égard d’Atangala ; craignant quelque imposture, je lui adjoignis notre ami Talournakto auquel je confiai le sac de dépêches. L’événement prouva que j’avais tort. Atangala que j’avais suspecté accomplit sa mission avec un dévouement auquel je ne saurais trop rendre hommage, tandis que mon homme de confiance, Talournakto, succomba en route aux tentations d’une sirène. À quelque temps de là nous apprîmes, en effet, qu’à un camp indigène voisin notre courrier, ayant rencontré l’objet de sa flamme, était parti avec elle pour filer le parfait amour, abandonnant à Atangala le sac de dépêches qu’il était si fier de porter au départ.

Cet hiver, comme le précédent, Noël fut fêté joyeusement. Pour la circonstance un festin fut préparé, et après le repas eut lieu la distribution des cadeaux. Les Esquimaux prirent part à nos réjouissances ; l’un d’eux

qui était un habile architecte transforma trois huttes de neige contiguës en une vaste salle des fêtes où les indigènes se livrèrent à leurs divertissements habituels.

Vers le milieu de janvier les indigènes nous quittèrent les uns après les autres pour aller chasser le phoque. Il était temps, car les vivres commençaient à leur manquer. S'ils n'étaient partis plus tôt, c'était, autant que je pus le comprendre, que la phase de la lune n'était pas favorable à pareille entreprise. Dans les idées de ces simples, notre satellite est une puissante divinité, qui leur sert à régler leur vie. Quelle influence exerce sur les Esquimaux la position des astres, nous en eûmes bientôt une nouvelle preuve. Un groupe de femmes venait alors chaque jour coudre à bord et pour ce travail recevait une petite rémunération dont toutes se déclaraient très satisfaites. Un beau jour nos couturières se mirent en grève ; nous essayâmes tous les moyens pour les faire revenir sur leur décision, en vain nous leur offrîmes une augmentation considérable de salaire ; rien n'y fit, elles demeurèrent immuables dans leur résolution. Finalement nous apprîmes que le motif de leur refus était que le premier phoque de l'année avait été tué, qu'elles en avaient mangé et que dès lors elles n'avaient plus le droit de travailler que pour prendre soin de leur ménage jusqu'à ce que le soleil eût atteint une certaine hauteur !

V.
Départ de Port-Gjøa

Le printemps – L’esperanto polaire – Renseignements indigènes sur l’expédition Franklin – Mise en circulation d’effets de commerce – Arrivée d’un courrier – Distribution des récompenses aux indigènes – Retour de l’expédition à la Terre Victoria – Lents progrès de la débâcle – Appareillage.

De jour en jour, l’uniformité de la couche de neige se pare d’arabesques tracées par les pistes d’animaux. Un matin, nous découvrons des empreintes du passage de lagopèdes, un autre des traces de lemmings. Sur cette nappe blanche apparaissent, comme sur une carte, les progrès du printemps. Encore quelques semaines et l’heure du départ sera arrivée. Dès maintenant, nous nous préparons en vue de cette éventualité. Le pont du navire est débarrassé de la neige et de la glace qui le couvrent, puis les panneaux sont ouverts pour aérer les cales.

… Maintenant nous n’éprouvons plus aucune difficulté à nous entretenir avec les Esquimaux, non pas que nous ayons appris leur langue. Sous ce rapport, après deux ans passés au milieu d’eux, nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour. La preuve, c’est que lorsque nous nous trouvons en présence d’indigènes étrangers à la petite communauté qui vit autour de Port-Gjøa, nous ne les comprenons pas. Pour communiquer avec nos amis, nous avons imaginé une espèce d’esperanto, moitié norvégien, moitié esquimau, au moyen duquel nous nous entendons tous parfaitement. Seul notre cuisinier se montra rebelle à cette innovation philologique ; dans ses relations avec les indigènes, jamais Lindström n’employa que le patois de la Norvège septentrionale. Les Esquimaux ne l’en comprenaient pas moins, peut-être même mieux que nous avec notre langue de traite.

Tandis que nous travaillons aux préparatifs de départ, arrivent sans cesse des troupes d'indigènes, attirées par le désir de contempler le navire et les immenses trésors qu'il renferme. Pour satisfaire leur curiosité, des familles n'hésitent pas à entreprendre un voyage de plusieurs centaines de kilomètres. Les opérations commerciales avec ces visiteurs sont médiocres. La plupart n'ont pas grand-chose à nous offrir ; quelques peaux de phoques, voilà tout ; en échange, à leur grande joie, nous leur donnons de la vieille ferraille et des morceaux de bois.

Dans ces transactions, Oumiktouallou se montre très avisé. Ayant remarqué ma préférence pour les vêtements en peau de phoque bien cousus, il en achète à ses camarades et me les revend ensuite, naturellement avec un fort joli bénéfice. C'est d'ailleurs un malin. Pendant l'hiver, je lui avais fait cadeau de balles et de poudre pour son fusil à baguette. Son frère, Uglen, lui ayant prêté son Remington, il me pria un jour de lui céder des cartouches pour cette arme en échange des munitions que je lui avais précédemment données. C'était un excellent chasseur ; de plus, il m'avait promis de me vendre les cuissots des rennes qu'il abattrait, aussi acceptai-je sa proposition. Donc, un beau jour il arriva à bord ; de l'air le plus innocent du monde, il me remit seulement les balles, comptant garder la poudre par-devers lui. Je m'abstins de lui faire aucune observation et allai chercher les cartouches de Remington. Après les lui avoir comptées, j'en ouvris quelques-unes et enlevai la poudre dont elles étaient chargées. Du coup, le bonhomme m'arrêta ; sans poudre les balles lui étaient inutiles. – « Très bien, mon ami, mais ne m'as-tu pas rapporté simplement des balles ? par conséquent en échange je t'en donne d'autres pour ton nouveau fusil. » – Tout penaud de voir sa ruse découverte, Oumiktouallou s'en fut aussitôt chercher sa poudre.

Maintenant que nous jouissons de la confiance des Esquimaux, j'essaie d'obtenir des renseignements sur le drame de l'expédition Franklin dont le souvenir s'est certainement conservé parmi eux. Mon enquête demeure pour ainsi dire sans résultats. Presque toujours leurs réponses sont évasives. Seul un Oglouli consentit à parler. Le récit qu'il me fit concordait avec celui recueilli par Schwatka vingt-cinq ans auparavant. Un des navires avait dérivé vers la presqu'île Adelaïde ; des Esquimaux occupés à chasser en hiver le phoque au sud-ouest du cap Crozier l'avaient un beau jour découvert et y avaient pris tout le fer et tout le bois qu'ils avaient pu enlever. Au printemps suivant, lors de la débâcle, le bâtiment avait coulé.

Du second navire, les indigènes ne savaient rien. Suivant toute vraisemblance, il avait été brisé par les glaces sur la côte nord des îles de la Royal Geographical Society. D'après ces renseignements, la seule partie du passage du Nord-Ouest qui n'a pas encore été franchie par un navire est la région comprise entre ces îles et la baie Cambridge (Terre Victoria), où Collinson hiverna en 1852.

… Nous voici maintenant à la fin d'avril. Quelques plaques de terre sont déjà dépouillées de neige, et, le 1er mai, l'épaisseur de la glace n'est que de 1,80 mètre ; à pareille date, l'an dernier, elle atteignait 3,80 mètres. Du 1er avril au 1er mai, elle a diminué de 2 centimètres, alors qu'en 1904 elle avait, au contraire, augmenté.

Je me flatte d'avoir introduit l'usage des effets de commerce chez les Esquimaux. À cette époque, notre provision de couteaux de troc était épuisée ; comme cet article nous était aussi nécessaire que l'argent monnayé en pays civilisé, je résolus d'en faire fabriquer un stock avec quatre belles scies à glace désormais inutiles. Mais, pour le moment, notre forgeron est en excursion. Aussi bien, lorsque j'ai un paiement à effectuer en couteaux, je remets à mon débiteur un billet à ordre payable quinze jours après le retour du forgeron. Tout d'abord, les Esquimaux manifestèrent un certain étonnement de recevoir un bout de papier à la place des objets qu'ils convoitaient, mais très rapidement ils comprirent l'opération et, dès lors, mon effet fut accepté avec empressement.

À partir du 9 mai, les travaux de remise en état du navire sont activement poussés. Une partie du toit en toile à voile qui recouvre le pont est enlevée ; après quoi on embarque 10 tonnes de lest. Toutes les caisses d'approvisionnements avaient été, comme le lecteur se le rappelle, remplies de sable et employées en guise de matériaux pour la construction de la villa Aimant. Pour récupérer notre matériel d'emballage la démolition de la station est commencée ; chaque caisse est soigneusement dégagée, vidée, puis remplie de nouveau de boîtes de conserves et arrimée dans la cale.

Sur ces entrefaites, le 20 mai, se produisit un grand événement dans notre vie si monotone. La journée s'était écoulée calme et paisible, sans incident, pareille à toutes les précédentes. Le souper était achevé et je me disposais à me coucher, lorsque Wiik, qui rentrait d'exécuter les observations météorologiques, annonce l'arrivée d'Esquimaux. La nouvelle en elle-même n'a rien d'extraordinaire ; toutefois le traîneau signalé a un nombreux attelage et une marche très rapide. Une pareille allure n'est guère dans les

habitudes des indigènes. Aussi j'envoie Talournakto reconnaître les arrivants. Notre messager ne revenant pas, je me déshabille, persuadé que c'est quelque famille qui vient terminer l'étape auprès de nous. À peine étais-je au lit que des pas précipités résonnent sur le pont, et aussitôt après quelqu'un entre dans ma cabine. « *Good morning ! You give me smoke !* » C'était Atangala, notre courrier parti il y a trois mois pour la baie d'Hudson.

La poste ! la poste ! À ce cri joyeux tout le monde est bientôt debout. Notre homme nous remet une cassette en fer-blanc soigneusement soudée ; elle ne renferme certainement pas de lettres des êtres qui nous sont chers ; n'importe ! notre impatience n'est pas moindre. Avec sa lampe de plombier Lund fait sauter le couvercle, et le trésor apparaît à nos yeux anxieux. Le premier message qui me tombe sous la main émane du major Moodie, chef de la Royal North-West Mounted Police, commandant supérieur de l'*Arctic*. Ce navire, l'ancien *Gauss* de l'expédition antarctique allemande, acheté par le Gouvernement canadien, est chargé de la police dans les eaux de la baie d'Hudson ; actuellement il hiverne au cap Fullerton en compagnie du baleinier américain *Era*. Le major Moodie met aimablement à ma disposition toutes les ressources dont il dispose, pour le cas où j'arriverais dans les parages où il hiverne. En même temps, le capitaine de l'*Arctic* m'adresse de très utiles renseignements sur les mouvements des baleiniers le long de la côte nord-ouest de l'Amérique. Depuis bientôt vingt mois nous sommes séparés du reste du monde ; aussi avec quelle hâte fébrile parcourons-nous les journaux. Jusqu'à une heure avancée de la nuit nous demeurons absorbés dans leur lecture.

Le long voyage de Port-Gjøa à la baie d'Hudson, Atangala l'avait effectué sans graves difficultés ni incident notable jusqu'aux environs du Chesterfield Inlet où était installée sa famille. Dans ces parages, se trouvant à court de vivres, il avait chassé le bœuf musqué, et dans une de ces expéditions, avait eu l'index emporté par l'explosion d'une cartouche dans la culasse de son fusil. Après cet accident, les siens voulaient retenir Atangala, mais il refusa énergiquement de se laisser soigner ; et malgré sa blessure s'achemina vers le poste canadien. Pour récompenser notre courrier du succès de son expédition, je lui donnai un vieux fusil et quatre cents cartouches. Le 23 mai, il repartit pour la baie d'Hudson avec un nouveau sac de dépêches, nous promettant de faire diligence afin d'atteindre l'*Arctic* avant la débâcle et de lui remettre nos lettres.

À la fin de mai, la période de la chasse au phoque prenant fin, les Esquimaux se dirigèrent, comme d'habitude, vers l'intérieur des terres. Naturellement tous s'arrêtaient à Port-Gjøa. Je profitai de la circonstance pour les récompenser des services qu'ils nous avaient rendus pendant nos deux hivernages. Des tonnes vides, des débris de caisses et de toute la vieille ferraille hors d'usage, nous fîmes onze tas à peu près égaux, et chacun fut attribué aux indigènes dont nous avions été le plus satisfaits. En présence de pareilles richesses, ces braves gens n'en pouvaient croire leurs yeux. Talournakto, en particulier, était rayonnant, et se promenait de long en large devant sa fortune avec l'importance d'un gros capitaliste.

Le 1er juin, les instruments enregistreurs furent arrêtés ; pendant 19 mois ils avaient été en marche ininterrompue. Sans pour ainsi dire aucun aide, Wiik les avait surveillés durant tout ce temps ; de cette lourde tâche il s'était acquitté avec un soin et une conscience auxquels je ne saurais trop rendre hommage. Ce jour-là était l'Ascension ; en l'honneur de cette grande fête il y eut congé. Dans l'après-midi, je réunis les femmes indigènes pour les gratifier de nos boîtes de conserve vides. Il y en avait plusieurs centaines qui avaient été mises en un énorme tas. À mesure que ces dames arrivent, je les fais ranger en cercle autour du monticule, puis à un signal donné toutes se précipitent à l'assaut. C'est à qui s'emparera de la plus grande quantité de ces vieilles boîtes, autant d'objets de luxe que les familles garderont ensuite précieusement comme on conserve l'argenterie de famille dans nos pays.

Le même jour arriva une famille composée du mari, de la femme et de trois fils. L'aîné, un beau garçon de 25 ans, paralysé des jambes depuis son enfance, est traîné par ses parents sur une peau de phoque. Le malade a le nez orné d'un tatouage ; c'est le seul homme tatoué que j'aie vu. Ce pauvre garçon avait la réputation d'être un sorcier très habile. À ses parents je donnai un traîneau pour qu'ils pussent transporter plus facilement leur enfant. Ce cadeau leur fit un plaisir extrême ; pour me témoigner sa reconnaissance le malade me fit présent des insignes de sa dignité, une espèce de couronne en peau de renne et une lanière qu'il portait autour du front.

Le 2 juin, l'observatoire des variations magnétiques est démoli. Lorsque j'avais pris congé du professeur Neumayer, à Hambourg, il m'avait remis sa photographie en me priant de la déposer aussi près que possible du pôle magnétique. Lors de mon excursion vers la côte de Boothia Felix au

printemps de 1904, je n'avais pu réaliser le vœu de l'éminent physicien allemand. Si les Esquimaux m'avaient vu placer un objet dans un *cairn*, ils l'auraient aussitôt fouillé et se seraient emparés du contenu. Une fois l'observatoire abattu, je renvoyai les indigènes qui nous avaient aidés dans ce travail et creusai sous les fondations un trou dans lequel j'enfouis une boîte en zinc renfermant la photographie du professeur. Après quoi je recouvris le tout de sable, puis par-dessus j'élevai un tumulus destiné à indiquer l'emplacement de notre observatoire. Si jamais une nouvelle expédition revient dans ces parages exécuter une seconde série d'observations, elle pourra facilement ainsi retrouver l'emplacement de notre station.

Une fois tout rembarqué, nous astiquons le navire et les canots comme pour une revue d'inspection. À voir notre bateau frais et pimpant, jamais on ne se douterait qu'il vient de passer deux ans dans les glaces.

À quelque temps de là, dans une hutte indigène, j'aperçus le propriétaire en train de couper un morceau de phoque avec un couteau provenant de l'office du bord. Comment ce couteau est-il entre ses mains ? Le bonhomme interrogé sévèrement à ce sujet affirme n'être coupable d'aucun larcin et avoir reçu de Talournakto l'objet en question. Celui-ci, mandé sur-le-champ, explique que le couteau a été trouvé par lui auprès du navire, sur la glace, où il aura été jeté par mégarde. Le délit n'est pas bien grave, n'importe ! pour l'exemple j'interdis pendant huit jours l'accès du navire à Talournakto. Le temps de la punition passé, l'Esquimau revient souriant et la mine épanouie, absolument comme si rien ne s'était passé.

Le 24 juin ! la Saint-Jean, la fête de l'été ! Ce jour-là fut pour nous doublement heureux.

À six heures et demie, Lund, qui est de quart, annonce le lieutenant Hansen et Ristvedt rentrant de leur expédition à la Terre Victoria. Voici plus de deux mois et demi qu'ils sont partis. Cette absence prolongée commençait à m'inquiéter. Nos camarades avancent bon train, preuve qu'ils sont en forme. Pour fêter leur retour le pavillon est hissé et un copieux déjeuner commandé.

Les résultats de cette expédition sont excellents. Mes camarades ont relevé une longue étendue de côtes à laquelle ils ont donné plus tard le nom du souverain de Norvège, le roi Haakon VII ; ils ont reconnu de plus l'existence dans le détroit Victoria d'un archipel de petites îles.

… Vers la fin de juin, la température devient relativement élevée et le long de la côte la glace commence à s'ouvrir. Le sol est presque partout dépouillé de neige et les moustiques arrivent déjà. Si cela continue ainsi, la saison sera aussi favorable à la navigation que celle de 1903. Au milieu de juillet j'abandonne le vêtement esquimau que je porte depuis vingt mois pour reprendre le costume européen. Sous ces latitudes, si en hiver les vêtements en peau de renne sont les plus pratiques, en été, au contraire, comme ils ne supportent pas la pluie, la laine et la peau de phoque sont préférables. Pendant les grands froids, je m'affublais, ainsi que d'ailleurs les indigènes, d'une large ceinture en peau de renne ou de loup. Aux futurs explorateurs polaires je ne saurais trop recommander également nos chaussures. Nous avions des chaussettes en peau de renne avec le poil tourné en dedans dans lesquelles les pieds étaient enveloppés de touffes de ces plantes palustres sèches que nous nommons en norvégien *sennegræs*, et par-dessus le tout des bottes en peau de renne avec la fourrure extérieure. Avec cet équipement on est à l'abri de tout accident.

À la fin de juillet, s'ouvrit l'école de natation de Port-Gjøa. Les exercices avaient lieu dans un étang, chaque fois que le temps le permettait. La température de l'eau était très agréable, 15 °C ; ce qui n'est pas mal pour les régions polaires.

Depuis longtemps Talournakto avait promis de nous suivre vers le détroit de Béring et de nous accompagner ensuite peut-être jusqu'en Norvège. Très fier de notre choix, notre homme se considérait comme une manière de gros personnage et affectait un air rogue et méprisant à l'égard de ses congénères, si bien que beaucoup n'osaient plus le traiter en camarade. Mais, à mesure que le moment du départ approche, Talournakto devient triste et rêveur, lui auparavant toujours si jovial. Un jour qu'il était assis dans la cabine, silencieux et plongé dans les plus sombres pensées, je le vis tout à coup fondre en larmes. Doucement je l'interrogeai sur la cause de ces pleurs, mais sans résultat ; ce ne furent que réponses incohérentes, au milieu de hoquets, de sanglots. Enfin, faisant effort sur lui-même, Talournakto annonça qu'il refusait de partir pour le « pays des Blancs ». Une fois là-bas ne serait-il pas sûrement massacré ? J'essayai de le rassurer. Peine perdue, à l'appui de ses craintes, ce grand enfant me montra les journaux illustrés représentant la guerre des Boers ; ces gravures l'avaient persuadé que les civilisés passaient leur temps à se battre, et à aucun prix il ne voulait partir pour un pays où l'on est exposé à tout moment à recevoir quelque mauvais

coup. Ce ne fut qu'après avoir su qu'il était libre de rester que notre homme fut rassuré et reprit sa belle humeur d'autrefois.

À quelques jours de là, un jeune Esquimau du nom de Tonnich s'offrit à remplacer Talournakto. Il brûlait, disait-il, du désir de voir les « pays du Sud » ; comme il avait bon caractère et était très honnête, sa proposition fut acceptée. L'enrôlement de ce nouveau collaborateur fut un événement dans notre vie si monotone. L'élévation d'un simple chasseur de phoques à la dignité de *kablouna* comporta en premier lieu un nettoyage à fond du personnage. Wiik s'acquitta en conscience de cette besogne : Tonnich fut congrument passé à plusieurs eaux ; après quoi on lui coupa les cheveux, et, de la tête aux pieds on le saupoudra de poudre insecticide. Une fois l'Esquimau convenablement étrillé et débarrassé de la nombreuse population parasitaire qu'il abritait, on lui fit passer une chemise, un gilet de laine et un caleçon, tout cela bien propre. Revêtu de ces vêtements de dessous, Tonnich crut l'habillement complet et voulut sans retard se présenter à mon inspection. Wiik eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que les *kablounas* ne se montrent pas en public dans un costume aussi léger. Une fois le pantalon et la veste endossés, le jeune Esquimau ne se sentit plus de joie. Il était devenu à son tour *kablouna*.

De jour en jour, la glace s'ouvre davantage et la nappe d'eau côtière s'agrandit si bien que le lieutenant Hansen peut arriver en canot jusqu'à l'embouchure de la rivière Pfeffer, à 20 milles de Port-Gjøa.

Le 28 juillet, le mouillage est enfin débarrassé de glace. La banquise qui recouvre le détroit de Simpson prend la couleur bleuâtre, présage d'une débâcle prochaine. Vienne un bon coup de vent, il disloquera toute cette carapace rongée par la fusion. Chaque jour c'est un soleil éblouissant, littéralement brûlant ; grâce à cette tiédeur l'épaisseur de la muraille qui nous emprisonne diminue rapidement. Vers la fin du mois, ce beau temps prend fin. Dans la nuit du 31 juillet souffle une bise très fraîche de nord-est, accompagnée de giboulées de grésil, si abondantes que le sol devient entièrement blanc.

… Depuis quelque temps nous sommes, je ne dirais pas inquiets, mais préoccupés. La plus grande partie de l'été est déjà passée, et la banquise qui recouvre le détroit de Simpson est toujours fixe comme en plein hiver ; nulle part la moindre ouverture ! En cette saison pendant plusieurs heures les nuits sont obscures, par suite plus notre délivrance tardera, plus la navigation deviendra périlleuse dans des eaux aussi malsaines que celles où

nous nous trouvons. Aussi avec quelle anxiété attendons-nous les effets de ce coup de vent de nord-est ! Quelques heures passent, des clairières d'eau libre apparaissent, pareilles a de larges escarres ; bientôt enfin, toute la glace disloquée file vers le sud !

Nous sommes complètement parés pour l'appareillage ; sauf les appareils de météorologie et les chiens que nous pouvons embarquer en quelques instants, tout est déjà à bord. La cale est pleine de collections scientifiques. Près du grand panneau sont enfermés les colis les plus précieux, d'abord deux caisses en fer, contenant les minutes des observations pendant nos deux ans de séjour à Port-Gjøa. Elles sont étanches et munies de flotteurs, de telle sorte qu'elles peuvent être jetées à la mer sans crainte que le contenu en soit mouillé ; de plus elles portent le nom de notre navire. Si l'expédition se perd corps et biens, peut-être grâce à ces précautions nos registres échapperont-ils au désastre. À côté de ces précieux colis sont disposées de petites caisses contenant des vivres pour quatorze jours, des munitions, les objets de campement les plus indispensables, les sacs en toile imperméable renfermant le vestiaire de chaque homme. En cas de naufrage tout cela peut être pris et embarqué en un clin d'œil. Les canots et les kayaks ont été soigneusement visités et mis en état. Aucune précaution n'a été négligée pour atténuer les effets d'un accident.

À l'ouest de Port-Gjøa, au milieu de cette mer encombrée de hauts-fonds, nous devrons naviguer comme à tâtons. J'ai fait en conséquence disposer trois lignes de sonde et un appareil enregistreur.

À l'avance, le service intérieur a été ainsi réglé : à tour de rôle, les mécaniciens seront de quart ; pour les quatre hommes de pont cela sera plus dur, trois resteront toujours de garde, tandis que le quatrième se reposera. Grâce à l'harmonie qui règne entre nous, ce labeur véritablement excessif est accepté par tous, non seulement de bonne grâce, mais encore avec joie. Chacun de nous n'a qu'une pensée : assurer le succès de l'entreprise commune.

Voici août, et toujours la glace demeure compacte. Plusieurs fois par jour, je gravis une colline voisine du mouillage qui commande un panorama étendu sur l'ouest, et toujours c'est la même situation décourageante. Le 12 août enfin, nous ressentons de nouveau une fraîche brise de nord. Si nous devons sortir d'ici, c'est à coup sûr aujourd'hui. Dans la matinée, nous allons examiner la mer du haut d'un monticule ; les apparences sont meilleures, une large nappe d'eau libre s'ouvre le long de la Terre du Roi-

Guillaume. Attendons encore, peut-être dans quelques heures la situation se dessinera-t-elle plus nettement. À quatre heures, nous sommes de nouveau à notre observatoire. De l’eau libre apparaît de tous côtés. Dans ces conditions, ma résolution est vite prise : demain à trois heures du matin, nous appareillerons.

Avant de raconter la suite de notre navigation à travers l’archipel polaire américain, je passe la plume à mon dévoué collaborateur, le lieutenant Hansen, pour qu’il présente au lecteur un récit sommaire de sa remarquable expédition à la Terre Victoria.

VI.
À la Terre du Roi-Haakon VII
Par le lieutenant Godfred Hansen

L’équipement de la caravane – Chasse au renne – Arrivée au cap Crozier – Traversée difficile de la banquise – Rencontre d’Esquimaux.

J’emmène un seul compagnon, Ristvedt, et deux traîneaux tirés par douze chiens avec 113 kilos de vivres. À raison de 800 grammes par jour et par homme notre subsistance est assurée pendant soixante-dix jours. La ration quotidienne a été calculée à raison de 30 grammes de margarine, 200 de chocolat, 300 de biscuit, 200 de pemmican, 25 de légumes secs, 25 de pois secs, 5 de myrtilles sèches, 5 de café, 5 de sucre et 5 de sel et de poivre. Au cap Crozier un dépôt de vivres a été établi pendant l’été 1904 : il contient 100 kilos de graisse et de poisson sec mélangés et 130 kilos de pemmican pour les chiens. S’il est intact, nous aurons là une précieuse réserve. De Port-Gjøa nous nous dirigerons vers le cap Crozier, puis de là nous ferons route vers l’archipel situé dans l’ouest de ce promontoire, ensuite vers la Terre Victoria. La reconnaissance de la côte nord-est de cette grande île demeurée jusqu’ici complètement inconnue est l’objet principal de notre expédition. À vol d’oiseau la distance à parcourir est de 1 600 kilomètres ; c’est donc pour le moins un voyage de deux mois.

Le 1er avril, date fixée pour le départ, le vent souffle en tempête, et une épaisse brume bouche la vue dans un rayon de quelques mètres. Ce serait folie de partir par un temps pareil. Le lendemain, fraîche brise de sud et ciel brumeux ; le thermomètre marque seulement 4 degrés de froid. Endurcis comme nous le sommes aux rigueurs du climat arctique, cette température

nous semble presque chaude. Aussi bien décidons-nous de nous mettre en route.

Avant le départ, Lindström nous sert un excellent déjeuner, un café fleurant l'arôme le plus délicat et un beefsteack de renne. Quelle que soit son ardeur, jamais l'explorateur ne quitte sans regret le bon abri confortable que lui offre le navire. Il songe à tout ce qu'il abandonne et qu'il ne retrouvera pas de longtemps, à sa couchette, au carré, au poêle qui ronfle, à la lampe qui répand une clarté joyeuse… Les traîneaux sont parés depuis hier. Le mien a une charge de 230 kilos, et celui de Ristvedt de 206. Après le déjeuner, en route !

Notre première étape est courte : 17,5 kilomètres. Quoi qu'il en soit, à l'arrivée au bivouac nous sommes littéralement fourbus. C'est que le métier est dur ; sans cesse il faut courir à la tête de son attelage, l'encourager du geste et de la voix, le guider dans la neige molle ou sur la glace accidentée, bref toujours être en mouvement et toujours être prêt à aider les chiens dans les passages difficiles. Rarement la piste est bonne ; pendant de trop courts instants seulement on peut grimper sur le traîneau et prendre un peu de repos.

4 avril. – Nous doublons la pointe C.-F. Hall qui garde les tombes de l'expédition Franklin.

Dix jours plus tard en arrivant dans les parages du cap Crozier, un renne se montre au loin. Immédiatement nous arrêtons les chiens ; s'ils apercevaient le gibier, ils auraient tôt fait de le mettre en fuite par leurs aboiements. Ritsvedt est plus adroit que moi ; comme nous n'avons pas de poudre à brûler aux moineaux, je lui abandonne l'honneur de tirer, tandis que je me réserve la mission beaucoup plus modeste de maintenir les attelages. Cette garde ne fut pas précisément une sinécure, surtout lorsque les animaux eurent compris de quoi il retournait. Je dus alors livrer une véritable bataille et seulement au prix des plus grands efforts je réussis à maîtriser les coureurs.

Le renne se trouvait au milieu d'une plaine : n'offrant pas le moindre couvert. Dans ces conditions Ristvedt adopta la tactique employée en pareille circonstance par les Esquimaux ; il fit un long détour de manière à avoir le soleil dans le dos, puis il avança droit vers l'animal en rampant, la tête tout contre le sol, en se poussant en avant par une flexion des genoux. Cette manœuvre permet aux Esquimaux d'approcher assez près du gibier pour l'abattre avec leurs arcs.

Avant de parvenir à portée, Ristvedt avait à gagner quelques centaines de mètres. L'air était calme ; par suite aucune crainte qu'il ne fût éventé. Tout à coup le renne lève la tête et regarde attentivement la masse noire formée par le corps de Ristvedt. Évidemment il se demande ce que cela peut être. Cette chose étrange a, à peu près, la même taille que lui, mais aveuglé par le soleil il ne peut pas la reconnaître nettement. Apparemment ce doit être quelque camarade en quête de nourriture et il se remet à gratter la neige pour découvrir quelque touffe d'herbe desséchée. Une minute après une décharge retentit. Aussitôt les chiens pointent les oreilles, tendent le cou, les narines ouvertes ; à peine ai-je le temps de sauter sur un traîneau qu'ils détalent à fond de train dans la direction d'où le coup est parti. Ristvedt a abattu le gibier ; lorsque j'arrive sur le théâtre de son exploit, les attelages sont dans un tel état d'excitation qu'il est nécessaire de leur distribuer force volées pour les maintenir en place.

Après avoir chargé notre butin, nous examinons soigneusement l'horizon à la jumelle. Un second renne est en vue ; immédiatement mon camarade part de nouveau et est assez heureux pour le tuer. Deux rennes, voilà une aubaine pour nous et pour nos équipages. Nous nous dirigeons ensuite vers la baie de l'Eau peu profonde, située au sud du cap Crozier.

Tout à coup un chien lève le nez et renifle bruyamment. Il doit y avoir quelque gibier dans le voisinage. Bientôt la bête fonce, en même temps deux de ses camarades commencent à s'agiter. Immédiatement nous explorons le terrain à la jumelle. Les chiens ne se sont pas trompés : sur une crête en face de nous deux rennes se promènent paisiblement. Ils sont encore loin et le vent est bon ; aussi faisons-nous route droit vers eux avec les traîneaux. En pareille circonstance, point n'est besoin d'exciter les attelages, ils filent comme le vent. La situation n'est pas favorable, l'ennemi occupant une position dominante. Heureusement les rennes sont très curieux ; apercevant les taches noires que notre groupe forme sur la neige, ils descendent de leur monticule et avancent au-devant de nous. Ristvedt n'a qu'à attendre qu'ils passent à portée. Un coup part et une bête tombe raide. Au lieu de s'enfuir, le survivant continue à approcher, son camarade est couché immobile sur la neige ; il n'y a donc pas de danger, pense-t-il. Une seconde décharge ; cette fois l'animal bondit et file à toute vitesse. Il parcourt 50 mètres, 100 mètres, puis s'abat lourdement. Il y est, lui aussi.

Après cette chasse heureuse nous poursuivons rapidement vers le cap Crozier. Une grosse déception nous y attendait. Les ours ont complètement détruit notre dépôt de vivres ; il avait été pourtant solidement établi. Nous avions placé les caisses en zinc entre des murettes formées de blocs tellement lourds que deux hommes forts avaient eu toutes les peines du monde à les remuer, et par-dessus nous avions entassé de grosses pierres que nous pouvions tout juste soulever. Néanmoins les ours étaient venus à bout de cette construction cyclopéenne ; de nos précieux approvisionnements, il ne restait qu'une plaque de fer-blanc roulée comme une feuille de papier.

Le lendemain, 15 avril, repos pour découper les rennes, procéder à un nouvel arrimage des traîneaux et faire sécher nos vêtements. En cette saison, les costumes en peau de phoque deviennent rapidement humides, imprégnés qu'ils sont à l'intérieur par la sueur, et à l'extérieur par la fusion des particules de neige qui s'attachent à la fourrure. Pour alléger les traîneaux, nous laissons ici une petite provision de viande de renne et de pétrole. Nous l'enfouissons dans un trou, loin de la côte. Les ours ne s'écartant guère de la banquise, elle sera ainsi, nous l'espérons du moins, à l'abri de leurs atteintes.

Du 16 avril au 4 mai, mon journal de route enregistre des alternatives de temps bouché, de tourmente et de ciel clair. La glace unie succède au hérissement des monticules ; la marche facile à une gymnastique périlleuse. Nous marchons vers le but sans défaillance… Le 4 mai devait nous apporter du nouveau.

4 mai. – Au commencement de l'étape bonne piste. Chacun de nous marche à côté de son traîneau et de temps à autre peut même monter dessus.

Les chiens, au lieu de marcher droit vers la terre la plus proche sur laquelle nous gouvernons, gagnent constamment à la main et veulent se diriger vers le nord-ouest. Nous avons bientôt l'explication de leur entêtement. Des points noirs très mobiles sont visibles au loin sur la banquise. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Le cœur me bat très fort, c'est que la présence dans ce désert de glace d'êtres vivants quels qu'ils soient augmente les possibilités de plus importantes découvertes. Tout de suite je prends la jumelle. C'est un groupe d'Esquimaux en train de chasser le phoque. Avec leur flair merveilleux les chiens avaient éventé leur présence, avant que nous ayons pu voir quoi que ce soit.

Immédiatement le cap est mis vers le camp indigène. De leur côté les Esquimaux marchent à notre rencontre, puis arrivés à 400 ou 500 mètres de nous, ils s'arrêtent. Nous faisons de même. Dans les déserts où la loi du plus fort règne sans partage, il est prudent d'être paré à toute éventualité. Aussi bien les traîneaux sont tournés de côté pour former un rempart contre les étrangers, et derrière cet abri se place Ristvedt, le fusil chargé, tandis que je m'avance en parlementaire, en levant les bras en l'air pour montrer que je ne porte point d'armes. Aussitôt un Esquimau marche à ma rencontre, en imitant ma mimique pour montrer également ses intentions pacifiques. Une fois arrivé à portée de voix, mon partenaire baragouine le nom de sa tribu, quelque chose comme *Kiilnermiount Innouit* ; je lui réponds que nous sommes des *kablounas* (des Blancs). Nous tombons alors dans les bras l'un de l'autre en nous frottant mutuellement les joues suivant les règles de la politesse indigène. L'amitié était cimentée, et pendant les deux jours que nous passâmes ensemble, cet Esquimau me traita en frère. M'ayant entendu prononcer le mot *kablouna*, il demeura persuadé que je parlais sa langue et il ne cessa de m'entretenir, bien que je ne comprisse pas un mot à ses discours.

En présence des démonstrations pacifiques des deux parlementaires, les groupes demeurés en arrière avancent, et une fois réunis, ce sont des frottements de joue à n'en plus finir, accompagnés de grands gestes et de cris de joie. Après cela nous nous acheminons tous ensemble vers le campement de nos nouveaux amis situé à quelques milles de là. La distance fut rapidement couverte, grâce au renfort apporté par la meute de nos compagnons. En approchant du camp, nous rencontrons plusieurs indigènes et ce sont de nouvelles embrassades. Nous déclinons l'invitation de prendre gîte dans leurs iglous. À cette époque de l'année, ces huttes en neige sont fort peu agréables avec leur toiture effondrée et leurs murs détrempés par l'humidité. La tente est donc préférable. La population assiste curieuse à son érection, c'est pour elle un spectacle comme depuis longtemps elle n'en a pas eu. Évidemment tout ce monde est très désireux d'examiner de près le chargement de nos traîneaux ; heureusement nous avons dans un de nos chiens un gardien vigilant et redoutable des richesses que renferment les bagages.

Le campement compte une demi-douzaine de huttes et de vingt à trente habitants. Plusieurs iglous sont abandonnés, leurs propriétaires étant partis pour l'île de l'Amirauté située plus au nord ; si nous avons bien compris

nos interlocuteurs, ce clan, lorsqu'il est au complet, se compose de quarante à soixante individus. Il constitue une petite fraction de la grande tribu des Kiilnermiounts, qui l'hiver dernier a chassé le phoque dans la baie Albert-Édouard. Sept de ses membres sont morts en cette saison. Ces décès ont été causés par une affection pulmonaire, comme le fit comprendre un Esquimau en se frappant la poitrine et en toussant.

Ces indigènes sont encore plus primitifs que les Netchjillis. Ils possèdent toutefois de meilleurs arcs, indice qu'ils peuvent se procurer facilement du bois. Leurs vêtements présentent également de légères différences avec ceux des Esquimaux établis aux environs de Port-Gjøa.

Contre un petit couteau de poche, j'achète un phoque qu'un indigène vient de capturer. Je me procure également une bonne provision de lard de cet amphibie pour la nourriture des chiens. Le taux d'échange fixé d'un commun accord pour cette marchandise est un clou long de 8 centimètres pour le quart d'un phoque. Une fois les transactions terminées, je fais cadeau à mon vendeur d'un ciseau ; cette gratification met le comble à sa joie et sa satisfaction est partagée par les autres habitants, tous sont fiers de compter dans leur tribu l'heureux propriétaire d'un si merveilleux instrument.

Le souper fut composé de viande et de lard de phoque. J'avais déjà mangé auparavant du phoque rôti, mais c'était la première fois que je l'absorbais préparé à la mode indigène. Me croira qui voudra, le plat fut excellent. Le lard frais de cet amphibie vaut celui du porc, quoiqu'il soit moins gras.

Le lendemain nous demeurons chez ces Esquimaux pour permettre à nos chiens de faire le plein et pour répartir la provision de lard dans nos boîtes de conserve vides. Maintenant nous avons des vivres pour six semaines, une plus grande quantité nous ne pourrions l'emporter. Nous passons une excellente nuit, l'esprit rassuré, sachant que de la bonne glace unie s'étend sur le baie Albert-Édouard.

VI.
À la Terre du Roi-Haakon VII (suite)
Par le lieutenant Godfred Hansen

Chasse aux phoques – Les chiens me renversent – Nous établissons un dépôt de vivres pour le retour à la Terre Victoria – La température se relève : le printemps – Chasse aux ours – Nous baptisons la région Terre du Roi-Haakon VII – Un cairn élevé par nous au cap Nansen – Retour à Port-Gjøa.

6 mai 1905. – Nous prenons congé de nos nouveaux amis que nous laissons enchantés de nous. Pour les remercier de leurs menus services, nous leur donnons une paire de ciseaux, un couteau, quelques aiguilles et quelques verroteries ; jamais ils n'avaient entrevu pareille richesse, et jamais ils n'oublieront l'événement qui leur a procuré cette aubaine.

7 mai. – Route vers le cap Adélaïde. Depuis bientôt un mois que nous cheminons sur la banquise, notre horizon se trouve borné par une perspective de glaces monotones ; aussi avons-nous hâte de joindre la côte et de gravir une colline du haut de laquelle il sera possible de découvrir un panorama étendu.

Sur le versant sud du cap, nous éprouvons comme une sensation d'été à la vue de larges plaques de terrain déjà dépouillées de neige et hérissées de tiges desséchées de graminées. Pour des yeux habitués depuis des mois à l'uniformité de la neige, cette terre, quoique encore profondément gelée, laisse une impression de chaleur et de fécondité. Dans ce bas monde tout est relatif.

8 mai. – Vers midi plusieurs points noirs sont en vue. Examinés à la lunette, ils ne paraissent pas bouger ; ce sont donc probablement des pierres… à moins que ce ne soit autre chose. Dans ces pays du Nord et à

cette époque de l’année, on est sans cesse victime des plus singulières illusions d’optique.

Le soleil paraît. Immédiatement nous faisons halte afin que je puisse prendre une observation. Tandis que j’installe le théodolite, Ristvedt examine à la lunette les taches noires. Ce sont des phoques en train de somnoler. Ces amphibies ne dorment jamais que d’un œil ; toutes les trente secondes ils lèvent la tête, examinent l’horizon pour s’assurer que rien de suspect ne paraît dans leur voisinage, puis retombent assoupis pour recommencer ensuite le même manège. Un gibier aussi méfiant n’est pas d’abord facile. Il faut profiter du moment où la bête a la tête baissée pour s’en approcher, puis dès qu’elle remue, se dissimuler derrière un glaçon. Tandis que le phoque a le nez en l’air, ne faites surtout aucun mouvement ; sans cette précaution il disparaît instantanément. Cet animal, lourd et maladroit semble-t-il, a des mouvements d’une prestesse et d’une rapidité incroyables. Quoique le terrain ne soit pas favorable, Ristvedt va essayer d’atteindre les phoques.

Après avoir enrayé les traîneaux et attaché les chiens, les plus turbulents pour qu’ils ne puissent filer à la suite du chasseur, je continue mon observation. Tout à coup, pendant que je fixe le soleil, je suis culbuté par un choc formidable, en même temps théodolite et trépied roulent dans la neige. Les chiens, ayant entendu le bruit lointain d’un coup de feu, se sont précipités en avant malgré toutes mes précautions, et dans leurs bonds m’ont renversé. Je cours aussitôt à leur poursuite : c’est seulement après une lutte acharnée et en faisant verser le traîneau que je parviens à les maîtriser. Après quoi je reprends mon observation. L’instrument est heureusement tombé dans de la neige molle et n’a pas reçu le moindre dommage. Une fois l’opération terminée, je rejoins Ristvedt. Il a abattu un phoque mesurant 2,05 mètres de long et 2 mètres de tour. Nous voici donc à la tête d’un copieux supplément de vivres.

Il s’agit maintenant de découvrir le golfe étroit qui, d’après la carte de Rae, forme l’extrémité septentrionale de la baie Albert-Édouard ; c’est, me semble-t-il, la route la plus courte pour atteindre la côte nord-est de la Terre Victoria. Après cette chasse il n’est, par exemple, pas facile de faire démarrer les chiens ; ils ne comprennent pas comment on peut quitter des parages où la présence des phoques assure une ère de bombance. Ces animaux ont la même mentalité que les Esquimaux, comme cela est d’ailleurs naturel.

Peu à peu au-dessus de la buée qui enveloppe la glace apparaît la côte. Enfin nous allons voir autre chose que la monotone banquise sur laquelle nous cheminons depuis de si longs jours. Cette terre n'est guère pittoresque ; point de montagnes, de simples ondulations qui peuvent atteindre 100 mètres environ, mais combien elles paraissent grandioses après l'uniformité que nous venons de traverser !

Suivant un goulet situé à gauche de celui que nous comptions prendre, nous arrivons sur un terrain inextricable. Ristvedt escalade alors un monticule pour s'orienter et parvient à découvrir un passage. Ce n'est que du haut de cet observatoire qu'il est possible de discerner les limites entre la terre et la banquise. Elles sont simplement marquées par une banquette de glace côtière, craquelée, dans sa partie inférieure, par le jeu des marées.

10 mai. – Nous établissons un dépôt de 50 kilos de viande de phoque destinés à l'alimentation des attelages pendant la traversée de retour de détroit Victoria. Qu'adviendra-t-il de nous si la débâcle se produit avant que nous ayons pu rallier la *Gjøa* ? Ne songeons pas à cela, d'autant qu'une vigoureuse marche en avant paraît devoir être féconde en découvertes. Accomplissons d'abord quelque exploit ; ensuite nous aviserons aux moyens de nous tirer d'affaire, si nous sommes en danger.

13 mai. – Un lagopède rappelle autour de la tente. Dès qu'on met le nez dehors, la sensation de printemps qu'éveille ce chant s'évanouit dans d'aveuglantes rafales de neige. Quoi qu'il en soit, nous partons. Après plusieurs ondulations de terrain, nous gravissons un monticule, la colline Alice. De ce sommet la banquise apparaît dans le nord à une distance de 8 milles environ. Le golfe marqué sur la carte de Collinson n'existe pas. Relevant cette région de loin, l'explorateur anglais a pris pour des îles les mamelons qui accidentent l'isthme et pour un bras de mer les plaines basses voisines. Dans toute cette région le défaut complet de relief empêche de discerner les limites entre l'océan et la terre.

Une fois arrivés sur la plage, nous faisons route au nord-ouest sur la banquise. Toujours une côte très basse, bordée de nombreux îlots et cailloux.

15 et 16 mai. – Température – 30 °C. Un peu de vent. Nous n'avons plus que sept litres de pétrole. La plus stricte économie doit présider désormais à l'emploi du combustible.

17 mai. – Le jour de la fête nationale en Norvège. Pour célébrer cette date mémorable, Lindström nous a remis au départ une petite caisse

contenant un pouding de poisson, deux boîtes de lait, des biscuits de choix et six cigares. Je vous laisse à penser si nous faisons honneur à ces bonnes choses. Piste très pénible. La tempête d'hier a entassé des monceaux de neige dans tous les endroits abrités ; lorsqu'on traverse une de ces « congères [1] », on enfonce profondément, on nage pour ainsi dire dans la neige. Nous avançons tantôt sur la banquise, tantôt sur la côte, mais partout la marche est aussi pénible. Dans la journée, arrivée au cap Christian Michelsen. Au nord s'ouvre un grand fjord, le fjord Danemark. Au loin, dans cette direction, la terre est relativement élevée.

18 mai. – La journée s'ouvre par une matinée superbe, un temps clair et ensoleillé, comme depuis longtemps nous n'en avons pas eu. Mais cela dure peu, la brume retombe de nouveau.

Alors que nous pensions nous trouver sur la banquise, voici qu'une pierre émerge de la neige ; nous sommes donc sur la terre ferme. Un peu plus loin nous rencontrons un glaçon dressé sur le côté : certainement ici nous nous trouvons de nouveau sur la banquise ; entre ces deux localités voisines impossible de reconnaître la séparation entre la mer et la terre. Ce détail montre combien le manque de relief rend l'exploration de cette région difficile. Il doit y avoir là, autour du cap Anker, la pointe nord du fjord de Danemark, un archipel de petites îles qui s'élèvent à peine au-dessus de la surface de l'eau. À gauche, à une bonne distance, apparaît le mont Dirckinck-Holmfeld qui détache un contrefort aplati vers le cap Anker.

20 mai. – Aujourd'hui pour la première fois de l'année, le thermomètre s'élève aux environs de 0 °C. Sous des averses de neige fondante, la piste devient un bourbier dans lequel les traîneaux restent enlisés. Dans ces conditions, inutile de nous épuiser pour gagner quelques kilomètres ; mieux vaut demeurer sous la tente. Dans l'après-midi la température s'abaisse et il se forme à la surface de la neige une couche de verglas très favorable au halage. Grâce à cette circonstance, la marche est très rapide. Malheureusement dans la nuit, encore une fois la situation change ; la neige tombe serrée et abondante. À deux heures du matin nous sommes obligés de camper après une étape relativement courte.

22 mai. – Sur le cap Sverdrup, le plus saillant de cette côte uniforme, trouvé des traces de campement d'Esquimaux, un cercle de pierre ayant servi à assujettir une tente.

Au-delà, dans le golfe de Norvège, toujours la même côte plate. Sur ces entrefaites la monotonie de notre marche est interrompue par une chasse à

l’ours. Je cheminais tranquillement lorsque je vis Ristvedt qui était demeuré en arrière accourir à toute vitesse. Évidemment il doit y avoir quelque chose d’extraordinaire ; j’examine l’horizon, sans distinguer quoi que ce soit, mais je n’ai pas le feu sacré de la chasse et ne sais pas découvrir le gibier à des distances invraisemblables. « Un ours, me crie Ristvedt, passe-moi vite la jumelle. » En effet, un de ces plantigrades est en vue tout au loin, couché sur un glaçon, en train de somnoler ; de temps à autre il lève la tête, puis reprend sa sieste. Les chiens aussitôt lâchés filent à toute vitesse vers l’ennemi. Avertie par leurs aboiements furieux, la bête détale prestement, mais avant qu’elle ait pu gagner le large, elle est enveloppée par la meute. Ristvedt a ainsi tout le temps de la joindre et de lui envoyer deux balles.

L’animal était maigre ; son estomac vide indiquait que depuis longtemps il avait été soumis à un jeûne rigoureux. Quoi qu’il en soit, il nous procure un précieux supplément de vivres. Le soir nous faisons un pot-au-feu ; il est singulièrement clair ; pour le corser il est nécessaire d’y ajouter un bon quartier de lard de phoque. Le bouilli était dur et coriace, mais dans notre situation on n’est pas très difficile. Toute la nuit les chiens font bombance avec les dépouilles du gibier. Le lendemain le soleil brille et le thermomètre marque seulement – 10 °C, un temps chaud pour le pays. Alourdis par leur ripaille de la nuit et par cette température estivale, les attelages ne songent qu’à dormir au soleil.

25 mai. – Toute la journée temps superbe. À neuf heures du soir nous partons. Soudain le ciel jusque-là clair et brillant se couvre d’une épaisse nuée noire ; à une journée radieuse succède une nuit grise, triste et froide. Dans cette pénombre lugubre nous marchons avec entrain, nous voulons dans cette étape couvrir 20 milles. Ne pouvant voir quoi que ce soit, nous nous dirigeons à la boussole. La glace est heureusement unie. Vers minuit nous rencontrons la côte ; en même temps la brume se soulève un peu. À notre profond étonnement, cette éclaircie découvre de tous côtés des terres : nous sommes au milieu d’une baie complètement fermée. Nous lui donnons le nom de Port Greeley. Ce serait un excellent havre d’hivernage ; suivant toute vraisemblance la profondeur y est suffisante pour un navire d’exploration, comme l’indique la présence de gros glaçons qui doivent avoir un tirant d’eau de 8 à 9 mètres.

Sur les côtes ouest et est de cette baie s’élèvent des monticules entre lesquels s’étend un isthme bas. Traversant cette « fenêtre », nous retrouvons au nord la banquise.

Après cela, brouillard plus épais que jamais. C’est décourageant. Peiner continuellement dans le dessein d’étendre ses connaissances et ne rien voir du pays que l’on se propose d’étudier ; aussi bien je prends le parti de ne pas pousser plus loin notre exploration. Nos efforts n’ont cependant pas été vains, nous avons levé plus de 200 kilomètres de côtes inconnues. À cette terre nouvelle nous donnons le nom du souverain de Norvège, le roi Haakon VII, et au promontoire sur lequel nous nous arrêtons, celui de l’illustre explorateur norvégien Fridtjof Nansen. En ce point nous élevons un cairn dans lequel nous déposons le document suivant :

> « Aujourd’hui, 26 mai 1905, une escouade appartenant à l’expédition norvégienne de la *Gjøa* a atteint ce point qu’elle a baptisé cap Nansen. – Position : 72° 2’ de lat. N. et 104° 45’ de long. O. de Gr. – La côte paraît s’étendre plus loin dans le Nord-Ouest. – Ce jour, avons battu en retraite vers le navire. – *Godfred Hansen – Peter Ristvedt* »

Au cap Nansen nous tuons un second ours. En sortant de la tente pour commencer les préparatifs de départ, Ristvedt se trouve nez à nez avec l’animal, à cinq pas de notre abri. Mon camarade a vite fait d’empoigner le fusil qui est toujours chargé et d’envoyer une balle bien ajustée à notre visiteur qui tombe raide mort.

Au nord de ce cap la côte devient de nouveau très basse, tandis qu’au sud autour de Port-Greeley nous découvrons, en outre des mamelons déjà signalés, une colline relativement haute, le mont Ovicias laquelle domine d’immenses plaines. C’est le point le plus saillant que nous ayons aperçu pendant toute notre pérégrination sur la côte du roi Haakon VII.

Le 27 mai, la retraite commence. Elle est menée lestement ; le 5 juin, nous sommes de retour à la baie Albert-Édouard. Pendant cette marche le temps devient magnifique ; sous l’influence du soleil bienfaisant, en quelques jours cette terre se transforme ; la neige diminue rapidement et déjà apparaissent de larges taches d’un sol noir. Nous y voyons avec plaisir les indices de la meilleure saison qui approche.

Le 11 juin, nous sommes à l’île Taylor d’où le cap est mis sur l’île Jenny Lind. Quatre jours plus tard nous abordons à l’archipel de la Royal Geographical Society. Sur la première terre que nous rencontrons, l’île de la Princesse Ingeborg, c’est déjà le plein été. Presque plus de neige, partout un tapis de mousse animé par la présence d’oiseaux. Je détermine en ce point la longitude et la latitude, puis mène lestement le lever des îles environnantes. L’indigence des approvisionnements nous oblige à faire vite. Il ne nous reste plus qu’un demi-litre de pétrole et deux rations de chocolat.

La provision de biscuit est épuisée. Et nous sentons arriver le moment où nous souffrirons de la faim.

Au milieu de la partie méridionale de l’archipel nous découvrons un détroit qui me paraît assez profond pour que la *Gjøa* puisse y passer, puis au sud de ce goulet l’île Brydes. Du sommet de cette terre, à la distance d’environ 28 kilomètres apparaît au sud un territoire mamelonné, probablement une grande île. Dans cette direction, les terres paraissent s’étendre jusqu’au continent.

Le 18 juin, nous traversons le détroit Alexandra, au prix de grandes difficultés. La couche de verglas que les gelées nocturnes forment à la surface de la neige fondante casse sous notre poids, et à chaque pas nous enfonçons profondément. Ce serait vraiment dommage qu’il nous arrivât un accident au moment où nous touchons presque au terme de notre excursion de trois mois.

Le dépôt du cap Crozier est intact. Il contient une bonne provision de viande de renne, du pétrole, du chocolat. Après la disette de ces jours derniers, c’est maintenant l’abondance, et désormais la route s’ouvre facile sur la glace plane du détroit de Simpson. Encore une semaine d’efforts et, le 25 juin, nous rallions Port-Gjøa, heureux de retrouver nos compagnons.

L^{t} G. Hansen

VII.
La *Gjøa* en route vers le détroit de Béring

L’appareillage – Brumes et hauts-fonds – Navigation mouvementée – Le détroit Dolphin et Union – Sortie de l’archipel – Un navire en vue – Chasse à l’ours – Banquise compacte – Baleiniers américains – Arrivée à King Point – De nouveau bloqués par les glaces.

Le 13 août 1905, à trois heures du matin, après un séjour de vingt-trois mois à Port-Gjøa, l’expédition appareillait pour achever le passage du Nord-Ouest. Malgré l’heure matinale les Esquimaux sont sur pied ; tous ont tenu à nous envoyer un dernier adieu. Notre ami Talournakto se distingue par la vivacité de ses manifestations ; longtemps il nous suit sur la rive, en criant : *God-da ! God-da !* [1] Une fois hors de la passe, les plus minutieuses précautions sont prises pour éviter un échouage. Du haut du nid de corbeau, Hanssen et Lund surveillent les bancs, tandis qu’un homme sonde constamment. Le long de la Terre du Roi-Guillaume les fonds sont réguliers, partout d’argile ou de roche ; ils atteignent environ 18 mètres.

… Une masse considérable de glace dérive sur nous. Il serait imprudent avec la brume de s’engager plus avant, et, à hauteur de la pointe Booth, nous mouillons. La situation n’est pas très encourageante. Droit devant nous, autour des îles Todd, il y a une grande quantité de glaces ; sur la côte ouest de ces trois îlots se trouve, au contraire, de l’eau libre. Vers trois heures de l’après-midi la brume se dissipe complètement ; à une matinée maussade fait suite une journée ensoleillée avec calme plat. De suite nous nous remettons en route ; nous allons essayer de nous faufiler entre les îles et le pack. À distance le passage paraît singulièrement étroit. Pourvu qu’il soit suffisamment profond !

« Je crois que nous pouvons passer », annonce Lund du haut de son poste d'observation. Et en effet nous traversons sans accident l'étroit goulet.

Le lendemain matin, à deux heures, nous arrivons par le travers de la baie Douglas, au fond de laquelle tous nos amis esquimaux sont campés sur une colline. Une brume épaisse couvre le détroit de Simpson ; dans ces conditions je prends le parti d'attendre. Aux approches de la terre les fonds deviennent très irréguliers ; par mesure de prudence je mouille à une bonne distance. Par ce temps bouché les Esquimaux ne peuvent apercevoir le navire ; pour attirer leur attention, je fais sonner à intervalles réguliers le signal phonique. Bientôt du brouillard, émerge un kayak, puis un second ; bref toute une flottille. Ces braves gens sont heureux de nous revoir. Monté sur le doris, je pars visiter leur camp. À un mètre devant soi, on ne distingue rien. Malgré cela, les Esquimaux filent à toute vitesse et arrivent droit au point de débarquement. Pour trouver leur route par une telle obscurité et avec un calme plat, sur une distance de trois quarts d'heure, les indigènes doivent, pour sûr, posséder un sixième sens.

Le campement compte sept tentes. Autour c'est le paradis terrestre arctique, une abondance extraordinaire de ressources alimentaires. Les lagunes situées au pied de la colline sur laquelle nos amis sont installés grouillent de poissons, et sur les plaines voisines d'innombrables troupeaux de rennes pâturent. Je profite de cette excursion pour compléter nos approvisionnements. J'achète aux indigènes trente-six gigots de renne et une bonne quantité de saumon sec. En même temps, à la place de Tonnich, j'engage un jeune Esquimau du nom de Manni, qui me paraît susceptible de nous rendre de bons services.

Les indigènes sont d'une inconstance incorrigible. Il y a seulement trois jours Tonnich était prêt, disait-il, à donner sa vie pour nous suivre ; et voici qu'après avoir vécu à bord comme un prince esquimau, c'est-à-dire après avoir bu et mangé à discrétion, il désire débarquer au plus vite.

Vers sept heures le brouillard commence à se lever ; tout de suite je rentre à bord ; une heure plus tard nous appareillons. Maintenant, un clair soleil luit dans un ciel pur, l'air est tiède et pas un souffle de vent ; jamais nous n'avons éprouvé une impression d'été aussi vive. Des deux passes situées de part et d'autre de l'île Eta, seule celle du sud est accessible à la *Gjøa*, et encore tout juste. À mesure que nous avançons, les fonds diminuent. Constamment on sonde, et constamment la barre va d'un bord à l'autre. À un moment, seulement 5,40 mètres d'eau ! C'est le passage le plus délicat

de notre longue navigation à travers le dédale des goulets de l'archipel polaire américain.

Dans l'après-midi, Ristvedt soumet Manni à un nettoyage complet. Un pain de savon et une bouteille de poudre insecticide passent à cette opération.

… Le soir, la situation devient menaçante ; à perte de vue des glaces compactes. Le 15 août à l'aube, nous nous trouvons dans le sud des îles de la Royal Geographical Society. Autour une banquise épaisse est amoncelée. Donc, au nord comme au sud, existe un pack ; de plus une étroite nappe de glaçons s'étend le long de la côte orientale de l'archipel, en avant de notre route. Dans ces conditions, il faut essayer de forcer le passage ; la *Gjøa* est petite, mais elle est solide et capable de donner de vigoureux coups de bélier. Sans trop de difficultés, nous réussissons à franchir ce banc de *drift-ice*, et parvenons dans un chenal libre. Après l'avoir suivi pendant quelque temps dans la direction du sud, nous pouvons ensuite reprendre notre route vers l'ouest, mais à ce moment le passage devient très étroit et les fonds très irréguliers. D'une minute à l'autre la profondeur varie de 9 à 30 mètres ; avec cela de tous côtés des têtes de roche et un peu plus loin un banc très étendu. Nous en approchons lentement, les ancres parées pour le mouillage. La profondeur est juste suffisante ; mais nous ne sommes pas à la fin de nos tribulations. De tous côtés des « cailloux » ; la mer a l'aspect d'un champ inondé dont les sillons et les mottes de terre émergeraient.

À six heures du soir enfin la *Gjøa* débouche dans le détroit Victoria. Au goulet, entre les îles, franchi au prix de tant de difficultés, nous avons donné le nom de l'amiral Palander, l'habile capitaine de la *Véga*. Le détroit Victoria est également rempli de glaces ; néanmoins assez aisément nous parvenons à l'île Jenny Lind. Le lendemain au moment de l'appareillage, la corne casse. Toute la journée malgré cette avarie, nous poursuivons notre route vers l'ouest.

17 août. – Une date mémorable dans l'histoire de l'expédition ; elle marque la fin de la traversée de la partie de l'archipel polaire américain qu'aucun navire, avant nous, n'avait parcouru. Pour achever le passage du Nord-Ouest, nous aurons à surmonter encore de nombreuses difficultés, mais désormais ce ne sera plus l'inconnu ; la mer qui s'étend jusqu'au détroit de Béring a déjà été sillonnée par des explorateurs.

Le lendemain dès trois heures du matin, continuation de la navigation à travers les canaux. Nous passons sans difficulté entre les îles Fionlayson et

deux îlots situés à la distance d’un mille. Pas la moindre glace en vue. Le compas est redevenu très mobile, mais il est prudent de ne s’en servir qu’avec la plus grande circonspection.

19 août. – Passé les îles Richardson. Dans l’après-midi mis le cap sur les îles Miles. J’avais le projet de mouiller près de ces îles, mais le courant et le vent nous poussent au large. Ces îles sont plus nombreuses que ne l’indique la carte ; du côté de l’est elles se terminent toutes par des escarpements, tandis que vers l’ouest elles présentent des pentes douces.

Toute la nuit à la cape près de l’île Douglas. Dès l’aube nous nous remettons en route vers le détroit Dolphin et Union. L’entrée de la passe aboutissant à ce chenal est difficile à découvrir. Faisant route vers le cap Krusenstern, nous arrivons devant un large banc qui nous oblige à la retraite. Ce serait folie de commettre quelque imprudence, alors que le succès de notre entreprise est certain, et, par un sot échouage de perdre le fruit de tous nos travaux antérieurs. Donc nous mouillons à l’île Douglas pour de là entreprendre la reconnaissance hydrographique de la passe. Le lendemain, à la pointe du jour, appareillage ; après une navigation laborieuse, à trois heures de l’après-midi, nous entrons enfin dans le détroit Dolphin et Union où j’avais tant de hâte d’arriver.

Grande est ma satisfaction d’avoir franchi ce passage difficile. Tous ces jours derniers j’ai été en proie aux plus vives préoccupations. Au milieu de ces canaux encombrés de hauts-fonds, d’une minute à l’autre un désastre pouvait se produire. Cette crainte m’obsédait continuellement et à la pensée de rentrer au pays vaincu, j’éprouvais une atroce douleur morale. J’en avais perdu l’appétit et le sommeil. Lorsque je me couchais, je ne pouvais m’empêcher de songer aux dangers qui nous menaçaient et à la défaite qui me semblait imminente, une agitation fébrile s’emparait alors de tout mon être et me laissait ensuite fourbu. Si je me mettais à table, j’avais la gorge tellement serrée que je ne pouvais rien avaler. Aussi maintenant avec quel appétit je dévore !

… Bien que le temps soit clair, l’île Clerk demeure invisible. Son existence me paraît douteuse. Partout la mer est libre. Seulement de temps à autre quelques morceaux de glace ; leur présence nous rappelle que nous sommes toujours dans l’Arctique et que toujours il faut avoir l’œil ouvert.

Nous n’en avons pas fini avec les difficultés. Le 26 août, à quatre heures du soir, une haute terre est en vue ; la brume empêche de la reconnaître distinctement ; comme l’estime nous place près du cap Parry, je pense que

c’est ce promontoire du continent américain qui paraît devant nous. Or, le lendemain matin, le temps étant devenu clair, je reconnais ma méprise ; cette haute terre n’est autre que le cap Nelson, sur la terre Baring. L’erreur était importante. Plus tard j’appris des baleiniers américains que de telles aventures sont fréquentes dans ces parages. Les montagnes voisines renferment sans doute du fer qui affole la boussole. Ajoutez à cette circonstance que dans ce détroit les courants sont très violents.

Le 27, mon quart terminé, j’étais descendu me reposer. Depuis quelque temps je dormais profondément lorsque je fus réveillé par un bruit de pas précipités sur le pont. Des hommes courent à droite et à gauche. Évidemment il se passe quelque chose d’anormal, quelque ours, quelque phoque est sans doute en vue, et je maugrée contre les perturbateurs de mon sommeil, lorsque le lieutenant Hansen arrive comme une bombe dans ma cabine en criant : « Capitaine, une voile en vue ! »

Ainsi le passage du Nord-Ouest est achevé. Le rêve de mon enfance est accompli. Je me sens tout ému ; les larmes me montent aux yeux. Je songe à tous les chers miens : il me semble que je les vois et qu’ils s’avancent vers moi pour me féliciter. Je m’habille en hâte. En passant dans le carré pour monter sur le pont, je m’arrête devant le portrait de Nansen. J’ai l’impression qu’il me sourit et que sa sympathique physionomie exprime la satisfaction.

… Le temps est magnifique. Une fraîche brise d’est nous pousse rapidement, tandis qu’un roulis balance agréablement le navire. L’air est tiède ; dans le nord apparaît le cap Nelson baigné de soleil. Au loin, dans cette clarté joyeuse, avance une goélette. Tous nous sommes sur le pont, joyeux et fiers de notre œuvre. Nous hissons le pavillon. Il monte lentement, enveloppé de nos regards de tendresse et d’affection. L’autre navire montre également ses couleurs. C’est un Américain. Les deux bateaux se rapprochent.

Après avoir revêtu nos vêtements les plus propres, nous poussons du bord. L’Américain a stoppé ; c’est le *Charles Hansson,* de San Francisco. Son pont est tellement encombré qu’on ne sait où poser le pied ; au milieu de ce désordre grouille une foule disparate de femmes esquimaudes et de nègres vêtus de costumes éclatants. De cette mascarade se détache un vieillard à barbe blanche, à l’extérieur soigné. C’est évidemment le capitaine. « N’êtes-vous pas Amundsen ? me dit-il, et sommes-nous le premier navire que vous rencontrez ? » Sur ma réponse affirmative, sa

figure s’illumine ; il me presse cordialement les mains en me félicitant et m’invite à descendre au carré.

Le capitaine James Mac Kenna, commandant le *Charles Hansson*, nous offre un excellent déjeuner, et avec la meilleure grâce du monde met à notre disposition toutes les ressources de son bord. Nous n’avons heureusement pas besoin de quoi que ce soit ; la seule chose que nous désirons, ce sont des nouvelles. Sous ce rapport, malgré tout son désir de nous être agréable, le capitaine MacKenna ne peut nous satisfaire. Il ne possède que quelques vieux journaux. « Vieux pour vous, lui répondons-nous, mais pour nous, séparés du monde depuis plus de deux ans, ils sont une nouveauté. » Et notre hôte s’en va chercher une liasse de journaux. Le premier que nous ouvrons porte cette manchette sensationnelle : *Guerre entre la Norvège et la Suède*. En hâte je parcours l’article, mais il ne donne aucun renseignement précis. Le capitaine Mac Kenna ne peut nous éclairer à ce sujet. Cette incertitude est pire que l’ignorance.

Après une instructive conversation de deux heures avec Mac Kenna, nous prenons congé de lui. En souvenir de notre visite à son bord, cet excellent homme nous fait cadeau d’un sac de pommes de terre et d’un autre d’oignons, véritables friandises pour nous, privés de légumes frais depuis si longtemps.

Le lendemain, passé devant la baie Franklin. Les « rochers fumants » dont l’existence a été signalée par de précédents voyageurs sont toujours en activité : d’épais nuages de fumée les enveloppent. À notre grand regret la banquise qui recouvre encore la baie nous empêche d’aller examiner le phénomène de plus près.

Sur le bord de cette glace se montre un ours. À sa vue les chasseurs ne peuvent se contenir ; immédiatement ils mettent un canot à la mer et deux d’entre eux partent à la poursuite de l’animal. Ils ont bientôt fait de le joindre et de lui envoyer une balle dans la tête. Plus tard deux autres plantigrades sont signalés sur un glaçon. Cette fois, au grand désappointement des chasseurs, je refuse de les laisser se livrer à leur plaisir favori. En effet, la brise est bonne et il importe d’en profiter.

Le lendemain au point du jour, pas la moindre flaque d’eau libre ! En même temps une brume épaisse ; de l’arrière on ne distingue pas l’avant du navire. En pareil cas le mieux est d’attendre. Vers cinq heures du soir, comme par enchantement, le ciel s’éclaircit. Mais voici un autre danger.

Une grosse masse de glace arrive de l'est ; en toute hâte il faut fuir avant que cet étau ne se referme sur nous.

30 août. – Nous atteignons le cap Bathurst, puis nous suivons le chenal libre le long de la côte. Il est fort étroit ; néanmoins, nous passons sans encombre. Sur le promontoire une troupe d'Esquimaux nous salue en hissant un pavillon. Nous apercevons une grande maison en bois, la première que nous ayons vue depuis longtemps et ce spectacle n'est pas sans nous causer une sorte d'émotion.

Dans l'après-midi l'île Bailey est doublée, aucune glace ; aussi je donne l'ordre de gouverner droit vers l'île Herschel. Le lendemain matin, un pack nous ferme complètement le passage. Nous nous rapprochons de la côte pour chercher un passage le long de la terre.

1er septembre. – Brume impénétrable ; grâce aux relèvements pris la veille nous pouvons néanmoins marcher. Il y a dans ces parages plusieurs îles ; de crainte de quelque accident ridicule, nous avançons lentement, en sondant sans cesse. Pendant une demi-heure la profondeur se maintient toujours à 9 mètres, nous devons donc être à une distance de terre suffisante et je donne l'ordre de hisser toute la toile et de mettre le moteur à grande vitesse. À cinq heures du matin une éclaircie permet de distinguer l'île Hooper. En même temps nous apercevons deux trois-mâts à la cape, guettant la venue des baleines. Bientôt après, brume plus épaisse que jamais. Par moments de la grisaille émergent des blancheurs menaçantes, des promontoires de la banquise, qui nous obligent à incliner la route vers l'embouchure du Mackenzie.

À onze heures du matin nouvelle éclaircie, de nouveau les deux navires américains sont en vue, ce sont l'*Alexander* et le *Bowhead*, de San Francisco.

Pendant la nuit du 1er au 2 septembre la situation n'est rien moins qu'agréable. Les fonds ne dépassent pas 7,20 mètres ; avec cela la glace est abondante et il fait noir comme au fond d'un four. Du mieux que nous pouvons, nous tenons la cape, puis à la pointe du jour nous nous remettons en marche vers le chenal libre ouvert le long de la côte.

À deux heures de l'après-midi le vent force, par moments il souffle en tempête. Poussée par cette brise, la *Gjøa* file comme jamais elle n'a marché. De tous côtés il y a des glaces et sans repos il faut manœuvrer. Dans de pareilles circonstances, ce n'est pas une sinécure que d'être à la barre.

Après l’avoir tenue pendant deux heures et demie, j’ai les mains couvertes d’ampoules et la chemise trempée.

Le soir, mouillé près du cap Sabine. Ce promontoire forme un escarpement de 60 mètres à pic au-dessus de la mer. À sa base la plage est couverte de monceaux de bois flotté ; parmi ces débris, il y a des troncs longs de plus de 15 mètres. Au pied de la falaise exposée en plein nord, ensoleillée par suite seulement pendant quelques heures durant les nuits claires de l’été, s’épanouit un magnifique parterre de fleurs éblouissantes, parmi lesquelles brille le myosotis. Du sommet du cap, qui est absolument plat, le regard embrasse un horizon illimité de plaines ondulées, couvertes de hautes herbes, avec des vallons tapissés de broussailles dont la taille dépasse celle d’un homme. À nos yeux déshabitués de la verdure, cette terre laisse une impression de paradis terrestre.

Le lendemain, route dans le chenal côtier. Bientôt l’homme de veille signale un canot. Celui-ci ne tarde pas à accoster ; quel n’est pas notre étonnement de nous entendre interpeller en norvégien ! Notre visiteur est un nommé Sten, second à bord d’une goélette de San Francisco, la *Bonanza*, échouée à King Point. C’est une grande surprise pour nous que de le rencontrer d’une manière si imprévue.

En compagnie d’un harponneur et de quelques Esquimaux, notre compatriote habite une hutte devant l’épave qu’il a mission de garder. La banquise ferme le passage devant King Point, nous annonce-t-il. Mais de cela il n’y a pas lieu de s’inquiéter. Parfois, nous dit Sten, qui possède une très grande expérience de la navigation dans ces parages, la débâcle ne se produit que dans les premiers jours d’octobre. Donc il nous faut avoir de la patience.

En effet, à midi, nous stoppons et nous nous amarrons à un solide glaçon, près de l’épave de la *Bonanza*, à proximité de la hutte de Sten. Nous ne nous doutions guère alors que notre séjour à King Point serait de dix mois.

VIII.
Notre troisième hivernage

Visite d’une maison neuve – Les installations à terre – Excursion à l’île Herschel – Les méfaits d’une meute affamée – Chasse et pêche – Départ pour Fort Yukon – À la voile sur la banquise.

Manni, notre compagnon esquimau, s’était complètement habitué à notre vie. C’était un habile tireur ; aussi lui avais-je donné une carabine et un fusil de chasse ; il était très fier de ses armes et les tenait en très bon état. Comme nous nous trouvions de nouveau au milieu d’Esquimaux, je lui demandai s’il avait le désir de nous quitter, auquel cas il était libre de débarquer, mais le bonhomme ne voulut rien entendre, il était parfaitement heureux au milieu de nous.

Dès notre arrivée à King Point je vais, avec Manni, rendre visite aux Esquimaux de Sten, un homme et trois femmes du détroit de Kotzebue, venus ici avec des baleiniers. Ils se comprirent sans difficulté ; quelques mots seulement différaient dans leurs langues respectives. Ces indigènes se donnent le nom de Nounatarmiont, tandis que ceux de cette partie de la côte se disent des Kagmallik. Les premiers sont beaucoup moins grands et beaucoup moins vigoureux que les seconds. Les Kagmallik jadis nombreux ne comptent plus qu’un faible effectif ; ici comme dans le reste du monde la civilisation a exercé sur les primitifs des effets meurtriers. Ces indigènes sont de très habiles chasseurs et de bons marins ; parmi eux les baleiniers américains trouvent d’excellentes recrues pour les équipages, préférables sous tous les rapports aux matelots qu’ils pourraient amener des États-Unis. Pour passer le temps, Ristvedt et Manni s’en vont à la chasse aux lagopèdes, pendant que je pêche.

Les jours se suivent et jamais la glace ne s’ouvre. Allons-nous être condamnés à un troisième hivernage, juste au moment où nous avions l’espoir d’arriver au libre océan ? Cela semble, hélas ! de plus en plus probable. Notre mouillage ne paraît pas mauvais. En avant la mer est très peu profonde et remplie de gros glaçons échoués. Trois baleiniers ont précédemment hiverné ici, nous raconte Sten, sans avoir jamais éprouvé la moindre attaque de la part des glaces.

Chaque nuit, de la « jeune glace » se forme et atteint une épaisseur de plusieurs centimètres. Le 9 septembre, elle est assez solide pour que nous puissions circuler entre le navire et la côte. Toute espérance de franchir la barrière qui nous étreint est évanouie. Notre troisième hivernage va commencer.

Ce même jour, arrive à nos quartiers un missionnaire venant de l’île Herschel, en route pour Fort McPherson, la station la plus septentrionale de la Compagnie de la baie d’Hudson, sur les bords du Mackenzie. Il est accompagné d’un Esquimau Kagmallik qui parle couramment l’anglais. En guise d’ornements, les membres de cette tribu portent de gros boutons en os insérés dans des trous percés près de la commissure des lèvres. Ceux qui ont des prétentions à la civilisation ont renoncé à ces bijoux, mais ont gardé l’habitude de se faire percer les lèvres.

Cinq baleiniers sont pris dans les glaces près de l’île Herschel, nous annonce ce missionnaire, et six autres plus à l’est, on ne sait où. Douze navires sont donc prisonniers et sur ce nombre trois seulement sont pourvus des ressources nécessaires à un hivernage. La situation n’est donc pas précisément réjouissante. Les régions arctiques sont fécondes en surprises et en déceptions.

Le 12, nous commençons la construction des installations à terre. Les matériaux ne manquent pas ; avec les monceaux de bois flotté entassés sur la plage, il y a de quoi bâtir une ville. Nous édifions deux huttes, l’une destinée à servir d’habitation et l’autre d’observatoire magnétique. La première aura deux pièces, une chambre à coucher pour quatre hommes et une cuisine-salle à manger. Tous mes camarades s’établissent dans cette baraque à l’exception du lieutenant Hansen et de Manni qui demeureront avec moi à bord pour garder le navire.

Notre installation ne laisse rien à désirer. Un poêle emprunté à l’épave de la *Bonanza* répand dans tout le navire une agréable chaleur et nous procure un confort dont nous avons trop souvent manqué pendant nos précédents

hivernages. Cette année-ci les logements sont tenus avec un soin inconnu jusqu'à ce jour. Chaque matin Manni balaie les cabines, alors qu'auparavant une fois seulement par semaine elles étaient nettoyées. Nous devenons des sybarites.

Le 15 septembre, la maison qui est construite dans le style des huttes lapones est terminée, et quelques jours après l'observatoire magnétique. À 50 mètres de nous, se trouve l'habitation de Sten ; elle a fort bon air ; on dirait presque une villa. Elle comprend deux pièces : l'une occupée par notre compatriote, sa femme et sa fille ; l'autre, qui sert de cuisine, est habitée par le harponneur de la *Bonanza* et sa femme et par un ménage esquimau. Une troisième cabane abrite une famille indigène. La colonie de King Point compte en tout vingt membres, et à peu près autant de chiens.

Chaque jour, j'examine la banquise pour m'assurer s'il est possible de gagner l'île Herschel. Prochainement un courrier doit quitter le port d'hivernage des baleiniers à destination du sud ; je voudrais profiter de cette occasion pour avoir des nouvelles du pays. Le 24 septembre, un Esquimau était passé à King Point en route pour l'ouest ; ne l'ayant pas vu revenir, j'en conclus que la glace est praticable.

Aussi bien quelques jours après, je me mets en route accompagné de Sten, de Manni et d'un indigène. La neige récemment tombée ne porte pas ; par suite la marche est très pénible. À 7 kilomètres de King Point nous rencontrons des campements d'Esquimaux qui pêchaient par des trous percés dans la glace.

Ces Esquimaux, beaucoup plus civilisés que nos anciens amis Netchjillis, sont très hospitaliers. Chaque fois que vous vous arrêtez chez eux, ils vous offrent du pain blanc et du thé. Les habitants de la côte nord de l'Alaska font une énorme consommation de cet excitant ; à ce point de vue peut-être détiennent-ils le record. La piste est si mauvaise et nous avons maintenant si peu l'habitude de marcher que le lendemain seulement nous sommes à l'île Herschel.

À nos yeux déshabitués du spectacle des foules, l'animation de ce mouillage nous fait l'effet d'un grouillement de population dans une grande ville : cinq grands navires pris dans les glaces et tout autour un va-et-vient constant d'hommes et de traîneaux. Notre arrivée excite la plus vive curiosité. En un clin d'œil, une foule hétéroclite s'assemble autour de nous ; il y a là des Blancs, des mulâtres, des Noirs, des jaunes, des Esquimaux et tous vêtus des costumes les plus extravagants. Les Esquimaux sont pour la

plupart habillés à l'européenne, tandis que les Blancs ont presque tous adopté le costume esquimau. Les indigènes, me raconte-t-on, nomment *kablouna* non pas seulement les Blancs, comme on le croit généralement, mais tous les étrangers. Aussi, pour désigner les nègres, font-ils précéder ce vocable du mot *maktok*, ce qui signifie un *Blanc noir*.

Je reçois l'hospitalité à bord de l'*Alexander*. Le capitaine Tilton, commandant de ce navire, m'accueille avec une cordialité dont je lui conserve une profonde reconnaissance ; de mon séjour parmi les baleiniers américains je garde d'ailleurs un souvenir très agréable. Il me remet une lettre de ma famille ; elle est un peu vieille, elle date de plus de dix-huit mois, néanmoins avec quel plaisir je la lis !

À l'île Herschel un missionnaire habite avec sa femme et ses deux petites filles. Sa maison très confortable renferme, outre les logements, une salle d'école et un temple. Au service divin auquel j'assiste, les Esquimaux chantèrent juste et avec goût. Ce pasteur est un homme pratique comme doivent l'être les missionnaires. Les indigènes aiment la musique ; dans la pensée d'attirer ses ouailles au service, il a multiplié les cantiques et réduit la prédication à quelques courtes paroles de circonstance. Ce prêtre est un homme solide et d'une grande endurance, qualités nécessaires dans sa situation, car il veille non seulement au salut des âmes, mais encore à maintenir l'ordre parmi les indigènes et cette tâche n'est pas toujours facile.

Dès qu'ils peuvent se procurer de l'alcool, les Esquimaux s'enivrent et lorsqu'ils sont dans un état d'ébriété, ils commettent les pires désordres. Au printemps prochain ce prêtre doit quitter l'île Herschel, lui et sa famille n'en sont sans doute pas fâchés. Ses enfants, de charmantes petites filles, avaient l'une neuf ans l'autre six, toutes deux parlaient couramment l'anglais et l'esquimau. À l'approche du printemps, la plus jeune tomba malade et mourut. Ses parents la chérissaient ; je ne puis songer sans une profonde émotion à la douleur de ces braves gens. Je les vois toujours quittant leur habitation, emmenant sur un traîneau la dépouille de leur fille adorée…

Pendant mon séjour chez les baleiniers, Manni s'amusa royalement. Toute la journée il la passait en tournée de visites chez ses congénères, dévorant des quartiers de viande de renne et de phoque ou d'énormes morceaux de lard de baleine. Ce qu'il engouffra pendant ces quelques jours passe l'imagination. Après ces repas pantagruéliques, pour activer la digestion, il se livrait avec ses camarades au plaisir de la danse.

Le départ du courrier pour Fort Yukon est fixé au 20 octobre. Il devra attendre dans cette station les réponses des armateurs aux télégrammes des capitaines pour les rapporter à l'île Herschel. Désirant obtenir des nouvelles de Norvège, je demande aux baleiniers l'autorisation de partir avec leur courrier pour Fort Yukon où j'attendrai la poste et d'où je la rapporterai à mes camarades. Avec le plus grand empressement on défère à mon désir. Comme compagnon de route, j'aurai le capitaine Mogg, de la *Bonanza*, qui voulait essayer de gagner, par le Yukon, San Francisco, afin de revenir l'été prochain avec un nouveau navire.

Le 29 septembre, nous repartons pour nos quartiers d'hiver de la *Gjøa* accompagnés de Mogg qui vient chercher des provisions à bord de la *Bonanza* pour son voyage au sud. Grâce à l'ardeur des chiens, en un jour nous franchissons la distance de 66 kilomètres qui sépare l'île Herschel de King Point.

Pendant mon absence les travaux ont été très avancés. L'abri thermométrique est terminé et le 1er octobre les observations météorologiques commencent. Le lendemain, l'observatoire magnétique est prêt. Tous les jours il y a maintenant le long de la côte un va-et-vient pour ainsi dire constant d'Esquimaux, les uns se rendant vers le Mackenzie, les autres à l'île Herschel. Ces visites ne sont pas toujours très agréables et sont parfois marquées par des incidents. Un jour, quatre familles de passage, après avoir dressé leurs tentes près de l'épave de la *Bonanza*, lâchèrent leurs chiens ; comme ces animaux avaient le ventre vide, ils se mirent naturellement en quête de nourriture. Justement tout près du camp esquimau se trouvait un traîneau chargé de poisson gelé destiné aux baleiniers de l'île Herschel. La meute errante eut bientôt découvert cette provision ; aussitôt elle se jeta sur le véhicule, mit en pièces la bâche et happa jusqu'au dernier tous les poissons. Pendant la nuit elle continua le cours de ses exploits, dévorant deux cent cinquante autres poissons appartenant à Sten et un pantalon en peau de renne que l'un de nous avait mis à sécher dans le bûcher. Le lendemain, lorsque ces méfaits furent découverts, rien ne fut plus amusant que la colère des volés. Sten montait la garde devant sa maison, armé d'une carabine, jurant ses grands dieux que pas un Esquimau ne partirait sans lui avoir payé le prix de ses poissons. De tout ce bruit les propriétaires de la meute ne paraissaient prendre aucun souci ; en faisant leurs préparatifs de départ, ils riaient et chantaient, et bientôt après ils filèrent.

Il importe d’avoir pour l’hiver une copieuse provision de vivres frais. Aussi bien Hanssen et Ristvedt partent-ils en expédition de chasse avec un guide indigène, tandis que chaque jour je fais émerger un filet. Le butin quotidien s’élève à trente ou quarante beaux poissons blancs, assez semblables au hareng et qui sont excellents. Dès qu’ils sont sortis de l’eau, on les suspend à la mâture pour les faire geler. Au gréement sont également accrochés des oies, des canards, des lagopèdes, si bien que la *Gjøa* ressemble à l’étalage d’un marchand de comestibles.

Le lieutenant Hansen occupe ses loisirs à enseigner à Manni l’art de l’écriture et de la lecture, ainsi qu’à se servir des horloges et des montres. L’élève a l’esprit tant soit peu fermé, il apprend cependant à signer et à lire l’heure à cinq minutes près. Notre camarade montra ensuite à son pupille le jeu de dames, cela alla beaucoup mieux : les progrès furent tellement rapides que l’élève battit plusieurs fois son maître. C’était alors des cris de joie sans fin et des rires bruyants inextinguibles.

Le 21 octobre à six heures du matin, je quitte King Point pour aller porter la poste à Fort Yukon. Dans la pensée de donner à Manni un avant-goût de la civilisation et afin d’avoir un compagnon sur lequel je puisse faire fonds, j’emmène Manni.

À King Point, quel n’est pas notre étonnement d’apercevoir au loin une grosse masse noire, ronde, qui avance très vite au ras de la glace, on eût dit une balle traînant à la surface de la banquise. Cette chose étrange se rapproche de nous et bientôt nous reconnaissons que c’est un traîneau marchant à la voile. Arrivé devant nous, ce singulier équipage s’arrête et les quatre Esquimaux qui le montent me proposent de nous prendre en remorque, ce que je m’empressai d’accepter. Poussés par une fraîche brise, nous filons ainsi à toute vitesse vers l’île Herschel. Le conducteur du véhicule, à côté duquel j’ai pris place, entame aussitôt la conversation en anglais. Sa mine franche, ouverte et intelligente, laisse une impression agréable, aussi suis-je très satisfait en apprenant qu’il se rend à l’île Herschel pour prendre le courrier à destination de Fort Yukon. Nous devons donc être compagnons de voyage pendant de longs jours. Jimmy, mon nouvel ami, n’a jamais fait la route auparavant, mais il n’en compte pas moins se tirer d’affaire. Tous les autres indigènes ont d’ailleurs refusé de partir. Pour prix de ses services, Jimmy avait la promesse de recevoir une baleinière. Posséder une embarcation de ce type est le vœu le plus ardent

des Esquimaux dans ces parages et s’ils réussissent à s’en procurer une, ils se considèrent comme à l’abri de tout pour le reste de la vie.

À trois heures de l’après-midi, nous arrivons à l’île Herschel.

IX.
Mon raid à travers l’Alaska septentrional

Coups de vent terribles. – La limite de la végétation forestière. – Rencontre d’Esquimaux. – Le « Trou du vent ». – Chez les Indiens. Fort Yukon. – Eagle City.

Le 24 octobre 1905, nous quittons l’île Herschel en route pour Fort Yukon. Mes compagnons sont le capitaine Mogg, chef de la caravane, l’Esquimau Jimmy et sa femme Kappa. Au moment du départ, Manni s’étant plaint de douleurs dans les jambes et d’une fatigue générale, je le renvoie à bord de la *Gjøa* en compagnie d’un groupe d’indigènes. Nous emportons un énorme sac de dépêches soigneusement cadenassé et attaché sur le traîneau de Mogg. Mon traîneau, tiré par cinq bons chiens et légèrement chargé, avance en tête. Dans ce pays les attelages sont habitués à ce que le conducteur marche en avant pour leur montrer le chemin. Monté sur mes skis, je chemine facilement ; mes autres compagnons portent, eux, des raquettes. Celles en usage dans l’Alaska sont moins larges que celles employées au Canada et ont la pointe recourbée, ce qui facilite singulièrement la marche. Après une laborieuse montée suivie d’une rapide descente, nous atteignons la rivière de l’île Herschel dont nous devons remonter le cours. Son delta est un labyrinthe de bancs de sable et de monticules de graviers au milieu desquels il n’est pas facile de trouver sa route.

À quatre heures et demie, nous nous arrêtons pour dresser le camp. Pendant que Jimmy et Kappa montent la tente et que Mogg tire des traîneaux les vivres et le matériel, je vais chercher les broussailles nécessaires au fourneau. Notre tente, en forme de calotte, renferme un petit fourneau ; c’est un abri relativement confortable.

Le lendemain, continuant à remonter la rivière, nous traversons d'étroits et profonds défilés. Dans ces gorges le vent souffle en rafales si violentes que nous culbutons à chaque pas. Au cours de cette étape nous dépassons la limite septentrionale de la végétation forestière. Le premier arbre que nous observons est un petit conifère suspendu à une crevasse de rocher, je n'en ai pas vu depuis plus de vingt mois, aussi la rencontre de cet arbuste malingre produit-elle en moi une sensation extraordinaire. C'est le signe évident que nous nous rapprochons des terres habitées.

25 octobre. – Un épanchement d'eau recouvre la surface de la glace. Pareil phénomène peut se produire même par les plus grands froids. Quoi qu'il en soit la caravane poursuit sa route.

27 octobre. – Dans la matinée, passé devant l'embouchure d'une vallée latérale ouverte vers l'ouest. Le paysage avec ses premiers plans boisés et son horizon montagneux, rappelle la Norvège. Ce vallon est terminé par une superbe coupole de neige, haute très certainement de plusieurs milliers de pieds. À l'entrée paraissent deux tentes. Immédiatement nous nous dirigeons vers ce campement où nous sommes cordialement accueillis par quatre Esquimaux, deux hommes et deux femmes, en expédition de chasse. Nous demeurons toute la journée avec eux. J'emploie ce temps à absorber une bonne quantité de viande de renne. Ne sachant ce que l'avenir nous réserve, je ne laisse passer aucune occasion de me constituer une solide assise, afin de pouvoir supporter les jeûnes futurs.

À onze heures du matin, arrivée au « Trou du vent », un étroit canon profond de 450 mètres. La glace est couverte de blocs détachés par les tempêtes des escarpements voisins ; à tout moment dans ce défilé on est exposé à recevoir une pierre sur la tête. Lors de notre passage, les rafales sont tellement violentes que je suis obligé de ramper pour pouvoir avancer, et pourtant, d'après le dire des guides, aujourd'hui la brise est faible comparée à ce qu'elle est parfois dans ce corridor.

Au-delà du canon, nouvelle rencontre d'Esquimaux. Bien que la journée soit peu avancée, nous décidons de terminer l'étape. Ces indigènes chassent le renne très abondant dans ces parages ; ils en ont déjà abattu soixante têtes. Comme la veille, toute la journée nous engouffrons des quartiers de viande, pour nous assurer contre les fringales à venir.

… À mesure que nous avançons vers le sud, le paysage affecte des lignes moins heurtées ; les sommets sont maintenant arrondis et s'abaissent en larges pentes douces. En même temps la neige devient compacte et la

marche, par suite, plus facile. Les pistes de rennes sont très fréquentes ; on relève également des traces de loups. Cet animal préfère aux rives de l'océan Glacial ces régions plus méridionales où il trouve une abondante nourriture, comme c'est le cas cette année.

Le 30 octobre, arrivée à un grand lac entouré de hautes montagnes et d'où sort la rivière que nous avons suivie. L'altitude la plus élevée des cimes en vue est d'environ 1 200 mètres. Les Esquimaux rencontrés en dernier lieu ont un dépôt sur les bords de cette nappe. Pour mettre leurs provisions à l'abri des carnassiers et des rongeurs, les indigènes les déposent sur des plates-formes dressées à hauteur d'homme et portées par quatre poteaux.

Ces parages ont été le théâtre d'une sanglante tragédie. Il y a quelques années, un groupe nombreux de matelots appartenant à la flotte baleinière déserta avec des traîneaux chargés d'approvisionnements et de munitions. Des officiers envoyés à sa poursuite avec une troupe d'Esquimaux rencontrèrent les mutins au pied d'une colline, tandis qu'ils dressaient le camp. Sommés de se rendre, les déserteurs répondirent en ouvrant le feu sur leurs supérieurs. Un combat s'engagea alors dans lequel deux matelots furent tués et deux faits prisonniers, tandis que les autres se dispersaient dans les bois où pour la plupart ils trouvèrent la mort. Cinq seulement, après de terribles souffrances, réussirent à gagner Fort Yukon.

Parvenus dans cette région, nous transférons les bagages de nos traîneaux sur des « toboggans. » Ce travail achevé, nous passons une journée très agréable sous la tente, bien au chaud.

3 novembre. – Après avoir franchi la ligne de partage des eaux entre l'océan Glacial et la mer de Béring, nous poussons droit au sud à travers les montagnes vers la vallée de la rivière du Porc-Épic. Le 5, nous atteignons la Coleen River, un tributaire de ce dernier cours d'eau. Sur la glace recouverte de quelques centimètres de neige, la marche devient très rapide. Deux jours après, tandis que nous dévalons à toute vitesse, brusquement notre guide s'arrête pour examiner attentivement la neige. Des pistes d'Indiens ! Suivant ces traces nous arrivons bientôt à une hutte. La tête pleine des souvenirs de Cooper, je m'attendais à voir apparaître quelque sauvage en costume pittoresque, empanaché de plumes et agitant son *tomahawk*. Quelle désillusion en présence d'un petit homme très calme, vêtu d'un costume noir, qui nous souhaite la bienvenue en anglais. J'ai

l’impression de me trouver en face d’un paysan d’une haute vallée de Norvège.

Le 10, après être demeurés quelques jours chez cet Indien pour nous refaire, nous poursuivons notre voyage, par la Coleen River. Trois jours plus tard, nous arrivons à une seconde hutte occupée par deux femmes. Les hommes sont depuis deux jours partis pour se rencontrer avec un marchand sur les bords de la rivière du Porc-Épic. En suivant leur piste nous gagnerons deux étapes, nous assurent ces Indiennes.

Le 14 novembre au soir, soudain les chiens s’arrêtent, reniflent bruyamment, puis partent à fond de train. Évidemment, ils ont flairé l’approche de quelque hutte ; en effet, après une descente vertigineuse, nous arrivons à une petite colonie d’Indiens, sur les bords de la rivière du Porc-Épic.

Le lendemain, nous nous acheminons vers Fort Yukon en suivant ce cours d’eau. De temps à autre des huttes désertes pour le moment, et partout une infinité de pistes de lièvres ; ces animaux doivent être extraordinairement abondants dans ces parages. Parfois nous trouvons un de leurs cadavres, débris d’un festin commencé par un rapace que notre approche a interrompu. Lorsque les chiens flairent pareille aubaine, ils filent avec une vigueur que rien ne pourrait maîtriser ; le chien attelé en tête se précipite alors sur le morceau et en quelques coups de dents l’engloutit voracement, tandis que les autres, qui n’ont pu arriver à portée, se contentent de la vue du festin. Le reste de l’attelage ne perd pas pour cela courage, et à la première occasion il galope de nouveau avec la même ardeur. Le 18 au soir, nous apercevons une maison. C’est Salmon Creek. Tous les hommes de la station sont partis pour Fort Yukon, sauf un, le vieux Thomas, un polyglotte perdu dans ce désert de forêts et de neige.

Le bonhomme ne parle pas moins de quatre langues, l’anglais, le français, l’esquimau et l’indien. Nous sommes accueillis avec la plus grande cordialité. À notre arrivée, le maître de céans s’empresse d’expulser de l’unique chambre de la maison cinq indigènes qui l’occupent afin de nous la donner. Chez ces excellentes gens nos attelages se conduisent comme en pays conquis. Étant parvenus à atteindre le dépôt de vivres de nos hôtes, ils y firent une si large brèche que le lendemain ils pouvaient à peine se mouvoir. À la suite de cette bombance, l’étape suivante fut très lente et c’est seulement le 20 à une heure de l’après-midi que nous arrivâmes à Fort Yukon. Cette station comprend un poste fortifié, une école,

une mission et une trentaine de vieilles huttes indigènes. C’est un comptoir où les Indiens viennent troquer leurs fourrures contre des denrées ou des objets manufacturés.

À mon grand désappointement, il n’y a pas ici de station télégraphique. La plus proche est installée à Eagle City, à 370 kilomètres plus au sud. J’ai accompli ce long voyage dans le seul but de communiquer rapidement avec la Norvège ; je m’achemine donc vers Eagle City, toujours accompagné du capitaine Mogg. Nos Esquimaux étant fatigués, nous les remplaçons par un Indien.

Nous sommes ici en pays relativement civilisé. Entre Fort Yukon et Dawson fonctionne un service postal au moyen de quatre relais. Les courriers emploient des chiens jusqu’à Eagle et ensuite des chevaux. La distance totale de Fort Yukon à Dawson est évaluée à 555 kilomètres. À la fin de notre première étape nous couchons dans une excellente hutte garnie d’un mobilier confortable pour le pays ; on y trouve deux lits de camp, deux chaises, une table et un poêle.

Le 26 novembre, nous sommes à Circle City, d’où nous poursuivons notre chemin en compagnie du courrier. Sans le moindre regret, nous congédions notre guide, le personnage le plus insupportable que l’on pût rencontrer. Les missionnaires lui ayant appris que toutes les races sont égales, son principal souci était de montrer qu’il ne reconnaissait aucune supériorité aux Blancs. C’est ainsi qu’un enseignement excellent en principe peut amener de détestables résultats. Circle City est une véritable petite ville avec des cafés et des bals publics.

À partir de là le voyage devient très facile. Tous les 32 kilomètres on trouve un refuge composé de trois pièces, une chambre à coucher, une cuisine et une seconde pièce réservée au gardien. Les voyageurs qui n’ont pas de literie dans leurs bagages, s’ils trouvent tous les lits déjà occupés, n’ont d’autre ressource que d’en partager un avec les premiers arrivés. Lorsqu’on a fourni une pénible étape, on ne prête aucune attention à cette promiscuité. Pour nous qui venons de l’Arctique, ces hôtels nous semblent le dernier mot du confort et de l’élégance, mais par exemple, ils ne sont pas précisément bon marché. Le coucher, que l’on ait un lit pour soi seul ou qu’on le partage avec un autre voyageur, coûte un dollar, chaque repas est tarifé un dollar et demi, si bien qu’une journée revient à plus de vingt-huit francs.

… Grande est mon émotion en approchant d’Eagle City. Dans quelques heures je vais pouvoir communiquer avec le pays, avec les êtres qui me sont chers ! Un dernier coude de la rivière, et à 3 kilomètres devant nous apparaît la ville, au milieu d’un paysage doux et paisible. Nous nous dirigeons droit vers le bureau de télégraphe installé à Fort Egbert, tout près d’Eagle. Les officiers des deux compagnies d’infanterie casernées dans ce poste me font l’accueil le plus cordial.

Pendant deux mois j’attendis, à Eagle City, l’arrivée du courrier de Norvège, et le 3 février seulement, je repris le chemin du Nord, chargé d’un monceau de lettres et de journaux pour mes camarades. Six semaines plus tard, à la fin de mars 1906, je ralliais la *Gjøa*.

X.
Fin du séjour à King Point

Rigueurs de l’hiver – Maladie de Wiik – Le printemps – Abondance de lièvres – Mort et funérailles de Wiik.

Quelle joie fut pour tous le courrier que je rapportai ! Aussi bien, le lendemain de mon arrivée fut déclaré jour férié, afin de permettre la lecture des lettres et des journaux. Pendant mon absence, il n’est survenu à bord aucun incident digne d’être mentionné et les observations météorologiques et magnétiques ont été poursuivies régulièrement. L’hiver a été extraordinairement rigoureux. Les tourmentes se sont succédé sans répit pour ainsi dire, et quelles tourmentes ! Ces ouragans soulevaient des tourbillons de neige tellement épais que toute vue disparaissait dans un rayon de quelques pas ; en même temps par les moindres interstices des ouvertures les flocons pénétraient dans les logements. L’obscurité était profonde.

22 mars. – Pour la première fois de l’année, le thermomètre s’élève au-dessus de zéros Ce jour-là nous enregistrons + 0,2 °C.

… Notre provision de viande fraîche est abondante. Un jour, un Esquimau nous apporte 90 lièvres, le lendemain d’autres indigènes viennent nous vendre des quartiers d’élan. La situation serait donc excellente, si la santé de Wiik ne me préoccupait. Quoique ces temps derniers, notre camarade n’ait pas été très bien portant, rien ne faisait prévoir une aggravation de son état, lorsque brusquement le 26 au soir il se plaignit de douleurs aiguës au côté droit. Immédiatement je lui donne du naphtol, et je parviens à le soulager. Le lendemain, les douleurs ayant reparu, Wiik garde

le lit. Notre compagnon a probablement une pleurésie, maladie dont il a été jadis atteint, comme il me l'apprend alors.

Aucun de nous n'est médecin ; mon seul guide en telle occurrence est un manuel de médecine pratique : suivant ses conseils, je prescris des applications de linge froid. À la suite de ce traitement, le patient éprouve un mieux sensible. Malheureusement, le mieux ne se maintint pas ; dans l'après-midi les douleurs au côté reprennent plus aiguës, et la température monte à 39,5 °C. Dans ces conditions j'ordonne un sinapisme à la moutarde, puis un emplâtre. Cette médication énergique amène de suite une amélioration : le 29 au soir la température tombe à 38,4 °C ; le pouls, quoique fréquent, est régulier. Le 30 dans la matinée la température est encore de 38,8 °C, mais le soir elle n'est plus que de 37,6 °C. L'appétit devient meilleur. Encore quelques jours et le malade entrera en convalescence.

Hélas ! cet espoir est court. Pendant la nuit le malade est pris d'un frisson tellement violent que pour le réchauffer son compagnon de cabinet doit se coucher à côté de lui. Le lendemain la température ne dépasse pas cependant 38,8 °C, à onze heures du matin, elle descend même à 38,6 °C, mais le pouls devient irrégulier. Je prends alors le parti d'envoyer un courrier chercher le médecin de la flotte baleinière à l'île Herschel ; mais il fait un temps à ne pas mettre dehors un chien esquimau. Le départ du messager est donc remis au lendemain matin. Tout à coup, à cinq heures de l'après-midi, la sonnette électrique qui relie la maison au navire retentit d'appels brefs et saccadés ; en toute hâte j'accours auprès du malade ; au moment où j'arrive, il rend le dernier soupir. Quelle terrible épreuve ! Toute ma vie je m'en souviendrai. Mon affliction est partagée de tous. Wiik était un si excellent camarade, toujours gai et plein d'entrain. La mort est partout une sinistre visiteuse, mais combien encore plus atroce elle est dans notre isolement ! Pour combattre le découragement, nous nous remettons au travail ; c'est le grand consolateur dans les épreuves.

Le sol est actuellement gelé, trop profondément pour que l'on puisse procéder à l'ensevelissement de notre pauvre ami. Après la mise en bière, le cercueil est déposé en conséquence dans la maison que je fais fermer.

Quelques jours après cette catastrophe, nos chasseurs sont de retour, ils rapportent 237 lièvres. Dans ces parages ce mammifère est extraordinairement abondant, mais de petite taille, si bien qu'un seul exemplaire fournit seulement la ration de deux hommes. La chasse en est

très facile. On avance en ligne vers le gibier, en le poussant vers des taillis et, une fois une troupe nombreuse rassemblée sous ce couvert, on la massacre, sans qu'aucun animal cherche à prendre la fuite.

4 avril. – On observe le passage d'un corbeau. C'est le premier messager du printemps que nous voyons. Quelques jours plus tard, à la suite d'une nouvelle expédition, les chasseurs rentrent avec 71 lièvres et 5 lagopèdes. Manni, notre compagnon esquimau, nous donne satisfaction complète. Il est toujours satisfait et toujours de bonne humeur, avec cela très obéissant. Comme je lui ai recommandé de s'abstenir de chiquer et de ne pas trop fumer, il suit mes ordres à la lettre.

… Pâques arrive. Nous sommes encore trop émus par la brusque disparition de Wiik pour célébrer cette fête. Un oignon à chaque homme est le seul extra permis.

Le 14 avril, passe M. Howard, inspecteur de la Royal North-West Mounted Police, accompagné d'un sergent, d'un Indien et d'un Esquimau. Il est en uniforme, ce qui fait un singulier effet dans ce désert glacé. M. Howard se rend à l'île Herschel pour affirmer l'autorité du Gouvernement canadien dans ces parages lointains.

… L'approche du printemps se manifeste par un grand mouvement de traîneaux le long de la côte. Chaque jour des convois passent, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ; tous naturellement font halte devant la *Gjøa*.

Vers la fin d'avril, les lagopèdes arrivent. Sur les collines voisines du mouillage ces oiseaux s'assemblent en compagnies innombrables, mais ils sont extrêmement farouches et demeurent toujours hors de portée. Néanmoins Manni réussit parfois à en abattre quelques-uns. Notre élève se civilise de jour en jour ; ses progrès sont surtout rapides au jeu de dames et dans les patiences ; en revanche, malgré les leçons qu'on lui prodigue, il ne peut guère mieux s'exprimer en norvégien qu'au moment du départ.

Maintenant que la mort de Wiik a réduit l'équipage à six hommes, nous serions astreints à un labeur trop pénible, lorsque nous reprendrons la mer. Aussi, au milieu d'avril, le lieutenant et Ristvedt partent pour l'île Herschel demander aux baleiniers de nous prêter deux hommes. Cette requête est accueillie comme toujours avec empressement ; le 1er juin on nous enverra le renfort désiré.

Chaque jour, l'épaisseur de la neige diminue. À la fin d'avril la température s'élève au-dessus de zéro et des nappes d'eau commencement à se former à la surface de la banquise. En même temps tous les espaces

dépouillés de neige grouillent de troupes innombrables d'un petit mammifère, appelé par les indigènes *hicksies* et qui est, me semble-t-il, une espèce de rat. Ces animaux ont une fourrure dont les Esquimaux se servent pour orner le bas de leurs vêtements. Pas moins de soixante peaux sont nécessaires pour former la frange d'une seule robe.

2 mai. – Un Indien arrive avec le courrier venant d'Edmontou par Fort McPherson et me remet deux lettres, une pour moi, l'autre pour le lieutenant Hansen. Elles sont un peu vieilles, mais elles n'en sont pas moins les très bien venues. Si les amis restés au pays savaient quel plaisir infini la réception de lettres cause au voyageur perdu dans les déserts, très certainement ils auraient la plume moins paresseuse.

8 mai. – Nos deux nouveaux compagnons arrivent. L'un d'eux est un Norvégien, l'autre un jeune Américain. En même temps le Dr Wight, de la flotte baleinière, désireux de rentrer aux États-Unis le plus tôt possible, me prie de l'embarquer. J'accepte avec empressement. Avec ce nouveau passager, la *Gjøa* sera au complet.

Nous avons décidé d'ensevelir Wiik dans l'intérieur de l'observatoire magnétique. Cet abri a été édifié par notre pauvre camarade, et c'est là qu'il a en dernier lieu travaillé avec l'ardeur et le dévouement qu'il apportait à l'œuvre commune. Son souvenir plane sur cette cabane ; de plus celle-ci commande un panorama étendu sur la côte de l'océan Glacial. Le 9 mai ont lieu les funérailles. Sur la *Gjøa* les pavillons sont mis en berne. Le cercueil est sorti de la maison où il avait été déposé, puis chargé sur un traîneau ; après quoi nous nous dirigeons vers la cabane à l'intérieur de laquelle une fosse a été creusée. Pour la dernière fois notre cher camarade s'achemine vers son cher observatoire. À l'entrée nous faisons halte ; puis, après avoir adressé un suprême adieu à Wiik et récité le *Pater*, nous descendons le cercueil, recouvert du pavillon norvégien. Si la cérémonie fut courte, elle n'en laissera pas moins un souvenir profondément ému à chacun de nous. Plus tard, nous couvrîmes le toit de tourbe et de fleurs, et le surmontâmes d'une haute croix.

XI.
Vers le détroit de Béring

Départ de King Point – Arrêtés par la glace – Séjour à l’île Herschel – La pêche à la baleine – Tentatives pour forcer la banquise – Situation décourageante – Navigation mouvementée – Brumes et tempêtes – Arrivée à la Pointe Barrow – Rencontre avec les baleiniers – Le passage du Nord-Ouest est achevé – Arrivée à Nome.

Depuis le commencement du mois de mai, nous nous préparons au départ. Dans quelques mois la *Gjøa* recevra des visiteurs ; il est donc nécessaire de nettoyer la cabine et de passer un bon coup de peinture sur les cloisons. Lindström s’acquitte de ce travail à la satisfaction générale. Après cette réparation, notre salon a fort bon air. Les portraits de la famille royale sont à la place d’honneur, entourés de pavillons, et, en dessous se lit l’inscription qui résume nos pensées : *Tout pour la patrie*. La décoration est complétée d’un côté par une carte de notre itinéraire et de l’autre par le portrait de Nansen.

Juin commence par un temps froid. Le 1er, le thermomètre ne s’élève pas au-dessus de – 1,5 °C. Une fois la neige qui recouvre la banquise voisine de la côte fondue, la glace, formée d’eau douce provenant du Mackenzie et toute souillée de boue, disparut promptement. Maintenant notre bon temps est passé. Le 28 au soir, à la suite d’une tempête de sud-est, les moustiques arrivent. De jour en jour ils deviennent plus abondants et plus acharnés. Impossible de mettre le nez dehors sans avoir la tête enveloppée d’une moustiquaire.

Le 30 juin, les instruments magnétiques sont rentrés à bord ; sur l’emplacement du pilier qui les a supportés est érigé un panneau de bois

muni de l’inscription : *Gjøa 1905-1906*. Le même jour les observations météorologiques prennent fin.

Le 2 juillet, par un fort coup de vent de sud, le thermomètre monte à + 18 °C. Le long de la côte la nappe d’eau libre devient de plus en plus large ; aussi commençons-nous à manœuvrer et allons-nous nous placer près de l’arrière de la *Bonanza*. Cette épave nous protégera, au cas où la glace envahirait le mouillage. Pour le moment aucune crainte à avoir ; la banquise dérive au large, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Au-delà de cette masse disloquée, l’eau libre paraît occuper de vastes espaces, mais tant que les baleiniers ne se mettront pas en mouvement, nous n’avons qu’à rester tranquilles.

Le 10 juillet au soir, trois navires sont en vue, dans les eaux libres, au-delà de la banquise en dérive. L’un d’eux suit vers l’est le bord de cette glace ; le lendemain il pénètre dans le chenal côtier, tout près de nous. Rien ne s’oppose donc plus à notre marche. C’en est fait : l’heure du retour a sonné.

Une après-midi radieuse, tout ensoleillée dans un calme plat. Nos chiens se chauffent tranquillement au soleil, inconscients du sort qui les attend. Bien à regret, je me suis décidé à abandonner ces fidèles serviteurs. Sur le pont encombré, ils seraient une gêne constante ; ensuite qu’en aurions-nous fait, une fois à San Francisco ? Ici au moins ils vivront dans le milieu qui leur convient.

Rassemblés sur le pont de la *Bonanza* pour assister à notre départ, tous les Esquimaux de King Point nous envoient un salut amical auquel nous répondons longuement.

Largue ! À toute vitesse en avant ! Et la *Gjøa* s’ébranle pour accomplir la dernière étape de son long voyage. En passant devant la tombe de Wiik, le pavillon est amené à mi-mât ; tous nous adressons un souvenir ému à la mémoire de ce cher et vaillant compagnon.

Après avoir embarqué le médecin de la flotte baleinière qui doit faire route avec nous vers le sud, le cap est mis dans l’ouest. Au-delà de l’île Herschel, une banquise impénétrable nous arrête et nous oblige à retourner mouiller près de cette île. C’était le 13 juillet, à deux heures de l’après-midi. Combien durera cette nouvelle détention ? Nous ne sommes pas sans inquiétude à cet égard. Pour passer le temps nous explorons en détail cette terre, dépouillée actuellement de son manteau de neige hivernale.

L’île Herschel, séparée du continent par un canal étroit et très peu profond, renferme un excellent mouillage, servant de base d’opérations à la flotte baleinière dans ces parages. La côte nord de l’Amérique n’offrant aucun ancrage sûr, la découverte de cette rade a été un événement de la plus haute importance pour ces marins aventureux.

Ici, comme dans toutes les autres régions de l’Arctique, la chasse à la baleine a entraîné de terribles catastrophes. La première ne fut déterminée ni par les glaces, ni par les fureurs de la mer, mais par la guerre de Sécession. En 1865, un corsaire appartenant aux États du Sud se dirigea vers le détroit de Béring et vint brûler dans cette région trente baleiniers, représentant une valeur de 15 millions de francs. Le second désastre eut lieu en 1876. Cette année-là trente navires furent pris par les glaces devant la Pointe Barrow ; soixante-dix hommes ayant abandonné leurs bâtiments pour faire route au sud périrent en chemin. En 1897, plusieurs bâtiments furent broyés par les glaces ; enfin en 1905, la plus grande partie de la flotte demeura bloquée à la suite de l’arrivée précoce des glaces ; mais cette fois on n’eut aucune perte d’hommes à déplorer.

La baleine est poursuivie dans ces parages, uniquement pour ses fanons ; des autres parties de ce monstre marin les Américains ne tirent aucun profit. Il est vrai que la valeur des fanons est telle que le produit de leur vente assure un bénéfice considérable ; une seule baleine en fournit parfois pour 50 000 francs. La chasse de ces cétacés est naturellement difficile et périlleuse. Les mysticètes ou baleines à fanons sont très farouches, le moindre bruit les met en fuite ; aussi au premier indice de leur voisinage, la machine est stoppée et le bâtiment ne marche plus qu’à la voile. Alors que l’on est encore très loin du gibier, une embarcation est mise à la mer ; toujours de crainte de l’effrayer, on ne se sert pas de rames ; seule la voile est encore employée. Le canot marche droit vers l’énorme monstre, le harponneur posté à l’avant, prêt à lui décocher son harpon. Pour la capture des mysticètes, on ne fait pas usage, comme pour celle des baleinoptères, de canons lance-harpons ; le bruit de la décharge mettrait en fuite toutes les baleines à dix lieues à la ronde. Comme explosif on emploie la tonite. Si la baleine n’est pas tuée du premier coup, on file du câble. Lorsqu’une banquise se trouve dans le voisinage, les chasseurs doivent ouvrir l’œil pour ne pas être entraînés de ce côté et broyés dans une collision avec les glaces. Ce n’est qu’en cas de danger absolu que l’on se décide à couper la ligne. On ne renonce pas, en effet, de gaieté de cœur à perdre 45 000 francs. Réussit-

on à capturer la baleine, on la remorque vers le navire ; après quoi on détache la tête et on abandonne le monstrueux cadavre aux poissons et aux oiseaux. On coupe ensuite les fanons, et le crâne à son tour est jeté par-dessus bord.

En 1843 fut capturée la première baleine mysticète dans la mer de Béring ; cinq ans plus tard un baleinier franchissait le détroit. En 1905, la flotte qui opérait dans ces parages comptait quatorze navires ; le plus favorisé avait pris cette année-là onze de ces énormes mammifères marins. Depuis soixante ans cette industrie a rapporté des bénéfices énormes, mais au prix de quels dangers et de combien de vies humaines ! Et tout cela simplement pour procurer aux élégantes la matière nécessaire à la fabrication de leurs corsets et assurer ainsi la grâce de leur corps.

… Malgré l'heure matinale de notre arrivée tous les Esquimaux de l'île Herschel sont sur pied. Depuis le départ des baleiniers, nous sommes devenus des personnages importants et l'on nous marque la plus grande déférence. Après avoir pris quelque repos, nous faisons l'ascension du point culminant de l'île pour examiner l'état des glaces. Elles sont agglomérées dans l'ouest en une masse considérable, mais le long de la terre d'Amérique existe un chenal libre qu'il paraît possible d'atteindre par le détroit entre l'île et le continent. Ce canal est-il suffisamment profond ? À cet égard les renseignements sont contradictoires ; pour éclairer la question, le lieutenant Hansen part en reconnaissance hydrographique. Le résultat de son examen, c'est que les fonds sont très irréguliers ; il est donc prudent de ne pas tenter l'aventure. Dorénavant tous les jours l'un de nous ira observer la banquise du haut de cette colline. C'est une promenade de 4 kilomètres sur un terrain très difficile.

En comparaison de King Point, l'île Herschel est un paradis terrestre. Partout de belles pelouses resplendissantes de fleurs éclatantes. La flore la plus riche se rencontre derrière le cimetière. Ce cimetière comprend deux divisions, l'une réservée aux baleiniers, l'autre aux Esquimaux. Les tombes des Européens sont bien entretenues et marquées par des croix. La division indigène présente le plus singulier aspect. Les Esquimaux ensevelissent leurs morts dans des caisses en bois qu'ils déposent ensuite le plus souvent à même sur le sol ; en présence de ces files de grandes boîtes, on a l'impression de se trouver sur un quai de débarquement de marchandises.

Lors de l'arrivée des baleiniers américains, l'île Herschel comptait une population de cinq cents Esquimaux Kagmalliks ; maintenant il n'en reste

plus qu’un petit nombre, encore la plupart sont-ils des métis. Ils habitent de petites cabanes en bois très malsaines. À côté de ces huttes ont été élevés de nombreux magasins et entrepôts. La maison du missionnaire est maintenant occupée par le major Howard. Elle n’est pas précisément facile, la tâche de ce représentant de l’autorité ; avec un seul homme il doit maintenir l’ordre parmi plusieurs centaines d’indigènes et de marins ; de plus il est chargé de percevoir de navires américains des taxes au profit du Canada dans les limites duquel se trouve l’île Herschel. Pendant notre détention au mouillage, nous mangeons pour la première fois des légumes du pays, des pommes de terre kagmalliks, comme les appellent les baleiniers, du nom des habitants de l’île. Ce sont des racines de *polygonum bistorta* ; cuites ou crues, elles n’ont point mauvais goût. Mais nous ne sommes pas difficiles.

Le 20 juillet, tempête de nord-est, le vent le plus favorable pour débarrasser la côte des glaces ; aussi avec quelle anxiété attendons-nous le retour de la vigie. Hélas ! les nouvelles qu’elle rapporte ne sont rien moins que bonnes. La banquise est plus compacte que jamais !

Le lendemain un nouveau deuil vint nous attrister. Manni chassait des canards dans un canot autour du navire ; tout à coup le lieutenant Hansen, qui se trouvait sur le pont, aperçut le canot flottant la quille en l’air. Immédiatement une embarcation fut mise à l’eau ; moins de cinq minutes après elle arrivait sur le lieu de l’accident, mais plus de traces du malheureux chasseur ! Le pauvre Manni avait coulé à pic. La perte de ce pauvre garçon fut pour nous un véritable chagrin. Nous étions tous si attachés à lui et nous nous faisions une telle joie de l’emmener en Europe…

Le lendemain je retourne examiner l’état des glaces. La banquise paraît reculer vers l’ouest. Donc encore un peu de patience. Laissons le vent de nord-est agir ; lorsqu’il mollira, nous tenterons de passer. Le 21, vers une heure du matin, la brise tombe presque complètement ; aussitôt nous appareillons. Nous suivons d’abord la lisière de la banquise qui s’étend vers l’ouest le long du continent, à partir de la pointe sud-occidentale de l’île Herschel ; après quoi nous embouquons le chenal libre, ouvert entre cette glace et la côte. Tout d’abord nous faisons bonne route, mais peu à peu la glace nous oblige à venir dans le nord, et bientôt nous voici dans un cul-de-sac. Après quarante-huit heures de navigation, force nous est de revenir à notre mouillage de l’île Herschel. Nous autres vieux routiers de l’Arctique, nous prenons cette déconvenue avec calme, mais il n’en va pas de même de notre passager, l’excellent docteur.

Notre détention ne paraît jamais devoir prendre fin. Quelques heures après notre rentrée l'un de nous part pour l'observatoire, comme nous appelons le sommet le plus élevé de notre île. Les nouvelles qu'il en rapporte sont décourageantes : la banquise est devenue encore plus compacte ! Maintenant la délivrance ne viendra que d'un coup de vent de sud qui chassera toute cette glace vers la haute mer. Quand se lèvera-t-il ?

Le 30 juillet, arrive le baleinier, le *Belvedere*, à court de vivres et de combustible, et dont l'équipage est attaqué par le scorbut. Le 2 août, la banquise paraissant plus ouverte, une nouvelle tentative est décidée. À quatre heures du soir nous appareillons ; une heure plus tard le *Belvédère* nous dépasse, lui aussi, faisant route dans l'ouest. Après avoir suivi la lisière de la glace, à neuf heures du soir, nous nous amarrons à un gros bloc, à 7 milles de la côte et à 10 de Demarcation Point. Toute la journée du 3 nous demeurons dans cette position, complètement entourés par la banquise. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre roi. Pour célébrer cette fête, la *Gjøa* est pavoisée et des confitures sont servies au dîner. C'est tout ce que nous pouvons faire, nos ressources en fait de dessert et d'extra étant très limitées.

Pendant la nuit, la situation s'aggrave ; la glace presse de tous côtés ; un instant elle menace le gouvernail. Vers le matin une détente se produit et nous rend la liberté de nos mouvements. Mais la brume est épaisse et maintenant le vent souffle de l'ouest, c'est-à-dire droit debout ; dans ces conditions, nous n'avons qu'à revenir au mouillage de l'île Herschel. Le *Belvedere* n'a pu passer, lui non plus, et nous le retrouvons à l'ancre devant notre île.

La goélette *Herman* est de retour de sa campagne ; la nuit suivante, arrive le *Karluk*. Les uns après les autres, les baleiniers rejoignent leur base d'opérations pour y attendre l'arrivée du tender qui doit leur apporter les ravitaillements nécessaires. Les jours suivants le *Threasure* et le *Bowhead* viennent également mouiller à côté de nous. Nous sommes maintenant en tout sept navires. Les baleiniers ont décidé d'attendre ici l'arrivée de leur convoi jusqu'au 10 août ; s'il ne paraît pas à cette date, ils iront à sa rencontre vers la Pointe Barrow.

Le 9 août grand événement. Un nouveau courrier arrive d'Edmonton et de Fort McPherson ; il apporte la nouvelle du tremblement de terre de San Francisco. Le même jour, tempête de nord. À une heure de l'après-midi le baleinier *Olga*, dont le sort excitait les plus vives inquiétudes, entre en rade.

Il a hiverné dans l'*inlet* Minto, à la Terre du Prince-Albert, où il a trouvé quelques Esquimaux ; ce sont probablement des Esquimaux Külnermiouns, de la rivière Coppermine, appartenant à la même tribu que ceux rencontrés par le lieutenant Hansen et Ristvedt dans leur expédition à la Terre du Roi-Haakon. L'*Olga* a perdu plusieurs hommes, notamment ses deux mécaniciens. Personne autre à bord ne sachant manœuvrer la machine, le navire a dû revenir à la voile. Il a rencontré de nombreuses baleines, mais n'a pu les capturer en raison de l'effectif réduit de son équipage. À cette nouvelle, le *Bowhead* part immédiatement pour aller à la recherche du précieux gibier.

Le lendemain, fraîche brise de nord-est. Fatigué de cette longue attente, je me décide à appareiller, afin d'examiner si tous ces vents n'ont pas amené de changements dans la position des glaces. Après avoir embarqué un copieux approvisionnement de bois flotté, nous levons l'ancre. Une fois hors de la rade, un fort courant nous entraîne rapidement vers l'ouest. Toute la journée, route dans cette direction ; la brume empêche de relever la position exacte de la glace et son état. Lorsque la nuit arrive, le brouillard épaissit ; on n'y voit pas à deux pas devant soi. La profondeur diminue ; de 21 mètres elle passe à 13,50 mètres ; évidement la terre n'est pas loin, probablement à 2 milles au sud. Aussi le plus sage est d'attendre une éclaircie et pour cela de nous amarrer à un glaçon échoué.

Le lendemain soir la brume se lève un instant ; la vue que nous découvrons est très encourageante. Le chenal côtier dans lequel nous sommes engagés est entièrement libre à perte de vue. Au nord, la glace est, au contraire, compacte. Aussitôt le moteur est mis en route ; comme la brise souffle du nord-ouest et que notre machine est trop faible pour marcher contre le vent, nous louvoyons. C'est en pareille circonstance que le moteur nous rend de grands services en augmentant notre vitesse de marche.

Près de l'Icy Reef apparaît sur le rivage une large nappe blanche, dont nous ne pouvons distinguer nettement la nature. Suivant toute vraisemblance, ce doit être un glacier ; son existence nous a d'ailleurs été signalée pendant notre séjour à l'île Herschel. Quoique peu étendu, ce glacier mérite une mention, en raison de ce fait que c'est le seul observé sur la côte septentrionale de l'Amérique. Du reste, les approches de l'Icy Reef sont parsemés de glaçons d'eau douce. À notre grand regret, le temps nous manque pour aller étudier cette localité intéressante.

Le 14, à dix heures du matin, nous doublons la pointe Manning qui est fréquentée par de nombreux Esquimaux. Des huttes et des monceaux de bois flotté sont visibles sur la rive, mais pas un être vivant. Dans l'après-midi la banquise nous oblige à nous rapprocher de terre. Je n'aime pas beaucoup cela, car la baie Cambden, où je suppose que nous devons nous trouver, est, d'après Collinson, remplie de hauts-fonds. À un moment la sonde indique seulement de 3,50 mètres à 5,40 mètres d'eau. Heureusement de nouveau, la glace s'écarte, et nous pouvons remonter vers le nord où la profondeur est plus grande. Dans la soirée, brise très fraîche de nord-est et brume impénétrable. Pris deux ris à la grande voile et un au grand foc. Incertain de notre position, je prends le parti de nous amarrer à un glaçon échoué et d'attendre les événements. Tout à coup dans une éclaircie la terre apparaît droit par l'avant : ce sont probablement les îles Flaxman.

Avec un personnel aussi réduit que le nôtre, chacun est obligé d'assumer les besognes les plus diverses. Ce soir, par exemple, Lindström prend les observations météorologiques et exécute des sondages, après cela il boulange, tout en surveillant le moteur. Les autres sont non moins affairés. Jamais le succès n'aurait pu couronner mes efforts, si mes compagnons n'avaient été aussi pleins de bonne volonté et aussi laborieux. Dans les circonstances difficiles nous partageons fraternellement tous les labeurs et tous nous éprouvons les mêmes inquiétudes ; mais, lorsque la chance est favorable, tous nous ressentons une joie égale ; l'équipage de la *Gjøa* est un corps homogène n'ayant pour ainsi dire qu'une âme.

La glace à laquelle nous sommes amarrés est un pack avec de gros *hummocks* [1] datant de plusieurs années, preuve que cette banquise n'a pas été toujours aussi calme qu'aujourd'hui. Les blocs qui la composent paraissent moins larges et moins anciens que la glace du Groenland. Le lendemain, toujours brume compacte ; nous demeurons amarrés à notre glaçon. Pendant une éclaircie le lieutenant Hansen prend des relèvements sur la côte ; ils nous placent à 3 milles dans le nord des îles Flaxman.

Le 16, la brise ayant molli et le brouillard s'étant éclairci, nous nous remettons en marche, avançant prudemment à la vitesse de quatre nœuds et la sonde toujours en main. Au début, la glace étant navigable, nos progrès sont rapides. Mais de nouvelles difficultés nous attendent. À cinq heures du soir, un pack barre toute issue vers l'ouest. Je vais essayer de tourner l'obstacle, en passant entre la terre et les bancs qui s'étendent parallèlement à la côte. Au milieu de ces hauts-fonds la brume rend très difficile la

recherche d’un chenal vers les eaux littorales. Nous marchons très lentement, en sondant, les ancres parées pour le mouillage ; bientôt les fonds se relèvent rapidement, 2,70 mètres seulement. Immédiatement nous stoppons, et une embarcation va sonder en avant. De ce côté rien à faire ; le chenal dans lequel nous sommes engagés est fermé. Un essai sur un autre point est plus heureux. Nous trouvons des fonds de 6 mètres ; avec cela pas de glace. Une fois dans le canal côtier, nous filons rapidement vers l’ouest, protégés contre les attaques de la banquise par le rempart des bancs.

À cinq heures du matin, passé Cross Island. Sur cette île, une croix a été élevée pour servir d’amer[2]. Quatre heures plus tard les fonds atteignent 12,50 mètres ; nous nous trouvons donc plus au large. Nous nous applaudissons d’avoir passé en dedans des bancs, car la banquise située au large nous eût certainement arrêtés pendant plusieurs jours. À midi nous sommes par le travers d’une des îles Thétis ; au-delà la mer est libre, mais pas pour longtemps. Devant la baie Hanson il y a de nouveau de la glace en telle abondance que nous devons gouverner au sud pour l’éviter. Dans la nuit, nous traversons cette baie et le Banc du Pacifique, recouvert seulement de 5 mètres d’eau, près du cap Halkett. Toujours de la glace qui nous oblige à passer très près de terre. Après cela, coupé à travers la baie Smith, entre les bancs et la terre ; profondeur : 7 à 9 mètres, sauf près du cap Halkett où les fonds sont moindres.

À six heures du soir, en vue du cap Simpson, la situation devient critique. La banquise paraît s’étendre jusqu’à ce promontoire ; en approchant nous découvrons toutefois un canal le long de la terre, mais il est trop peu profond pour la *Gjøa*. Donc nous nous amarrons à un petit glaçon et attendons les événements. Toute la nuit brise d’est. Le lendemain matin, l’état des glaces paraissant s’être modifié, nouvelle tentative par le chenal côtier. Brusquement les fonds se relèvent à 2,50 mètres ; encore une fois la retraite devient nécessaire et de nouveau nous ancrons sur un glaçon échoué.

Pendant la nuit la brise d’est fraîchit ; bientôt elle souffle en tempête. Toute la banquise située derrière nous et qui nous protégeait file dans le vent, nous laissant à découvert. Le bloc sur lequel nous sommes ancrés pourra-t-il soutenir le choc des énormes vagues qui déferlent sur lui, et des morceaux de *drift-ice* qui le heurtent à chaque instant ? Je fais alors préparer les ancres pour mouiller immédiatement, si notre glaçon vient à

céder. En même temps des blocs nous assaillent par l'arrière ; toute la nuit nous travaillons à repousser leurs attaques.

Après de longues heures d'angoisse le jour paraît enfin. Le coup de vent a profondément modifié le pack ; aussi bien allons-nous essayer de faire route. Mais il ne va pas être facile de relever les ancres à glace sur le bloc de petites dimensions auquel elles sont fixées. Pour cette besogne, je choisis Helmer Hanssen ; il est leste, adroit, et, toujours du premier coup, il réussit là où d'autres ne triomphent qu'après une seconde tentative. Je ne me suis pas trompé en confiant cette mission difficile à Hanssen. En un tour de main il l'accomplit, sans autre incident qu'une douche complète, tant soit peu fraîche.

18 août. – La tempête de la nuit dernière ayant déblayé le canal côtier, nous pouvons poursuivre notre route. Sur un banc à 3 milles du cap Simpson, des hummocks très élevés sont échoués.

Toujours un temps bouché ; en même temps la tempête est devenue un véritable ouragan. Dans la baie Fatigue, nous nous amarrons à des glaçons échoués qui nous protègent contre le vent et la mer. Il est toujours très délicat de mouiller dans le voisinage d'une banquise, lorsqu'on ne peut surveiller ses mouvements. Sans vous en apercevoir, vous pouvez être enveloppé par la glace, entraîné ensuite vers le nord par cette masse en dérive. Dans ces parages le danger est particulièrement grand. Près de la Pointe Barrow, le courant portant vers le pôle, que le génie de Nansen a su utiliser, est très violent dans la direction du nord-est ; souvent il est si rapide qu'il semble former un torrent au milieu de la mer. En manœuvrant à travers la glace, une des branches de l'hélice heurte violemment un glaçon. À la suite de ce choc l'arbre de couche est faussé ; tous nos efforts pour remettre le moteur en marche demeurent sans résultat. Le bloc échoué sur lequel nous sommes ancrés, large et solide, offre une excellente protection. Pendant la nuit la banquise tantôt presse, tantôt se détend, puis le vent mollit. À quatre heures du matin, nous continuons notre navigation vers l'ouest.

D'épaisses masses de glace filent devant nous ; à chaque instant il faut manœuvrer pour les éviter. À l'appareillage, en hissant la grand-voile, la corne casse. Nous voici maintenant complètement désemparés, sans machine et sans voilure. On établit une voile d'étai, et avec cette fortune la *Gjøa* continue sa marche. Une heure après, l'avarie est réparée. Entre nous et la côte il y a maintenant de la glace. Ce n'est pas bon signe. Vers midi

nous sommes de nouveau arrêtés. Encore une fois nous nous amarrons à un glaçon échoué. Toujours une brume épaisse. Voici maintenant que notre bloc dérive vers l'ouest ; pour éviter d'être pincés, nous appareillons.

À deux heures de l'après-midi une éclaircie nous laisse apercevoir les mâts de deux navires mouillés derrière une large pointe basse qui doit être le cap Barrow. Ces bâtiments, ancrés le long du revers ouest du promontoire, attendent évidemment une occasion favorable pour avancer. La glace qui nous sépare du chenal côtier paraissant maniable, je décide de la forcer. À trois heures du soir, nous nous dirigeons vers la partie du pack qui semble la plus faible ; la *Gjøa* est couverte de toile, et Lund, le plus expert de nous tous en matière de navigation arctique, monte dans le nid de corbeau pour diriger la manœuvre. Si tout marin tant soit peu habile peut commander un vapeur au milieu d'une banquise, il n'en va pas de même avec un voilier. Seul un homme expérimenté peut le conduire contre les glaces. Grâce à une nappe d'eau libre ouverte en avant du pack, la *Gjøa* peut prendre de l'élan. Le choc est terrible, mais rien ne résiste à la solide étrave de notre vaillant navire. Du premier coup, sous la violence de la collision, la glace s'ouvre. Par la brèche ainsi pratiquée nous pénétrons au milieu de la banquise. Nos progrès sont ensuite extrêmement lents, mais enfin nous avançons… À force de patience et d'efforts, nous arrivons tout près des eaux libres ; pour les atteindre il ne reste plus qu'à bousculer deux énormes glaçons. La *Gjøa* prend de l'aire, heurte le barrage de toute sa force, en même temps qu'avec des gaffes nous travaillons à repousser les blocs. C'est une lutte désespérée. Finalement nous l'emportons et dans la joie du succès nous poussons un vigoureux hourrah. Le dernier obstacle est vaincu ; maintenant la route s'ouvre, libre devant nous, vers le grand océan.

… Filant à toute vitesse vers l'ouest, à travers le chenal côtier, rapidement nous nous approchons des navires mouillés près de la Pointe Barrow. Ils ont très certainement pour nous un courrier ; nous allons recevoir des nouvelles des êtres qui nous sont chers et cette pensée nous met à tous une joie infinie au cœur. Toujours des bancs et des flèches de sable qui forment en avant de la côte de longues et larges lagunes. À six heures et demie une épaisse brume masque toute vue. Encore une fois nous sommes obligés de nous amarrer à un glaçon. Une heure plus tard la nuée se lève ; maintenant nous apercevons cinq navires à l'ancre. Nous appareillons en quelques minutes. La brise souffle toujours du nord-est ; par suite l'avarie du moteur n'est point une cause de retard.

À dix heures du soir la Pointe Barrow, le cap nord-ouest du continent américain, est doublée ; bientôt après nous mouillons à côté des autres navires ancrés derrière le promontoire. Ces bâtiments avaient, eux aussi, aperçu la *Gjøa*. Avant que nous soyons ancrés, un canot amène à bord M. Einar Mikkelsen, le chef de l'expédition polaire anglo-américaine, monté sur la *Duchess of Bedford* ; nos collègues attendent ici un vent favorable pour faire route vers l'est.

Nous longeons la terre de très près, afin d'aller prendre notre mouillage à côté des autres bâtiments. Ces vaillants baleiniers nous font une réception enthousiaste. Pour saluer notre arrivée tous hissent leurs pavillons, et font marcher sans interruption leurs bruyantes sirènes. C'est un vacarme assourdissant. Bientôt les capitaines du *Harold Dollars*, le tender de la flotte baleinière, et de la goélette *Montrey* viennent nous féliciter. Le *Harold Dollars* est ici depuis de longues semaines ; ses officiers ont abandonné l'espoir de pouvoir pousser vers l'est et de parvenir à l'île Herschel. Le *Montrey* est un des deux navires qui, l'an dernier, ont échappé à l'étreinte des glaces. Son équipage est occupé à la chasse à la baleine dans les parages de la Pointe Barrow. Bientôt après une chaloupe à vapeur de la *Thetis*, navire des douanes américaines, amène de nouveaux visiteurs. Plus tard je vais à bord de ce navire chercher le courrier. Quel n'est pas mon étonnement d'y trouver le capitaine Mogg, mon ancien compagnon de voyage à travers l'Alaska, qui sert en qualité de pilote des glaces ! On me remet un ballot de lettres, des caisses de pommes et de cigares. Cette nuit-là personne ne dormit beaucoup à bord de la *Gjøa*. Chacun voulut lire son courrier : à tous il n'apportait que d'excellentes nouvelles.

Dès le lendemain nous travaillons à remettre en état la corne. Avec quatre pièces de bois achetées au capitaine du tender, l'avarie est bientôt réparée ; mais la nouvelle pièce est si lourde que notre « petit cheval » a tout juste la force de la hisser. En outre, je fais au magasin l'acquisition de fruits, de cigares et de conserves américaines pour nous régaler pendant la fin de notre voyage. Sur ces entrefaites une lourde plaque de glace pénètre dans le mouillage et vient donner contre nos chaînes. Quoi qu'il en soit, nous réussissons à relever l'ancre et à appareiller. Grand est notre étonnement d'apercevoir d'autres navires faisant, comme nous, route dans l'ouest. Ce sont le *Threasure* et le *Karluk* qui arrivent de l'île Herschel.

À onze heures du soir nous longeons la *Thetis*. Fidèles à nos habitudes de politesse, nous abaissons notre pavillon en passant devant ce bâtiment, mais

son capitaine n’a pas les mêmes idées que nous en matière de courtoisie et ne répond pas à notre salut.

… La brise souffle toujours du nord-est, mais très faible. Parfois cependant arrivent quelques grains accompagnés de pluie. Devant le cap Belcher, rangé les dernières glaces. À la suite de nos dernières rencontres avec la banquise, je m’attendais à ce que le navire fît un peu plus d’eau qu’auparavant. Cette crainte n’est heureusement pas fondée. Combien solide est notre petite *Gjøa* ; elle est de force à soutenir les chocs les plus formidables !

Le 24 août pour la première fois, calme plat. Aussi tout le monde maugrée contre le « tourne-broche » invalide et les plaisanteries tombent dru sur les mécaniciens. Dans ces parages nous apercevons plusieurs morses, mais aucun troupeau nombreux. Depuis le Groenland nous n’avions vu aucun de ces animaux.

De jour en jour la température s’élève. Quelle que soit l’ardeur qui anime un explorateur polaire, il éprouve la plus agréable sensation à ressentir une douce chaleur. De temps à autre nous rencontrons des oiseaux de mer que nous n’avions pas observés depuis longtemps, notamment des guillemots. Tout indique l’approche des régions tempérées.

Le 30 août 1906, à onze heures du matin, le cap Prince of Wales qui marque l’entrée orientale du détroit de Béring est en vue. La nappe de brume qui coiffe son sommet nous empêche de reconnaître la position du véritable cap. De ce promontoire s’étend vers le nord, sur une distance de 25 milles, un étroit banc de sable, entouré d’eaux très profondes, de telle sorte que la sonde ne peut révéler son approche. Si nous ne tombons pas juste, nous risquons d’être entraînés entre la côte et le banc, et de nous trouver dans une position très critique, d’autant que le temps est mauvais. La mer est très haute, les grains succèdent aux grains, secouant effroyablement la *Gjøa*. De crainte d’accident, nous prenons le large, dès que la terre vient en vue.

À une heure de l’après-midi, dans une éclaircie, je relève le Fairway Rock, un rocher de forme bizarre dressé à pic au-dessus de la mer et qui jalonne la route ; ce point dépassé, nous poursuivons notre course vers l’ouest, exempts de tout souci. Un peu plus loin (pendant quelques instants) les îles Diomède sont en vue. Rocheuses et dénudées, elles n’ont pas précisément un aspect attrayant ; quoi qu’il en soit, elles sont occupées par une tribu esquimaude, en relations suivies avec les baleiniers. Bien que ces

îles ne renferment pas de mouillage, les navires y relâchent toujours pour se livrer au commerce de troc avec leurs habitants et faire parmi eux quelques recrues pour leurs équipages. Ces Esquimaux sont, paraît-il, de véritables loups de mer et ils rendent les meilleurs services à ceux qui les emploient. Preuve nouvelle de la valeur ethnique des Esquimaux qui méritent mieux que leur réputation.

… Donc le passage du Nord-Ouest est achevé ! Pour la première fois un navire parti de l'Atlantique a réussi à gagner la mer de Béring, en doublant par le nord le continent américain. Nous célébrons cet heureux succès en vidant une bouteille. Je voulais organiser une petite fête en l'honneur de ce mémorable événement ; mais pour cela le temps est trop mauvais ; le vent souffle en tempête, nous devons donc nous borner à nous porter réciproquement des toasts. Impossible même de hisser le pavillon ; le vent l'eût mis en pièces !

Mon espoir d'arriver au cap York avant la chute du jour pour y passer la nuit est déçu. À 10 milles de ce promontoire l'obscurité nous surprend ; nous restons à la cape, avec deux ris à la grande voile. À l'aube, lorsque nous nous remettons en route, la corne casse de nouveau. L'accident a été déterminé par le poids même de cette pièce, singulièrement alourdie depuis sa réparation à la Pointe Barrow. Dans ces conditions je prends le parti d'aller relâcher à Nome. Tout d'abord mon intention était de ne pas nous arrêter dans cette ville ; notre avarie m'oblige à revenir sur ma décision. Les habitants de cette cité boréale m'ont d'ailleurs envoyé à la Pointe Barrow une lettre m'invitant en termes pressants à leur rendre visite. Donc le cap est mis immédiatement sur Nome.

… Nous passons entre l'île Sledge et le continent. Avec les voiles réduites que porte maintenant la *Gjøa,* la marche devient très lente ; dans l'après-midi le vent mollit et ne devient plus qu'un faible souffle. Je fais alors appel à l'ingéniosité de Lund, pour établir une installation de fortune. Une très heureuse idée ; bientôt, en effet, notre camarade parvient à hisser la grande voile et tout de suite notre vitesse augmente.

… Les maisons de Nome sont visibles. Que la brise se maintienne encore pendant une heure, et nous atteindrons le but. Mais le destin en a décidé autrement, il fait maintenant calme plat. De la ville on doit nous apercevoir, aussi bien hissons-nous les couleurs. Une bouffée de vent nous rapproche de la côte ; elle ne se maintient pas malheureusement. La ville s'illumine progressivement ; rudement ennuyeuse, notre situation ! Soudain une

chaloupe à vapeur émerge de l’obscurité ; des coups de sifflet, des cris, des applaudissements retentissent, toutes les manifestations bruyantes de la joie américaine. L’embarcation porte la bannière étoilée et le pavillon norvégien ; on nous a donc reconnus.

La réception que nous font les habitants de Nome est particulièrement cordiale ; elle demeurera un des meilleurs souvenirs que nous ont laissés les ovations de notre voyage de retour.

Nome n’a ni rade, ni port. Nous demeurons donc ancrés au large, parés pour l’appareillage à la première alerte. Une fois la *Gjøa* mouillée, le lieutenant Hansen et moi embarquons dans la chaloupe avec l’aimable société venue au-devant de nous. Un jet de lumière électrique dardé sur l’embarcation nous aveugle, si bien que je ne sais comment je débarque. Des hourrahs retentissent autour de nous, puis au milieu de ces acclamations perce une douce harmonie ; elle me pénètre jusqu’au plus profond de moi-même et me fait monter les larmes aux yeux : c’est notre chant national, l’hymne à la Norvège, que nous n’avions pas entendu depuis si longtemps. Et nos lèvres murmurent la phrase qui résume nos pensées et dirige notre vie : *Tout pour notre chère patrie !*

CHRONOLOGIE

IVe siècle avant J.-C. – Le navigateur Pythéas part en quête des sources de l'ambre et découvre le spectacle des aurores boréales.

VIe siècle. – À bord d'un canoë de peaux, le moine irlandais Brendan atteint le Groenland.

XIe siècle. – Le savant chinois Shen Kuo établit la véritable position du pôle Nord.

1616. – William Baffin recherche un passage au Nord-Ouest pour rallier Cathay, Cipango et les Indes. Il reconnaît le détroit de Smith. L'amirauté n'accorde aucun crédit à ses découvertes.

1818. – John Ross se lance à son tour à la recherche du passage du Nord-Ouest. Il rencontre des Esquimaux polaires. Devant le détroit de Smith, il ne parvient à décider s'il s'agit d'une baie ou d'un chenal. Il opte pour une baie. L'Angleterre vient de manquer une nouvelle occasion de découvrir le passage du Nord-Ouest.

1831. – Le navigateur britannique James Clark Ross atteint le pôle Nord magnétique.

1840. – Précédant Bellingshausen et Wilkes, le Français Jules Dumont d'Urville est le premier à poser le pied en Antarctique et à découvrir ce qui deviendra la Terre Adélie.

1845-1848. – À la tête d'une expédition dotée de moyens considérables, John Franklin tente de localiser le passage du Nord-Ouest. Il meurt à bord

de l'*Erebus* cerné par les glaces. Ses compagnons vont s'éteindre les uns après les autres en essayant désespérément de rejoindre la civilisation.

1852. – Edward Inglefield est envoyé à la recherche de l'expédition Franklin. Il s'aventure jusque dans le détroit de Smith, cartographie la côte du cap York au cap Alexander. Mais il échoue à localiser les deux bâtiments de l'expédition Franklin.

1853-1855. – E.-K. Kane est envoyé à la recherche de l'expédition Franklin. Il tente de localiser la mer libre du Pôle.

1871-1873. – C.-F. Hall tente pour les États-Unis la première conquête du pôle Nord. Après son assassinat, l'expédition se scinde en deux groupes qui connaîtront des fortunes diverses.

1888. – Le Norvégien Fridtjof Nansen accomplit la première traversée du Groenland d'est en ouest.

1903-1904. – L. Mylius-Erichsen, K. Rasmussen et H. Moltke se livrent à une étude ethnographique ainsi qu'à la première collecte de contes et mythes chez les Esquimaux polaires.

1903-1906. – À bord de la *Gjøa*, Roald Amundsen et ses compagnons parviennent, au terme de trois années et de trois hivernages, à relier l'Atlantique au Pacifique, localisant le fameux passage du Nord-Ouest recherché depuis des siècles.

1909. – Robert Peary et Frederick Cook se disputent la primauté de la conquête du pôle Nord géographique. Le Congrès des États-Unis tranchera en faveur du premier.

1911. – Roald Amundsen est le premier à atteindre le pôle Sud.

1926. – L'explorateur italien Umberto Nobile et le Norvégien Roald Amundsen survolent le pôle Nord à bord d'un dirigeable.

TABLE

« Es war ein König in Thule » Il était un roi à Thulé

Introduction
I.
II.
III. - Vers le pôle magnétique
IV. - Le second hivernage
V. - Départ de Port-Gjøa
VI. - À la Terre du Roi-Haakon VII (Par le lieutenant Godfred Hansen)
VI. - À la Terre du Roi-Haakon VII (suite) (Par le lieutenant Godfred Hansen)
VII. - La *Gjøa* en route vers le détroit de Béring
VIII. - Notre troisième hivernage
IX. - Mon raid à travers l'Alaska septentrional
X. - Fin du séjour à King Point
XI. - Vers le détroit de Béring

Chronologie

Flammarion

Notes

1. Espèce de sloop en usage en Norvège. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

▲ Retour au texte

2. Banquise.

▲ Retour au texte

3. Glace adhérente au rivage.

▲ Retour au texte

4. Avant d’entreprendre l’exploration à la côte nord-est du Groenland où il a trouvé, en 1908, une mort glorieuse, Mylius Erichsen accomplit en 1902 et 1903 une expédition dans les parages du cap York où il rencontra le capitaine Amundsen.

▲ Retour au texte

1. Sorcier.

▲ Retour au texte

1. Amas de neige produit par le vent, vocable emprunté au patois des Alpes françaises.

▲ Retour au texte

1. Pour *Goddag*, « bonjour » en norvégien.

▲ Retour au texte

1. Monticules de glace formés par l’entassement de blocs lors des pressions de la banquise.

▲ Retour au texte

2. Objet destiné à servir de point de reconnaissance.

▲ Retour au texte

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library